682 JANVIER-MARS 2017

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

La traversée de nos nuits

Moi pour horizon

Sommaire

ÉDITORIAL 3
Papillons de nuit par Lucienne Bittar

NUITS

BIBLE 5
Le Jour du Seigneur par Jean-Bernard Livio sj

SPIRITUALITÉ 8
La mère aux yeux noirs par Yvan Mudry
Etty Hillesum
« Je reste seule avec Dieu » par Beat Altenbach sj

TÉMOIGNAGE 17
À Alep par Sami Hallak sj

PSYCHANALYSE 18
La réalité des songes
Renouer avec l'homme originel par Marie Romanens

LETTRES 22
La saison du poète par Gérard Joulié

CINÉMA 24
Temps noirs sur écrans blancs par Patrick Bittar

SCIENCES 30
Quand Nyx et Hypnos sont malmenés
par Stephen Perrig et Danièle Bonjour

POLITIQUE 33
À la conquête de nos villes par Luc Gwiazdzinski

HISTOIRE 38
Pourquoi ce ciel noir ?
La « naissance » du big bang par Jacques Arnould

SELFIE

SOCIÉTÉ 45
Mortelle ta photo ! par Annick Chevillot

MÉDIAS 48
Un nouveau journalisme
En scène ! par Daniel Cornu

ARTS 51
Des pigments aux pixels par Geneviève Nevejan

PHILOSOPHIE 54
Tentation ou innocente manie ? par Philibert Secretan

REGARD 58
Parle pas à ma tête
Suis au bout de mon bras par Eugène
Être vu ou ne pas être par Gérald Herrmann

CULTURE

LETTRES 65
Le Nid par Marie-Jeanne Urech

PHOTOGRAPHIE 69
Le Christ : y a ~~pas~~ photos ! par Serge Molla

LIVRES OUVERTS 73

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction
Pierre Emonet sj

Rédaction
Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 75 ; fax +41 22 827 46 70

Conseil de rédaction
Bruno Fuglistaller sj, Stjepan Kusar,
Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements
Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs
Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Maquette
GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Imprimerie
Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Pendant une nuit obscure,
Enflammée d'un amour inquiet,
Ô l'heureuse fortune!
Je suis sortie sans être aperçue,
Lorsque ma maison était tranquille.

Étant assurée et déguisée,
Je suis sortie par un degré secret,
Ô l'heureuse fortune!
Et étant bien cachée dans les ténèbres,
Lorsque ma maison était tranquille.

Pendant cette heureuse nuit,
Je suis sortie en ce lieu secret
Où personne ne me voyait,
Sans autre lumière,
Que celle qui luit dans mon cœur.

Elle me conduisit
Plus sûrement que la lumière du midi,
Où m'attendait
Celui qui me connaît très bien,
Et où personne ne paraissait.

Ô nuit qui m'a conduite!
Ô nuit plus aimable que l'aurore!
Ô nuit qui as uni
Le bien-aimé avec la bien-aimée,
En transformant l'amante en son bien-aimé.
(…)

Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, 1578

Éditorial

Papillons de nuit

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

Difficile de ne pas se laisser affecter par l'actualité. L'année écoulée a égrené son chapelet aux perles amères : attentats, flots de migrants, candidats présidentiels prônant la construction de murs... Plus d'un d'entre nous se sent assommé, voire angoissé, face à ces événements. Les temps sont sombres, répétons-nous à l'envi, nous stimulant mutuellement dans un pessimisme bien appuyé. L'obscurité étendrait son linceul…

En mars 2016, une éclipse totale de Soleil a obscurci le ciel en Indonésie. Le phénomène a été célébré dans l'archipel par des rituels tribaux et des prières. Aussi archaïques que ces manifestations puissent paraître, elles disent quelque chose d'essentiel de notre réalité humaine : nous sommes des êtres marqués par l'alternance du jour et de la nuit, effrayés par les ténèbres - du monde extérieur et en nous –, et nous aspirons de tous nos vœux à la lumière. Mais aucune beauté n'émergera de l'homme qui ne peut soutenir la vision de sa propre ombre, disait Carl G. Jung (cf. pp 18-21). En d'autres temps terriblement sombres, une frêle personne, Etty Hillesum, en a fait l'expérience. Pour être capable de voir au-delà des limites humaines, au-delà de la nuit, elle a dû travailler son intériorité, se mettre au service des autres et se remettre à Dieu (cf. pp. 13-16). Le scénariste et essayiste français Jean-Claude Carrière, qui lui aussi a vécu la Deuxième Guerre mondiale, témoigne dans le même sens. Traumatisé à vie (*sic*), il vient de publier un livre intitulé *La paix*. Invité le 3 décembre sur *RTS la 1ère*, il soulignait : « Si on n'a pas une paix intérieure, il est absolument inutile de chercher une paix hors de soi. Quand vous regardez, dans les documents filmés du XXe siècle, un discours de Hitler, proche de l'hystérie mais parlant de paix, il est impossible de croire un instant que cet homme est en paix avec lui-même. Tandis que quand on passe du temps avec le dalaï lama, on en sort dans un état d'apaisement indiscutable. »

Aussi angoissante qu'elle puisse être, la nuit physique, symbolique et spirituelle n'est qu'un passage vers l'aube, un temps qui nous dit un ailleurs insaisissable, si nous l'écoutons. N'est-ce pas là le fil conducteur de la Bible ? Une histoire de quête de sens, entre ténèbres et lumières, avec cette promesse : le Jour du Seigneur viendra (cf. pp. 6-8). Entre temps, l'homme est appelé à garder ses lampes allumées, ici et maintenant. Un documentaire au titre édifiant est sorti en octobre passé, en avant-première au Festival de Locarno : *Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté*. Ce marxiste révolutionnaire suisse, lui aussi octogénaire, le dit sereinement : sa force de combat, il la tient de l'espérance folle que l'humanité va vers la Lumière, sinon il n'y aurait pas de sens à son Histoire. Et cette croyance exige d'être accompagnée par une volonté d'agir pour le bien commun. Charles Péguy ne le contredirait pas, lui qui écrivait : « L'Espérance voit ce qui sera. Dans le temps et dans l'éternité. (…). La Charité aime ce qui est. Dans le Temps et dans l'Éternité. Dieu et le prochain. »

NUITS

Nuits

Le Jour du Seigneur

Jean-Bernard Livio sj, Villars-sur-Glâne
bibliste et archéologue

BIBLE

De la nuit première de la création, au jour dernier de l'Apocalypse, toute la Bible est construite sur l'alternance nuit/jour. Les yeux encore voilés par le sommeil dont Dieu nous tire, nous sommes invités à ouvrir les yeux sur la clarté de la Lumière.

Depuis plus de 35 ans, le Père Livio conduit des groupes en Terre sainte et propose des *Vendredis bibliques*. Ces rencontres ne sont ni un enseignement académique, ni une prédication, mais une réflexion en prise avec l'actualité, s'articulant autour de thématiques bibliques.

« Au lit ! c'est l'heure ! » Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette injonction ? Expérience fondamentale de notre rythme biologique. Enfants, une fois le soir tombé, la réalité du quotidien laissait place à l'imaginaire : on nous racontait alors des contes merveilleux pour nous calmer des vicissitudes et des ennuis du quotidien et pour nous endormir. Ainsi tombait progressivement toute anxiété, et nous entrions dans cet espace insaisissable du lâcher prise. Le tangible s'évanouissait et les rêves surgissaient.

Parmi ces histoires inlassablement racontées, celles de la Bible nous laissaient parfois pantois d'admiration et de questionnement. En particulier celle de la création du monde. Tout se déroulait, selon la Bible, comme un long fleuve tranquille, sans que nous n'ayons rien à « faire ». Jour 1, jour 2… Contrairement à ce que les adultes attendaient de nous à l'école, dans le récit biblique, c'est Dieu qui créait et fabriquait tout notre environnement, pour que nous en jouissions durant chacune de nos journées.

Retourner la logique

Reprenant le texte de la Genèse, les spécialistes des contes ont découvert qu'il était construit selon une structure universelle propre aux ritournelles, de quelque culture que ce soit : avec un refrain qui se répète et qui est repris en chœur, et des couplets qui déroulent l'histoire au gré du génie du conteur (et donc des strophes qui peuvent être rajoutées sans fin). On trouve cela encore dans bon nombre de tribus, y compris chez nous, lors de feux de camps scouts ou de fêtes amicales.

Or, est-il nécessaire de le rappeler, le refrain du récit biblique est clair : « Il y eut un soir, il y eut un matin » … au premier, deuxième, troisième jour… Pourquoi notre civilisation moderne a-t-elle alors placé la nuit après le jour ? Certes, viendra bien le jour J du dernier repos, dont on ne se relèvera pas : enfermé dans la tombe, il y fera alors vraiment nuit ! Mais une telle façon d'appréhender notre rythme de vie ne peut que nous mener à donner à la nuit une connotation négative. Associée au manque de clarté, la nuit devient un espace plein de ténèbres, de troubles, de phantasmes et de peurs. Le temps où l'on n'y voit plus rien !

Et si, à l'invitation de la Bible, on essayait de retourner cette logique et de lire notre réalité en plaçant la nuit avant le jour. En naissant, ne sommes-nous pas sortis de la nuit, celle du ventre de notre mère ? Et après avoir été surpris par l'éclat du jour, n'avons-nous pas découvert un monde à appréhender… puis à créer à notre tour ? Il est évident que c'est ce que la Bible tente de nous

Nuits

Le Jour du Seigneur

enseigner (depuis la nuit des temps !) avec ce rythme nouveau : nos ténèbres débouchent immanquablement sur la lumière.

Ainsi, tout le long des livres de la Bible, du premier chapitre de la Genèse au dernier chapitre de l'Apocalypse, il est question de ténèbre et de lumière, de nuit et de jour : « Dieu sépara la lumière de la ténèbre. Dieu appela la lumière *jour* et la ténèbre *nuit* », « Dieu vit que cela était bon » (Genèse 1). L'emploi du mot *nuit* (plus de 220 fois dans l'Ancien testament) est régulièrement associé au mot *jour*, parfois simplement pour exprimer le déroulement du temps, mais toujours dans cet ordre nuit/jour.

Il y a là bien plus qu'une précision chronologique. Nous sommes progressivement aspirés à en saisir le sens profond, théologique : le plus ancien, le plus primitif, le moins décoffré, c'est la nuit ; le plus actuel, le plus parfait, le plus divin, c'est la lumière. Ainsi l'antithèse jour/nuit existe bien, et les ténèbres sont partout présentes dans le langage biblique, mais elles appartiennent au domaine d'en bas, à celui de l'humain, voire du pré-humain : avant la lumière, nous étions dans les ténèbres.

Gardons-nous cependant de tirer la conclusion que Dieu voit la nuit comme mauvaise. Pour le texte biblique, désormais, la nuit est ; elle est création de Dieu, nommée par Dieu ; elle fait partie du plan du Créateur dès le commencement. Ce n'est qu'au quatrième jour de la création que Dieu place le soleil, la lune et les étoiles, organisant l'espace-temps de ce monde dans lequel l'homme pourra vivre.

Il est vrai qu'alors que disparaît la lumière du jour, surviennent les bêtes malfaisantes (Ps 104,20) et les hommes qui haïssent la lumière, les assassins et les voleurs (Job 24,13-17). La Bible nous invite alors à prier le Créateur de protéger les humains contre les terreurs nocturnes, afin que, lorsque la nuit cèdera enfin sa place, vienne le jour. Le fidèle qui espère son Seigneur est « comme un veilleur qui attend l'aurore » (Ps 130,6).

La nuit biblique est une invitation à trouver la Lumière, même au plus profond du tunnel. Car toute nuit débouche sur le matin. Nous pouvons ouvrir les yeux. Le temps de l'homme biblique commence par la nuit pour finir au grand jour. Et ce jusqu'au dernier jour ! L'Apocalypse va conclure sur cette création nouvelle où « il n'y aura plus de nuit, nul n'aura besoin de la lumière du flambeau, ni de la lumière du soleil, car le Seigneur répandra sur eux sa Lumière » (Ap 22,5).

La délivrance

En parcourant les diverses traditions de l'Exode, on lit que c'est vers le milieu de la nuit que le Seigneur YHWH mit à exécution son projet de libérer son peuple de l'esclavage (Ex 11 et 12) : passage mémorable, commémoré chaque année dans la liturgie pascale par « une nuit de veille pour le Seigneur quand il les fit sortir du pays d'Egypte ; cette nuit-là appartient au Seigneur, c'est une veille pour tous les fils d'Israël, d'âge en âge » (Ex 12,42). À dessein, le récit maintient l'ambivalence de la nuit, car pour les Égyptiens, c'est-à-dire ceux qui empêchent le croyant de vivre la libération promise, la nuée se fit épaisse et la nuit s'abattit sur « pharaon, ses chars et ses armées », tandis que la lumière éclairait les Hébreux (Ex 10,21-23). La nuit reste certes un temps d'épreuve, mais dont il nous est annoncé que nous en sortirons.

Sans cesse le peuple de la Bible, comme le croyant d'aujourd'hui, rêve du jour où YHWH le délivrera de l'oppression dans laquelle il se trouve. La Bible ne

prédit rien d'autre. Cette espérance est légitime, mais à chacun de veiller à ce que l'attente ne provoque pas lassitude et infidélité. Comme le rappelle dans son langage virulent le prophète Amos : « Malheur à ceux qui soupirent après le *Jour du Seigneur* ! Que sera-t-il pour eux ? Ténèbres et non lumière » (Am 5,18). L'écho de cette prophétie se retrouve dans la messe de Requiem - *Dies illa, dies iræ* (Ce jour-là sera un jour de colère) - inspirée par le livre du prophète Sophonie (1,15). La route est balisée : l'histoire humaine débouche *théo-logiquement* sur ce *Jour du Seigneur* : « Pour les uns ce sera une nuit ; mais pour ceux qui espèrent, même en marchant encore à tâtons dans les ténèbres, ce sera une lumière éclatante » (Is 8-9).
Cette quête de sens entraîne Jacob dans un mystérieux combat « de nuit » avec « quelqu'un » (Gn 32), extraordinaire discrétion du narrateur biblique pour désigner Dieu. Discrétion encore, voire extrême pudeur, qui entoure la bien-aimée du Cantique des Cantiques courant « dans la nuit, à travers la ville » à la recherche de celui qu'elle aime passionnément.

Dans le Nouveau testament

« La ténèbre n'est pas ténèbre devant Toi » (Ps 139) : avec assurance, le psalmiste annonce ainsi la venue du messie. Toute la vie de Jésus, le Christ, se résume à ce passage de la nuit vers la Lumière. La résurrection n'est-elle pas ce *Jour* qui jaillit de la nuit ? Les récits s'enchaînent dans la Bible pour nous y préparer et ces histoires d'il y a deux mille ans deviennent ainsi nos histoires de vie.
Dès la naissance, « dans les veilles de la nuit », les anges annoncent la Bonne Nouvelle d'un nouveau-né qui sera Seigneur et Sauveur, « lumière qui jaillit dans les ténèbres ». Retenons ces moments d'intimité, où l'Évangile rappelle que Jésus priait son Père « seul dans la nuit », et plus spécialement avant de prendre de grandes décisions, comme lorsqu'il choisit les douze (Lc 6,12) ou lorsqu'il marche sur les eaux, « à la quatrième veille de la nuit », pour rejoindre la barque des disciples prise dans la tempête (Mt 14,22-33 et chez Marc et Jean).
C'est encore « le soir venu », donc dans la nuit, que Jésus institue la Cène comme un mémorial qui reste ouvert sur l'à-venir. C'est également de nuit qu'il entraîne ses disciples au jardin de Gethsémani : « cette nuit même, vous allez tous tomber à cause de moi » (Mt 26). Et la mort de Jésus sur la Croix est accompagnée de « ténèbres sur toute la terre », comme le mentionnent Matthieu, Marc et Luc, alors même qu'ils précisent que l'événement se passait entre midi et trois heures.
Quant aux quatre récits de la Résurrection, ils insistent sur le fait que la découverte du tombeau vide surgit « au matin de Pâques alors qu'il fait à peine jour … »
Comme si nous avions de la peine à ouvrir les yeux sur cet événement. L'enfant qui naît, lui aussi, est ébloui par la lumière qui l'aveugle et à laquelle il devra s'habituer pour vivre.
D'autres épisodes bibliques nous préparent à ce combat d'une humanité en quête de vérité, entre ténèbres et lumière. Ainsi de cet avertissement à peine masqué avec l'histoire des dix vierges qui attendent l'époux « dans la nuit » (Mt 25) : « tenez votre lampe allumée » ! Significative également la recherche du sens à donner à sa vie qui incite Nicodème à venir « de nuit » trouver Jésus (Jn 3).
Une quête que Charles-F. Ramuz a merveilleusement mise en scène dans son roman, *Si le soleil ne revenait pas*, écrit en 1937, qui a pour cadre un village de montagne privé de soleil durant l'hiver. Alors, puisque ce matin encore le jour s'est levé pour nous, puisque nous respirons, que nous vivons, répétons ce petit refrain : « Il y eut un soir, il y eut un matin. » Peut-être verrions-nous alors davantage le monde, ses couleurs et sa lumière qui mettent du relief dans les nuits de désespérance. ■

Nuits

La mère aux yeux noirs

Yvan Mudry, Lausanne
théologien et essayiste

SPIRITUALITÉ

Qui n'a pas fait l'expérience de sa propre vacuité - la fameuse nuit obscure - ou de la désespérance psychique ne peut savoir la douceur de l'aube où l'on n'est plus seul. C'est par la faille dans la roche que jaillit la lumière. Une épreuve initiatique traversée avant nous par de grands auteurs spirituels, qui nous invite à aimer la nuit et son silence.

Toujours sur la brèche, sous les feux des projecteurs ; jamais inactif ni en retrait. Désormais, ces mots d'ordre sont tellement suivis qu'il n'est plus nécessaire de les formuler. Chacun ne s'efforce-t-il pas spontanément d'en faire le plus possible, éliminant tout temps mort, recherchant en permanence la lumière ? Qu'une partie de la vie ne soit vouée ni à la fabrication ni à la consommation de biens ou de services tarifés, quel scandale dans un monde à la solde des marchands ! Un essayiste écrit avec raison : les heures passées dans nos lits ou à ne rien faire d'utile, les heures où nous sommes « dégagés du bourbier des besoins factices » constituent « l'un des plus grands affronts que les être humains puissent faire à la voracité du capitalisme contemporain ».[1]

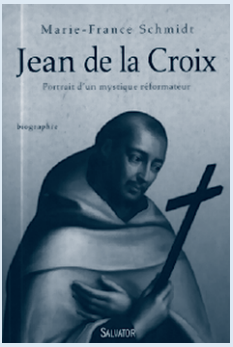
Pas étonnant que certains rêvent d'abolir cet intervalle improductif, qui est le royaume du secret : la nuit. Des ingénieurs ont même imaginé un système de miroirs, installés sur des satellites, permettant de renvoyer en permanence la lumière du Soleil sur la Terre.

Un cri de révolte

Les poètes l'ont perçu depuis longtemps : les sociétés contemporaines n'aiment ni le vide ni le silence ni l'obscurité. L'espace qui les fait rêver, c'est celui de l'usine ou du centre commercial, où il y a « beaucoup de bruit et de lumière ». Autant dire l'hypermarché, tel qu'a pu le décrire J.M.G. Le Clézio dans *Les géants*.[2] Cette fable est un cri de révolte. Elle laisse deviner ce qui se passerait en fin de compte s'il n'y avait plus de nuit. L'écrivain aux yeux de prophète annonce à ses lecteurs : « Vous ne verrez plus le ciel. » Et d'expliquer : « Chaque seconde qui passe forme un nouveau nœud, et chaque jour, il y a un nouveau mur, quelque part, une fenêtre de plus qui se bouche. » Pourquoi cette obturation progressive lorsqu'il y a « tellement de lumière, tellement d'énergie, partout, tellement de couleurs, de formes, de bruits, d'odeurs » ? Parce qu'alors s'efface le chemin vers l'« autre côté des choses ».[3] Alors dépérit le plus haut désir - le désir de ce qui est hors de portée. Pas de quoi être surpris si les familiers de l'hypermarché ressemblent plus à des fantômes qu'à des êtres humains ! Contrairement au credo contemporain, l'immobilité, la pénombre, la quiétude, l'attente, en un mot la nuit, ne seraient-elles pas plutôt une source d'où coule je ne sais quelle eau indispensable à la vie ? Un autre poète, Charles Péguy, n'hésite pas à le dire. Aussi conseille-t-il à chacun d'être comme un homme dans une barque, sur une rivière, « qui ne rame pas tout le temps », qui « quelquefois se laisse aller au fil de l'eau », qui entre « bravement sous l'arche du

Yvan Mudry est l'auteur de divers ouvrages à la frontière entre spiritualité et thèmes de société. Dernier né : *L'Expérience spirituelle aujourd'hui. De l'exil au grand large*, St-Maurice, Saint-Augustin 2016, 156 p. (recensé in *choisir*, n° 676, avril 2016).

pont de la nuit ».[4] Et d'expliquer, dans son poème sur la deuxième vertu - l'espérance -, que la nuit, versant « le repos et l'oubli », « le baume, et le silence, et l'ombre », est « le tissu du temps, la réserve d'être ». Du coup, selon l'écrivain, la nuit est la « plus belle invention » de Dieu. C'est elle qui donne « le plus de matière à l'espérance », et c'est elle qui fait preuve de la plus haute charité. Car n'est-elle pas la « mère aux yeux noirs, mère universelle » qui calme et apaise, qui « couche et fait coucher toute la création »?[5]



Marie-France Schmidt
Jean de la Croix
Portrait d'un mystique réformateur
Salvator, Paris 2016, 202 p.

Qui lirait ce petit livre pour approfondir sa connaissance de la mystique sanjuaniste serait déçu, car il s'agit là d'une œuvre d'historienne. Le chapelet de dates et de faits qu'il contient n'en a pas moins ce mérite : il donne une épaisseur humaine à un saint dont on croit trop souvent qu'il n'a connu que l'extase et aimé que ce mot : *nada*, rien.

Le lecteur prend ainsi note que le « premier carme déchaux » a travaillé de ses mains, qu'il a révéré la nature et beaucoup marché, qu'il a été impliqué dans des conflits, assumé des fonctions importantes et qu'il a eu des relations fortes avec des femmes comme Ana de Jesús.

La biographie montre que l'Espagnol du Siècle d'or s'est inspiré du symbolisme soufi et des poètes de la Renaissance. Elle laisse aussi entendre que les propos du saint sur la nuit ne sont pas d'un seul tenant : ils résultent de réflexions sur les ténèbres divines ou le rôle purificateur de l'angoisse, mais également d'une expérience personnelle, l'emprisonnement à Tolède. Aussi, au terme du parcours, c'est comme si le docteur mystique avait enfin un visage.

Y. M.

La chrysalide et le papillon

La nuit est prodigue. Impossible de se passer d'elle qui, en donnant le sommeil, délasse et restaure les forces, préparant ainsi à goûter un nouveau jour. De grands auteurs spirituels lui attribuent des qualités plus éminentes encore : elle peut être une période de gestation, de transformation, de métamorphose même – le moment où la chrysalide devient « petit papillon blanc ».[6] Elle qui étend sur tout un sombre voile, en vient à symboliser l'étape clé de l'aventure spirituelle. Car nul autre vécu n'évoque mieux ces moments de purification où l'on ne sait plus rien, l'on ne peut plus rien, l'on ne veut plus rien, ces moments par lesquels il faut passer pour en arriver à dire : « Pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mc 14,36). Tout est englouti dans la nuit noire : plus de repères, plus de sécurité, un sentiment d'abandon doublé d'une peur de l'avenir, qui peut se faire sentir jusque dans le ventre et dans les membres qui tremblent.

Mais au sortir de l'épreuve, assure le docteur des nuits Jean de la Croix, la personne, libérée, chemine « bien plus au large, avec beaucoup plus de satisfaction et avec une plus abondante et plus intérieure délectation qu'elle ne faisait dans les commencements, avant qu'elle n'entrât en ladite nuit ».[7] Car sans être un jour privé de la lumière du soleil, impossible de gravir le Mont Carmel, de s'approcher de la « vive flamme », de vivre « une vie d'amour, douce et savoureuse avec Dieu », affirme-t-il.

Quel est le premier fruit de cette expérience qui s'accompagne d'une très grande souffrance ? En une phrase, les ténèbres font disparaître du champ de vision et sortir du cœur ce à quoi la personne était attachée jusque-là. Le « monde » s'efface, et ce qui relève de lui perd sa saveur. Ce qui passionnait parfois, ce qui remplissait les journées n'intéresse plus. Il n'y a plus de biens, d'idées, de talents, d'engagements, de plaisirs, d'exercices spirituels même auxquels on tienne. L'épreuve « va puri-

Nuits

La mère aux yeux noirs

fiant l'âme, anéantissant ou évacuant ou consumant en elle (comme le feu fait à la rouille et aux taches du métal) toutes les affections et toutes les habitudes imparfaites qu'elle a contractées en toute sa vie », observe le carme espagnol, ajoutant : elle « va tirant l'esprit de son ordinaire et commun sentiment des choses, pour l'élever au sens divin qui est étrange et éloigné de toute manière humaine ».

L'immobilité, la pénombre, la quiétude, l'attente, en un mot la nuit, ne seraient-elles pas plutôt une source d'où coule je ne sais quelle eau indispensable à la vie ?

L'attachement à soi est lui aussi remis en cause lorsque la personne se retrouve « sèche, vide et en ténèbres ». L'âme, explique Jean de la Croix, est comme « aliénée », elle est « beaucoup de temps sans savoir ce qu'elle a fait ni pensé, ni ce que c'est qu'elle fait ou va faire, et quoiqu'elle veuille, elle ne saurait être attentive à rien de ce où elle est ». Autant dire qu'elle n'est même plus capable de s'identifier à ses fonctions, à ses réalisations, à son savoir, à ses relations, à ses rêves.

Une autre main

Du même coup, elle s'avise de son ignorance, de sa faiblesse, de sa misère, avouent encore d'autres grands auteurs spirituels.[8] Elle cesse de compter sur soi, ou, mieux, se sait désormais sans consistance propre, reconnaissant son « néant ».

C'est comme si elle se retrouvait ailleurs qu'en soi. « *Je sortis* de moi-même, c'est-à-dire de ma basse manière d'entendre, et de ma faible façon d'aimer, de ma pauvre et courte manière de goûter Dieu », confie Jean de la Croix.
C'est ainsi que la personne acquiert une nouvelle identité. Arrachée à soi par la découverte de son impuissance, de sa naïveté, de son insignifiance pour tout dire, elle s'est bientôt avisée qu'elle ne sombrait pas pour autant. Elle a perçu qu'elle n'était pas seule, livrée à elle-même, mais qu'une main tenait sans doute la sienne. Elle ne se complaît donc pas dans la plainte en disant : « Je suis l'homme qui a connu la misère », car elle pourrait tout aussi bien ajouter : quelqu'un m'a « conduit et fait marcher dans la ténèbre et sans lumière » (Lm 3,1-2). L'invisible - ce qui ne fait pas nombre avec le « monde » - a noué une mystérieuse intrigue avec elle, si bien qu'elle ne murmure pas : « La vie est absurde, je me moque de tout ou je vais me venger. » Son désir a été ravivé par ce qu'elle a traversé, son cœur s'est remis à battre. Et elle est désormais parée de vertus qu'elle ne possédait pas auparavant, comme l'humilité, la patience et même une certaine force. Aussi, lorsqu'il ne lui est pas donné de savoir ni d'agir, elle n'en perd plus sa sérénité.

Promesse d'aube

La nuit, l'homme peut se retrouver face à Dieu, comme Jacob au gué de Yabboq (cf. Gn 32,23 s.). La nuit, Dieu vient à l'homme, et il agit pour le libérer de sa servitude. Sans doute faut-il aller plus loin encore. Si Dieu intervient la nuit, ne peut-il pas se confondre avec elle ? Dieu « se peut pareillement appeler nuit obscure pour l'âme en cette vie », lit-on dans *La montée du mont Carmel*.[9] Et l'obscurité est apparentée à Dieu dans le poème qui ouvre *La nuit obscure*, sans quoi l'âme ne pourrait s'adresser à elle en ces termes : « Ô nuit ! toi qui m'as guidée, / Ô nuit ! plus aimable que l'aurore. »[10]

Quand on perçoit que la nuit a partie liée avec l'Invisible, tout change de sens. On peut croire que l'obscurité elle-même, où rien n'apparaît, où il est impossible d'avancer seul, est porteuse d'une énigmatique clarté (cf. Ex 14,20). On peut formuler cette prière : « Que la nuit soit pour moi une lumière » (Ps 139,[11], selon le texte massorétique). On peut goûter la pénombre et même les ténèbres, en disant que « la nuit comme le jour illumine » (Ps 139,12).

Ainsi, pour la tradition spirituelle, la nuit - l'épreuve qu'elle symbolise - n'est pas synonyme de vide, d'immobilité, de temps perdu, comme dans la culture contemporaine. Aussi angoissante et paralysante soit-elle, l'obscurité ne met pas fin à l'aventure intérieure. Elle n'efface pas méticuleusement toute trace de Dieu. Au contraire, puisqu'elle est promesse d'aube. Qui l'a traversée peut l'affirmer : pour enfin discerner l'essentiel, pour enfin aller de l'avant, il faut parfois n'y plus rien voir. Car il existe « une nuit tellement nuit qu'elle éclaire doucement le pas ».[11] ■

Vigile pascale
© Corinne Simon / CIRIC

[1] **Jonathan Crary**, *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, Zones 2014, p. 20.

[2] **Jean-Marie Gustave (dit J.M.G.) Le Clézio**, *Les Géants*, Paris, Gallimard 1973, 320 p. L'auteur a reçu le prix Nobel de littérature en 2008.

[3] Idem, pp. 15, 17, 48 et 49.

[4] **Charles Péguy**, « Le Mystère des saints innocents », in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade 1975, p. 692.

[5] **Charles Péguy**, « Le Porche du mystère de la deuxième vertu », in *Œuvres poétiques complètes*, op. cit., pp. 663, 664 et 666.

[6] **Thérèse d'Avila**, « Le Château intérieur, » in *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer 1995, p. 933.

[7] Toutes les citations qui suivent sont tirées de **Jean de la Croix**, « La Nuit obscure », in *Œuvres complètes*, 4e éd., Paris, Desclée de Brouwer 1967, pp. 383 à 445.

[8] Cf. par ex. **Bérulle**, *Un Néant capable de Dieu. Lettre aux Pères et confrères de l'Oratoire*, Paris, Arfuyen 1987, 126 p.

[9] **Jean de la Croix**, « La Montée du Mont Carmel », in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 83.

[10] **Jean de la Croix**, « La Nuit obscure », op. cit., p. 382. Voir l'extrait du poème à la p. 2 de ce numéro.

[11] **Philippe Jaccottet**, *Ponge, pâturages, prairies*, Paris, Le Bruit du temps 2015, p. 59.

« La paix soit avec toi, ô Nuit,
qui, grâce à tes ténèbres, révèles les lumières
du ciel ! »

Khalil Gibran (in *Le jour de ma naissance*)

« Je bénis l'Eternel qui s'est fait mon conseil.
Et même la nuit, mon cœur s'instruit »

Psaume 16,7

« La barque, une vie terrestre, avance
dans une nuit noire, un devenir en naissance.
La barque navigue entre ciel et terre,
l'homme est libre d'accueillir ou non le Père. »

Franck Widro (sur Matthieu 14,22-33)

Aux confins du silence
au commencement du temps
Tu as prononcé la Parole de Vie.
Des plus profondes ténèbres de l'origine
Tu as inondé l'univers de lumière.
Dans le calme de ce lieu, au plus noir de la nuit
j'attends et je guette.
Dans le silence paisible de mon être
et de ses profondeurs insondables
tous les sens de mon cœur sont en éveil.
En quête d'échos rafraîchissants
et d'éclaircissements
Je [te] cherche, ô Dieu,
dans le silence de mon cœur.

John Philip Newell

Nuits

Etty Hillesum
« Je reste seule avec Dieu »

Beat Altenbach sj, Bâle
responsable des vocations pour les jésuites en Suisse

SPIRITUALITÉ

Morte à vingt-neuf ans dans le camp d'Auschwitz, Etty Hillesum est une source d'inspiration spirituelle pour nos contemporains. Face à la nuit de la barbarie, grâce à sa confiance en Dieu et une force de vie peu commune, elle a su, jusqu'au bout, préserver sa liberté et regarder au-delà des limites humaines.

« Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. »
C'est avec cette expérience nocturne, qu'Etty (Esther) Hillesum commence sa fameuse « prière du dimanche matin » du 12 juillet 1942. Expérience bien compréhensible au vu de l'humiliation quotidienne et de la persécution progressive des juifs partout dans les pays occupés par les nazis. Mais cette jeune femme juive, née le 15 janvier 1914 à Hilversum, ne serait pas devenue une source d'inspiration et de courage pour tant de gens aujourd'hui, si elle n'était arrivée à opposer à cette expérience de la nuit une confiance et une force de vie hors du commun, qui la fait conclure ainsi sa prière : « Maintenant je vais me consacrer à cette journée. Je vais me répandre parmi les hommes aujourd'hui et les rumeurs mauvaises, les menaces m'assailliront comme autant de soldats ennemis une forteresse imprenable. »
Dans les écrits (journal et lettres) d'Etty qui, en dépit de tout, arrive à dire « je trouve la vie belle, digne d'être vécue et riche de sens » (1er juillet 1942), on cherchera en vain la métaphore de la nuit. En général, le langage d'Etty frappe plutôt par son immédiateté et son réalisme désarmant, aussi bien par rapport aux expériences intérieures qu'aux évènements extérieurs. Quand elle parle de la nuit, elle parle de nuits concrètes. Et là, nous pouvons distinguer deux temps d'expériences : d'abord les nuits passées dans l'intimité de sa petite chambre chez Han Wegerif et ses colocataires à Amsterdam, et dont elle parle dans son journal - c'étaient des nuits vécues de manière plutôt paisible, en relative sécurité, bien loin de la misère des juifs entassés dans le ghetto d'Amsterdam ; et puis les nuits au camp de concentration de Westerbork, dont témoignent les derniers cahiers de son journal et ses lettres.
Pourtant, sur un plan métaphorique, nous pouvons dire qu'Etty fut appelée à traverser trois nuits différentes. Les deux premières correspondent au récit couvert par le journal et la troisième aux confidences des lettres de Westerbork. Le premier temps est celui de *la nuit intérieure*, due à ses divers troubles psychiques. Le deuxième, *la nuit de la peur*, est constitué par les humiliations et les menaces progressives d'atteintes à la vie suite aux mesures antijuives ; un temps toujours vécu avec une certaine distance grâce à une situation privilégiée. Et puis, vient le troisième temps, qui correspond aux derniers mois de sa vie passée comme détenue dans la misère concrète de Westerbork, *la nuit en enfer*.

Ancien directeur du Centre spirituel et de formation Notre-Dame de la Route, à Villars-sur-Glâne, Beat Altenbach est un fin connaisseur d'Etty Hillesum. En 2014, il a participé à l'émission religieuse de la RTS *À vue d'esprit* dédiée à la jeune femme.

Nuits

Etty Hillesum
« Je reste seule avec Dieu »

La nuit intérieure

La traversée de la *nuit intérieure* commence le 3 février 1941 avec la première visite d'Etty chez le psycho-chirologue Julius Spier. À l'âge de 27 ans, « la pauvre godiche peureuse » est hantée par des dépressions fortes, des problèmes psychosomatiques, une vie affective désordonnée et une tête au bord du désespoir : « … cette recherche inquiète, cette insatisfaction, ce sentiment de vide derrière les choses, cette fermeture à la vie et ces ruminations sans fin… » (23 mars 1941). Et avec tout cela, les premières rafles contre les juifs : « On cherche le sens de cette vie, on se demande si elle en a encore un. (…) Tout semble si menaçant, si funeste - et cette terrible impuissance ! » (14 juin 1941). « Il m'arrive souvent, ces derniers temps, de trouver plus facile de mourir que de vivre » (9 septembre 1941).

Etty Hillesum, 1940

Progressivement, à travers la thérapie et un véritable accompagnement spirituel par Julius Spier, Etty est menée vers la prise de conscience de son monde intérieur et vers l'acceptation de sa réalité : « Si paradoxal que cela semble, S. guérit les gens en leur apprenant à accepter la souffrance. » Etty fait l'expérience d'être aimée, d'abord par Julius Spier (« On ne peut guérir sans amour des gens qui ont un trouble psychologique ») et puis par ce vis-à-vis qu'elle découvre au plus profond d'elle-même et qu'elle commence à appeler Dieu.

Ces expériences d'amour deviennent pour Etty le point de départ d'un processus de réconciliation avec elle-même, avec ses parents et avec le monde. Elle ne commence pas seulement à ressentir « un amour et une pitié très profonde pour les êtres et pour l'humanité en général », mais son travail sur elle-même et la résolution de ses problèmes deviennent une véritable source de sens : « …j'ai toujours l'impression que, si j'y parviens, je les aurais résolus aussi pour mille autres femmes. C'est pourquoi je dois *m'expliquer avec moi-même* (…) Il me faut jeter par-dessus bord beaucoup de paresse, mais surtout beaucoup d'inhibitions et d'incertitude pour me rejoindre moi-même. Et pour toucher les autres à travers moi. Je *dois* y voir clair et je *dois* m'accepter moi-même » (4 août 1941).

La nuit de la peur

C'est parce qu'elle voit de plus en plus clair dans sa *nuit intérieure*, qu'Etty devient capable d'affronter la réalité extérieure qui risque progressivement d'engloutir ses contemporains juifs dans *une nuit de la peur et du désespoir*. Ce deuxième temps de nuit a bien ses raisons objectives (menaces, interdictions, humiliations, arrestations, camps de concentration et déportation), mais Etty se rend compte que ce ne sont jamais les choses du monde extérieur qui l'attristent : « …c'est toujours ce sentiment en moi, abattement, incertitude ou autre, qui donne aux choses exté-

rieures leur coloration triste ou menaçante. Chez moi, tout va de l'intérieur vers l'extérieur, non en sens inverse » (12 juin 1942). Et elle en tire cette conséquence radicale : « Pour humilier, il faut être deux. Celui qui humilie et celui qu'on veut humilier, mais surtout : celui qui veut bien se laisser humilier. (…) C'est nous-mêmes qui nous dépouillons de nos meilleures forces par une attitude psychologique désastreuse. En nous sentant persécutés, humiliés, opprimés. En éprouvant de la haine. En crânant pour cacher notre peur. » (20 juin 1942).

« Soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà. »

La haine et la peur sont pour Etty les principales menaces contre la liberté intérieure de l'homme. Ayant pris conscience de ses propres limites et de tout ce qui est haïssant et haïssable en elle, Etty en vient à cette conclusion : « C'est la seule solution (…) : que chacun de nous fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. Et soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà » (23 septembre 1942).
Etty est bien consciente de cette inhospitalité du monde (« ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination, aucune illusion à se faire là-dessus », 3 juillet 1942), mais elle refuse de se laisser dominer par la peur : « À chaque jour suffit sa peine. Les pires souffrances de l'homme, ce sont celles qu'il redoute. (…) Car le grand obstacle, c'est toujours la représentation [de la souffrance] et non la réalité. (…) Et en brisant ces représentations qui emprisonnent la vie derrière leurs grilles, on libère en soi-même la vie réelle avec toutes ses forces, et l'on devient capable de supporter la souffrance réelle » (30 septembre 1942).
Le même exercice de prise de conscience qui a permis à Etty de traverser sa *nuit intérieure* l'amène donc aussi à développer une vie intérieure riche, qui devient pour elle le rempart contre les attaques de la *nuit de la peur* : « Les menaces extérieures s'aggravent sans cesse et la terreur s'accroît de jour en jour. J'élève la prière autour de moi comme un mur protecteur plein d'ombre propice, je me retire dans la prière comme dans la cellule d'un couvent et j'en ressors plus concentrée, plus forte, plus ‹ ramassée » (18 mai 1942). « Quand on a une vie intérieure, peu importe, sans doute, de quel côté des grilles d'un camp on se trouve. » Mais en même temps, elle se demande : « Saurai-je être à la hauteur de ces paroles, saurai-je les vivre ? » (12 mars 1942).

Confirmation

À partir du 30 juillet 1942, Etty aura l'occasion de prouver que ses belles paroles sur la haine, la peur, la souffrance et la beauté de la vie sont bien plus que les fruits d'une illuminée, d'une rêveuse et d'une « belle âme ». Ce jour-là, elle commence son service « d'aide sociale aux populations en transit » au camp de Westerbork. Poussée par son frère Jaap et après beaucoup de réticence, elle accepte finalement de se laisser recruter par le Conseil juif pour se mettre au service de son peuple, et pour prendre sa part du « destin de masse », qu'elle a toujours refusé de fuir du reste.
Comme « fonctionnaire » assistante sociale, elle est chargée de l'accueil des nouveaux arrivés au camp. Malgré le privilège d'un logement un peu plus confortable, elle se dépense auprès des détenues. Grâce à son statut officiel, elle a encore l'opportunité de quitter le camp et de rentrer à Amsterdam pour se refaire une santé.

Nuits

Etty Hillesum
« Je reste seule avec Dieu »

C'est après son deuxième séjour à Westerbork qu'elle écrit dans son journal : « À ce bureau, au milieu de mes écrivains, de mes poètes et de mes fleurs, j'ai tant aimé la vie. Et là-bas, au milieu de baraques peuplées de gens traqués et persécutés, j'ai trouvé la confirmation de mon amour de cette vie. (…) À aucun moment je ne me suis senti coupée d'une vie qu'on prétendait révolue : tout se fondait en une grande continuité de sens » (22 septembre 1942). Et malgré les moments où « toutes les détresses et les solitudes nocturnes d'une humanité souffrante traversent soudain mon humble cœur et l'emplissent d'une douleur nauséeuse », [je] ressens « une petite vague qui remonte toujours en moi et me réchauffe, même après les moments les plus difficiles : ‹ Comme la vie est belle pourtant ! › » (24 septembre 1942).

La nuit en enfer

Le 5 juin 1943, après un séjour de six mois à Amsterdam, Etty rentre à Westerbork pour ce qui sera sa troisième nuit à traverser. À partir de juillet, elle perd son statut de fonctionnaire et devient une détenue comme les autres. Il n'y a plus de retour possible à son bureau et chez ses amis. Le moment est venu pour elle de vérifier si elle a bien appris sa leçon, « la plus dure, mon Dieu : assumer les souffrances que tu m'envoies et non celles que je me suis choisies » (2 octobre 1942).

Privée de sa liberté extérieure et condamnée à l'impuissance, elle constate : « …un moment vient où l'on ne peut plus *agir*, il faut se contenter d'*être* et d'accepter. Et cette acceptation, je la cultive depuis bien longtemps, mais on ne peut le faire que pour soi, jamais pour les autres » (lettre de Westerbork, 10 juillet 1943).

Pendant deux ans et demi, Etty s'est préparée pour affronter, après la *nuit intérieure* et la *nuit de la peur*, les nuits de misère presque irréelles des baraques surpeuplées de Westerbork. Et en particulier les nuits hebdomadaires des convois, les lundi et mardi, quand les trains de marchandise partent à chaque fois avec mille malheureux entassés dans les wagons, vers les camps d'extermination en Pologne.

Dans sa description détaillée de la nuit du 24 août 1943, elle écrit à ses amis : « Quand je dis : cette nuit j'ai été en enfer, je me demande ce que ce mot exprime pour vous. Je me le suis dit à moi-même au milieu de la nuit, à haute voix, sur le ton d'une constatation objective : ‹ Voilà, c'est donc cela l'enfer ›. »

Deux semaines plus tard, le 7 septembre 1943, elle se retrouve assise sur son sac à dos dans un wagon bondé. Et au milieu de cette *nuit en enfer*, elle écrit sur une carte postale : « J'ouvre la Bible au hasard et trouve ceci : ‹ Le Seigneur est ma chambre haute ›. »

Cette carte est la dernière trace écrite d'Etty. Mais pour tous ceux qui la connaissent, il n'y a aucun doute, les lignes suivantes, datées dans son journal au 4 octobre 1942, auraient pu être rédigées par elle dans la nuit du 30 novembre 1943, le jour de sa mort à Auschwitz : « *En pleine nuit.* Je reste seule avec Dieu. Il n'y a plus personne d'autre pour m'aider. (…) Je suis désormais toute seule avec Dieu. » ■

Les citations de cet article sont tirées de ***Etty Hillesum,*** *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil 1985, 248 p. et *Lettres de Westerbork*, Paris, Seuil 1988, 126 p.

Pour compléter cet article, à voir sur jesuites.ch, rubrique « Echos de la Province », une conférence filmée de Luc Ruedin sj (avril 2016), *Pleine lumière sur l'itinéraire d'Etty Hillesum.*

Nuits

À Alep

Sami Hallak sj, Alep
Service jésuite des réfugiés (JRS)

TÉMOIGNAGE

« … quand les hommes sont livrés à un profond sommeil, je fus saisi de frayeur et d'épouvante, et tous mes os tremblèrent… » (Job 4,13-14). Non, les nuits ne sont pas toujours ces heures bénies où l'on peut fermer les yeux pour se retirer du monde.

Le Père Hallak est engagé à Alep auprès du JRS. Il tient un journal de bord dont sont tirés les passages ci-contre vécus durant les bombardements de 2015 et 2016.

Vous trouverez des nouvelles plus récentes de lui et d'autres extraits de son journal sur choisir.ch et jesuites.ch.

7 avril 2015

Ce soir c'est terrible. Les bombes tombent tout près de chez nous et nous sentons l'odeur de la poudre. Les murs tremblent à chaque explosion. Les balles ou les éclats, je ne sais pas, touchent les façades des bâtiments et font un bruit de pluie.

11 avril 2015

Un véritable carnage dans le quartier de Suleymanieh, un quartier chrétien. Les missiles qui tombent démolissent des immeubles entiers. Hier soir, un missile est tombé proche de ma maison familiale. Beaucoup de morts et beaucoup d'immeubles en ruine. (…). Je suis allé voir : les gens plient bagages et partent. L'exode des chrétiens d'Alep commence. (…) Les gens éprouvent un arrachement douloureux : soudain disparaissent toute l'histoire personnelle et tous les souvenirs. Il ne reste que des débris et des personnes tremblantes, effrayées, dénudées psychologiquement de tous les objets d'affection, sans parler de ceux qui ont perdu des personnes chères. Aujourd'hui, j'ai vu dans ces quartiers Job, l'homme éprouvé…

5 janvier 2016

« Bonne nouvelle ». L'électricité est revenue. À minuit, alors que je me glissais dans mon lit avec mes vêtements pour qu'ils soient chauds quand je les mettrai le lendemain matin, ma chambre s'est soudain illuminée. Incroyable ! Cela faisait trois mois qu'on n'avait plus d'électricité. J'ai sauté de mon lit en pyjama, malgré le froid, et j'ai couru pour allumer le chauffe-eau. Dans le couloir, j'ai croisé le Père Ghassan qui courait comme moi allumer le chauffe-eau. On s'est félicité pour cet heureux évènement. Je me suis rendormi ; mais tous les quarts d'heure j'ouvrais les yeux pour voir si l'électricité était encore là. À 5 h 12', je me suis levé et j'ai pris un bain chaud ! J'ai pu me raser à la lumière de la pièce au lieu de celle d'une lampe de poche. (…) Le courant est resté jusqu'à 6 h du matin. De quoi mettre le moral de tous au beau fixe. Tout le monde ne parle aujourd'hui que de l'électricité de retour cette nuit. Les dames n'ont pas dormi. Elles ont fait la lessive et enfin pu repasser les chemises et les pantalons.

17 janvier 2016

Vers 16 h, les obus ont commencé à tomber autour de notre résidence : neuf ont explosé sur les dix-sept tirés. Et la nuit, les bombardements ont continué. Vers 22 h, un obus a atterri devant la porte du dépôt de distribution du service pastoral, une branche du Service jésuite des réfugiés. (…) Ce matin, nous avons vidé le dépôt et, à la place de la porte défoncée, le curé a construit un mur. ■

Nuits

La réalité des songes
Renouer avec l'homme originel

Marie Romanens, Roche-St-Secret (F)
psychanalyste et écrivain

PSYCHANALYSE

Sans plongée dans l'inconscient, dans le monde onirique et archaïque, l'homme reste comme amputé. Les songes sont de précieuses portes d'entrée vers la lumière et l'unité intérieure.

Analyste jungienne, formée à la médiation corporelle, Marie Romanens oriente actuellement ses recherches vers l'écopsychologie. Elle est notamment co-auteur avec Patrick Guérin de *Pour une écologie intérieure. Renouer avec le sauvage* (Paris, Payot 2010, 192 p.).

J'écris cet article alors que nous sommes aux portes de l'hiver et que les jours raccourcissent à vive allure. Déjà ! Si tôt ! Chaque soir me trouve étonnée devant le spectacle de l'obscurité tombante à travers les baies vitrées. La nostalgie me prend. C'est que la lumière est si agréable, si douce à l'œil, à la fois féérique et stimulante. Le paysage éclairé me ravit autant qu'il me rassure : je sais où je suis.

Avec la nuit, je rentre dans un autre monde, celui des ténèbres. Le mot seul effraie. L'ombre qui envahit la scène engendre un sentiment d'inquiétude. Alors que les repères visuels s'estompent, l'esprit est confronté à l'opaque, à ce qui ne se voit pas, à l'inconnu, où le terrible peut facilement se concevoir. Que me cache cette noirceur ?

La modernité, avec ses luminaires, ses phares, ses vitrines illuminées, ses éclairages à laser, nous a délivrés de l'obscurité et de ses tourments. Lorsque nous regardons les photos prises par satellite, une fois le soleil disparu, nous sommes stupéfaits à la vue de ces immenses taches jaunes qui s'étalent à partir des zones urbaines, jusqu'à gagner, en longues traînées scintillantes, des régions entières. La science nous parle d'une « pollution lumineuse » qui aurait des effets négatifs non seulement sur la faune, la flore et les écosystèmes mais aussi, probablement, sur la santé humaine. On s'interroge aussi sur les effets psychologiques de la perturbation de l'alternance du jour et de la nuit[1] et de l'impossibilité, pour environ un tiers de la population, d'admirer le ciel étoilé. Outre les problèmes écologiques posés, il semble opportun de se demander ce que signifie cet excès de lumière pour l'être humain. Pourquoi l'homme de la modernité a-t-il autant besoin de faire clarté sur tout ? Faudrait-il que rien ne lui échappe ? Qu'il ne soit jamais surpris par l'inattendu, l'imprévisible ?

Repousser les ombres

Une tendance apollinienne, qui nous vient du siècle dit des Lumières, affecte notre époque par ses excès : grâce à la raison, à la logique, à la connaissance scientifique, le monde ne devrait plus nous rester obscur et étranger. Soumis à notre œil exercé, il peut être analysé, explicité et … pour finir, exploité pour notre plus grand bien ! « Notre modèle de pensée, affirme James Hillman,[2] disciple de Jung, est encore celui du XIX[e] siècle » avec « son insistance sur la tête, la volonté et la raison », avec sa conscience qui éclaire, contrôle, ordonne … en faisant fuir les ombres de la nuit.

« Je suis dans un groupe amical. L'ambiance est joviale, chaleureuse, festive. Je me sens bien. Mais la nuit avance et les choses commencent à changer. » Ce

début d'un rêve que Béatrice m'a raconté montre que, dans l'obscurité, un monde invisible est prêt à se révéler. Les songes qui surgissent au cours de notre sommeil sont comme les étoiles brillantes dans la noirceur du ciel. Ils nous parlent d'un ailleurs insaisissable qui, même si nous ne voulons rien en savoir, fait partie de notre univers interne. Oui, dans l'obscurité, « les choses commencent à changer ». Le rêve de Béatrice laisse apparaître que l'aspect plaisant sous lequel elle a l'habitude de se présenter cache une autre réalité. Sous « l'insouciante légèreté de l'être », émerge un autre personnage, inconnu jusqu'à présent et qui, au fil du temps, se révélera pétri de désespoir et de colère.

Transmutation

Dans la nuit, des parties de nous tombées dans les oubliettes reviennent nous hanter. Elles traînent avec elles les pleurs qui n'ont pas été pleurés, les cris qui n'ont pas été criés, toute une vie émotionnelle qui s'est trouvé bloquée à un moment de notre existence. Au cours de notre enfance, mais pas seulement. Les heurts de notre vie adulte sont aussi responsables d'apparitions fantomatiques qui viennent nous dire quelque chose de nous.

Les songes sont comme les étoiles brillantes dans la noirceur du ciel. Ils nous parlent d'un ailleurs insaisissable qui, même si nous ne voulons rien en savoir, fait partie de notre univers interne.

Pour Carl G. Jung, qui s'en référait à l'alchimie, le développement de l'âme (ou processus d'« individuation ») passe par une phase appelée *nigredo*, l'œuvre au noir, un travail de transmutation qui s'effectue par la confrontation avec l'ombre et la dissolution de nos représentations. « Nous ne pouvons voir au-delà du chemin qui conduit vers l'obscur et le détestable – mais aucune lumière, aucune beauté, n'émergera jamais de l'homme qui ne peut soutenir cette vision. La lumière est toujours née des ténèbres. »[3]

Le sommeil est le temps de récupération des corps mais aussi celui d'une « remise à niveau » des esprits. Au sein de la vie nocturne, les entraves à la réalisation de notre être trouvent figure pour se dire ; les questions laissées en suspens continuent à se travailler ; nos excès sont compensés par des attitudes contraires ; les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons, éclairées et poussées plus loin ; nos préjugés et nos croyances sont déconstruits, tandis que de nouveaux scénarios s'élaborent. Une reprogrammation, invisible mais vitale, est à l'œuvre pour que nous puissions continuer à avancer dans notre existence selon la voie qui nous correspond vraiment.

Il s'agit alors d'écouter ce qui surgit de l'obscur pour en trouver le sens, pour prendre conscience de la réalité potentielle qui cherche à s'incarner dans notre vie quotidienne. Accueillir les manifestations de la nuit pour un accomplissement de « notre vérité ». Ainsi, à la lumière de notre interprétation, le rêve débouche sur une recréation de notre monde.

Cette activité est sans fin car, quoi que nous fassions, nous serons toujours en partie étrangers à nous-mêmes, éloignés, à distance des profondeurs de notre âme. L'inconscient est le monde des abysses. Il recèle des contenus en lien avec nos émotions, nos préoccupations, nos activités et notre histoire personnelle. Mais il ne se limite pas à cela. Il va au-delà de l'individuel, il ouvre sur un univers imaginal d'ordre collectif. « Le rêve est une porte cachée dans les recoins les plus profonds de l'âme, ouvrant sur cette nuit cosmique. »[4]

Nuits

La réalité des songes
Renouer avec l'homme originel

Des êtres séparés

Si l'avènement de la conscience a généré de nombreux bienfaits pour l'homme, il nous faut comprendre, explique Jung, qu'il est aussi notre pire ennemi. Certes, nous nous sommes libérés de l'obscurantisme et nous avons accompli d'énormes progrès grâce à la science, mais nous l'avons fait sans mesurer vraiment ce que cette évolution exigeait de nous en termes de développement du sens de notre responsabilité. Nous sommes parvenus à une connaissance objective du monde de plus en plus grande, qui a multiplié nos possibilités d'action sur lui, mais nous avons négligé l'attention à porter à notre subjectivité, pourtant indispensable pour gagner en maturité. Nous avons accordé trop de place à la tête qui discrimine, juge et analyse, et pas assez au corps qui nous relie de façon subtile, à travers les sensations éprouvées, à ce qui nous anime en profondeur en même temps qu'aux autres qui interfèrent avec nous.

Lors d'une discussion avec un chef indien Pueblo (Nouveau Mexique), Jung avait demandé à son interlocuteur pourquoi il pensait que tous les Blancs étaient fous. La réponse fut immédiate : « Ils disent qu'ils pensent avec leurs têtes. » – « Mais naturellement ! Avec quoi penses-tu ? » répliqua le psychanalyste. – « Nous pensons ici. » Et l'Indien de montrer la région de son cœur. Cet échange fut une révélation pour Jung. « Pour la première fois de ma vie, me sembla-t-il, quelqu'un m'avait donné une image du véritable homme blanc (…) Cet indien avait trouvé notre point vulnérable et mis le doigt sur ce à quoi nous sommes aveugles. »[5]

Notre tendance au rationalisme a de fait provoqué un grave déséquilibre : nous avons perdu la connexion avec notre « nature » instinctuelle, avec les puissances de l'imaginal, forces invisibles qui animent le monde et les êtres. Notre évolution nous a conduits à la séparation : nous nous sommes séparés à la fois de la nature à l'extérieur, considérée comme un bien à exploiter, et de la nature intérieure, c'est-à-dire de l'homme originel, « archaïque », âgé de millions d'années, qui fait toujours partie de notre psyché même si nous l'ignorons.

Par « archaïque », il ne s'agit pas d'entendre « arriéré » mais ce qui a rapport aux commencements, à l'*arché*, à nos fondations phylogénétiques. L'homme

Tableau de Jeanne Lorian, Paris
© Philippe Lissac / GODONG

« archaïque » est celui qui, depuis les origines, a appris, poussé par sa vie instinctive, à se mettre à l'écoute du monde et de ses manifestations et, grâce à sa conscience mythique, à lui donner du sens. Pour lui, les évènements, les songes et les visions parlent d'une réalité sacrée, poétique, ancrée dans le territoire, d'un espace symbolique générateur de guérison et de créativité, arrière-plan de l'être où les barrières entre soi et l'autre deviennent relatives, voire s'abolissent.

Aujourd'hui, notre psyché est constituée à la fois par l'esprit moderne et l'archaïque. Mais ce dernier, capable de suivre les « fantaisies » créatrices de l'âme grâce à l'attention portée à ce qui se produit dans le monde de la subjectivité, est négligé au profit du seul premier objectif. Cette attitude déséquilibrée représente une menace. « L'homme moderne ne comprend pas à quel point son ‹ rationalisme › (qui a détruit sa faculté de réagir à des symboles et à des idées *numineux*) l'a mis à la merci de ce monde psychique sous-terrain. »[6]

Notre déconnexion à la fois d'avec le monde externe, la planète Terre, et d'avec le monde interne, notre âme, se retourne contre nous. Les déséquilibres écologiques mettent de plus en plus l'humanité en danger. Et notre négligence à l'égard de notre nature intérieure nous conduit à des attitudes irrationnelles néfastes, des tendances à l'addiction, des comportements avides, prédateurs, séducteurs, dominants, voire cruels… Parce que nous sommes devenus des êtres en errance, qui se sont coupés de leurs racines intérieures, nous en arrivons à des actes frénétiques pour tenter de pallier au vide qui nous affecte. La sortie du dernier iPad est capable de mobiliser des foules !

Fortifier la conscience

De fait, le développement de notre conscience est tout à fait récent et encore bien fragile. « La différenciation de la conscience est de fraîche date. Elle vient à peine d'éclore péniblement du sommeil originel ; elle est en train de prendre, avec lourdeur et maladresse, notion d'elle-même. Se bercer de l'illusion d'avoir atteint quelque sommet serait folie. Notre conscience contemporaine n'est qu'un petit enfant qui commence à peine à dire ‹ *je* ›. »[7]

Notre moi conscient, encore incertain, se trouve constamment menacé par les abîmes de l'inconscient. Du gouffre peuvent surgir des démons et des dragons qui, tant qu'ils ne sont pas reconnus, nous poussent à des comportements destructeurs. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les ténèbres nous effrayent tant. Sans doute est-ce l'explication du besoin moderne de mettre de la lumière partout.

Pour nous libérer, il ne s'agit pas de nous détourner de la conscience, de lâcher en chemin ce bien précieux et de régresser, mais de lui permettre au contraire de se développer davantage. Notre tâche est d'œuvrer à son enrichissement grâce à l'expérience de son fondement originel, grâce à une reconnexion avec ce qui a été perdu. C'est un chemin vers l'unification de soi avec soi qu'il nous faut emprunter : faire « retour sur soi-même » et renouer avec l'homme originel.

Notre monde moderne, éclairé de manière factice, est encore en grande partie la proie de l'ombre. Accepter de plonger dans l'obscurité, notamment par la porte que nous ouvrent les rêves, est ce qui peut véritablement l'éclairer. ■

[1] Voir l'article de **Stephan Perrig et Danièle Bonjour**, aux pp. 30-32 de ce numéro.

[2] **James Hillman**, *Le mythe de la psychanalyse*, Paris, Imago 1977, p. 143.

[3] Carl G. Jung, cité par **Meredith Sabini**, *The Earth has a Soul*, Berkeley, California, North Atlantic Books 2002, p. 208.

[4] Carl G. Jung, cité par **Meredith Sabini**, op. cit., p. 18.

[5] **Carl G. Jung**, *« Ma vie », souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard 1981, p. 286.

[6] **Carl G. Jung**, *L'homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont 1982, p. 94.

[7] **Carl G. Jung**, *L'homme à la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel 1995, p. 73.

Nuits

La saison du poète

Gérard Joulié, Epalinges
écrivain et traducteur

LETTRES

« A ce moment l'aube se leva ; sachant que Shéhérazade ne commencerait à parler qu'à la nuit, le préfacier en profita et, baisant le sol devant le roi lecteur, il dit… » *Mille et une nuits*.

La nuit, les animaux vont boire, chasser, aimer et le conteur triomphe du temps aboli. La nuit, en Orient, c'est le réveil du corps et de l'esprit, et le jour, c'est la vraie nuit de l'Oriental étendu sur une ottomane, un grabat ou une natte. Le jour, le bazar est fermé et sur les routes les passants sont sourds au klaxon, transformés en somnambules, indifférents au trafic.
En sectionnant les objets, en découpant le temps avec son cadran, le sommeil est l'ennemi du surnaturel. Il rapetisse les géants, sépare les amants, ferme les souterrains. À l'aube, le merveilleux se dissout, l'enchantement disparaît, les bêtes cessent de parler, les rois refusent leur fille au portefaix, les croyants doutent et le poète éteint sa lampe.

L'Occident nous donna le jour et le travail, l'Orient nous donna la nuit, sa paresse et ses sortilèges. L'Occident nous donna le souci, la fièvre, l'idolâtrie de l'argent, de l'industrie, de la fécondité, de la croissance, de l'accumulation, de la réussite, des études, de la science et, pour couronner le tout, le voilà qu'il veut sauver la nature, les bêtes et la planète qu'il a domestiquées, asservies et exterminées ! Ce faisant nous perdons un peu plus à chaque seconde le négatif, les distances, le silence, la pénombre, le sublime, les joies angoissées, la proximité de la mort, la peur, l'errance, l'animalité, les rites, l'ennui, et tout ce que nous avons jeté à la poubelle, tout ce que nos ancêtres fabriquaient à l'aide de leurs mains. Au nom du bien général, de la société, de la tyrannie du Bien ! Et nous avons perdu la vie privée, cachée, solitaire, obscure, singulière, absurde, irrégulière, la vie nocturne ordurière et sacrée, au moment où la vie sociale et politique est devenue spectaculaire, vénale et infiniment bavarde.

L'autre monde

La nuit ne tend pas vers le jour. La nuit est un monde en soi, un autre monde, l'autre monde. Les Romains appelaient Pluton le roi de l'ombre. Le lit, l'ombre et le silence. La lumière éteinte dans la nuit, les combats de l'amour commencent. Une seule nuit peut faire de n'importe quel homme un dieu, *nocte una quivis vel deus esse potest* (tout lecteur de même peut être un dieu dans la nuit : Properce, Elégies). Elle s'approche de toi, la longue nuit. Aucune aurore ne lui succédera.
Les poètes, qui ont un pied dans le monde surnaturel et merveilleux, ont chanté la nuit. Ecoutons Edgar Poe : « Par une sombre route déserte hantée de mauvais anges seuls, une Idole nommée Nuit, sur un trône noir debout règne… j'ai erré, j'ai rêvé… » Ici la mort et la nuit sont sœur et fille du démon. Car dans la nuit le démon lui aussi s'est taillé un empire.

Spécialiste de littérature anglaise, Gérard Joulié a traduit de nombreuses œuvres pour les éditions l'Âge d'homme, notamment de Chesterton et Saki. Il participe depuis 1984 à la rubrique lettres de *choisir*. Il publie des recueils de poèmes et de prose sous le pseudonyme Sylvoisal.

Pluton est le dieu de l'autre monde. Il est celui qui vit dans l'ombre. Shakespeare a écrit : Pluton ferme les yeux tandis que chante Orphée. Il y a un monde qui appartient à la rive du Léthé. C'est le monde muet des rêves et des lettres. C'est le monde caché des grottes et des livres. Le monde de la solitude que requiert la lecture sans commentaire ni explication d'un livre à la lueur d'une chandelle, le monde où la chair frissonne et tremble, où la parole se tait, où des langues et non plus seulement des mots sortent des bouches.

La victoire de l'Invisible ne brille pas. Un jour on emmena Jésus de chez Caïphe au prétoire. Le gouverneur Pilate entra et dit à Jésus : « Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Aux êtres égaux, interchangeables des régimes démocratiques modernes, s'opposent les individualités imprévisibles des mondes poétiques, romanesques et surnaturels. Au *negotium* démocratique s'oppose l'*otium* aristocratique.

Jésus contre les pharisiens et les docteurs de la loi, Socrate contre les magistrats de la cité, Pascal contre Descartes, Kierkegaard contre Hegel, Nietzsche contre la philosophie. Au monde du travail, de la production, du profit, de l'actualité, du bruit, du jour, du forum et du bavardage médiatique, ils ont opposé l'ombre, le secret, la nuit, le singulier, le particulier, la rêverie, la solitude, le recueillement, l'anachorèse, bref l'immortelle enfance de ceux qui peuvent dire, la tête sur le billot, que leur royaume n'est pas de ce monde, car ils n'ont pas baisé le ventre de Mammon.

La photo, le cinéma, la presse et tous les moyens de communication de masse furent les derniers agresseurs qui arrachèrent les derniers lambeaux du vêtement qui couvrait la nudité des âmes, des cœurs et des pensées, durant leur sommeil de ruminant, empêchant les derniers des hommes d'être entièrement exposés aux regards de tous, comme des esclaves sur la place du marché. Maintenant il n'y a plus d'ombre ni de nuit pour dérober à la vue de tous - spectacle intégral, transparence absolue et gratuite - ses plaisirs, ses dégoûts, ses mépris et ses haines. Car il n'y a plus d'autre monde ! La société a fini par coloniser la nuit elle-même. Son souvenir s'est effacé au point que sa nostalgie ne fait même plus souffrir ceux qui sont nés après qu'elle eut disparu. Qu'y a-t-il encore à taire et à cacher ?

La nuit de Baudelaire est moins noire, moins effrayante, plus douce, plus maternelle que celle du poète puritain de Virginie. « Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. / Tu réclamais le soir ; il descend, le voici. »

Le soir est le précurseur, l'ambassadeur de la nuit. Et les deux derniers vers du dernier tercet du sonnet vont comme suit : « Et comme un long linceul traînant à l'Orient, / Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche. »

Les avons-nous rêvés ?

Si nous étions restés fidèles aux voix venues d'Orient, si nous avions écouté le chant des sirènes au lieu de nous boucher les oreilles, nous aurions passé nos vies couchés sur des tapis persans à écouter silencieusement Shéhérazade nous conter des histoires, et nous serions restés comme Marie aux pieds du Sauveur au lieu de nous agiter comme sa sœur Marthe.

« Une nuit où le khalife ne pouvait dormir, il fit appeler Shéhérazade. » Que pourrait-elle désormais lui raconter ? Réussirait-elle à distraire son maître de tant de nouveaux soucis : la misère des plus riches, la colère des plus sages, les contrôles policiers, les tortures, bref, les bombardements ? Réussirait-elle à lui faire oublier un Orient sans sagesse, un Occident sans force, un monde sans bonheur, sans innocence et sans joie ? Où sont les vieillards à barbe teinte, les porteurs d'eau philologues, les poètes de la cour abbasside et son pavement mouillé d'eau de rose ? Les avons-nous rêvés ? ■

Nuits

Temps noirs sur écrans blancs

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CINÉMA

La nuit est inhérente au cinéma, et la salle obscure reste incontournable pour les amoureux du 7e art. Car l'obscurité est propice à l'éveil des sens et des émotions. Les cinéastes ne s'y trompent pas et explorent à fond la thématique, sous ses facettes fantasmées et sombres le plus souvent.

Chroniqueur cinéma pour *choisir* depuis 2012, Patrick Bittar a réalisé notamment une série de documentaires sur le jardin (cf. *choisir*, juillet-août 2015). Il est aussi directeur de l'Association suisse des amis de Sœur Emmanuelle.

Dès l'origine du cinéma, le mode de diffusion des films - la projection - a exigé de « faire le noir » dans la salle. Aujourd'hui encore, projeter une image sur une surface requiert une obscurité quasi totale, même si avec les écrans LCD à rétroéclairage (en particulier à LED), on peut voir un film sur grand écran en pleine lumière du jour. Quoi qu'il en soit, pour le cinéphile que je suis, la nuit comme le grand écran sont des conditions quasi *ciné qua non* pour la découverte d'un film. Le corps immobile, au repos, le spectateur est plongé dans le noir de la salle de cinéma comme dans l'intérieur d'une enveloppe amniotique. Il s'oublie un peu et entre dans le film, s'identifiant aux doubles fantomatiques qui évoluent devant lui. Il vit comme un rêve éveillé ces images qui se succèdent.

Mais comment rendre la nuit dans les films eux-mêmes ? Pour des raisons techniques liées au tournage, elle est un des éléments fondamentaux qui structurent les scénarios. Chaque scène est précédée d'un intitulé, comprenant des indications du lieu et des conditions du déroulement de l'action : intérieur ou extérieur, jour ou nuit. Avec cette exigence : satisfaire au désir de *voir* du spectateur, quelles que soient les conditions du tournage.

Ainsi l'obscurité nocturne ne peut être rendue simplement par des basses lumières, mais plutôt par un travail sur les contrastes, même si la technologie numérique actuelle permet de filmer plus facilement dans des conditions d'obscurité qu'à l'époque de la pellicule. En extérieur, on s'est d'ailleurs longtemps contenté de simuler la nuit : on filmait en journée en sous-exposant la pellicule et en posant un filtre bleu devant l'objectif de la caméra. Un trucage si courant que François Truffaut en a fait le titre d'un de ses meilleurs films, *La nuit américaine* (1973), une mise en abyme amoureuse du cinéma et de son travail de réalisateur.

Esthétique de la nuit

Au début du cinéma, seule la lumière du soleil est assez puissante pour impressionner les pellicules alors peu sensibles. On construit donc des studios à grandes verrières, certains, comme celui d'Edison, reposant sur une base tournante pour pouvoir suivre le soleil.

L'utilisation du tube à vapeur de mercure (d'abord destiné aux mineurs, puis utilisé dans les phares) et des lampes à arc (comme au théâtre) permet ensuite le tournage en lumière artificielle. Mais les projecteurs ne servent alors qu'à simuler la lumière du jour. L'ensemble du décor est englobé de lumière, sans recherche de sculpté, donc d'évocation nocturne. Pour signifier la nuit, on se

« Das Kabinett des Dr. Caligari »
© Goldwyn

contente d'éléments de décors (réverbères, lune, ciel étoilé) ou de cartons explicatifs.

C'est avec l'expressionnisme allemand que se développe une esthétique de la nuit : l'obscurité devient le lieu du secret ; le noir, absence de lumière, est symboliquement rattaché au mal et à la mort ; la rationalité et l'ordre diurnes cèdent le pas à l'imaginaire et au chaos ; les ombres cachent des monstres. Le cinéma muet (mot qui partage avec *mystère* la même racine grecque)[1] en noir et blanc (dualité chromatique) semble un support idoine pour explorer les ténèbres de l'âme humaine, ses faiblesses, ses angoisses, ses vices.

Dans *Das Kabinett des Dr. Caligari* (1920), le somnambule Cesare vit dans un cercueil. Livide, vêtu de noir, il est une attraction de foire, que seule la voix de son maître, le lugubre Dr Caligari, réussit à sortir de son sommeil de mort. Tourné en studio, ce film de Robert Wiene crée un monde onirique inquiétant, dans lequel toutes les perspectives sont distendues et chaque porte est de guingois.

Autre chef-d'œuvre de « film nocturne » qui marque les débuts du genre d'épouvante, *Nosferatu, a Symphony of Horror* (1922). C'est la première adaptation à l'écran du roman gothique de Bram Stoker, *Dracula*, paru en 1897. Hitter, jeune secrétaire d'un agent immobilier, est envoyé en Transylvanie pour faire affaire avec le comte Orlok. Dans une taverne des Carpates, où il fait une halte, il n'écoute pas les avertissements des clients : « c'est la veille de la Saint-Georges et les esprits mauvais seront tout-puissants ». La nuit tombée, son cocher refuse de poursuivre car « ici commence le pays des fantômes ». Orlok (Nosferatu) surgit de l'obscurité d'un portail d'entrée, telle une araignée quittant sa cachette pour capturer sa proie naïve. Avec ses yeux cernés, ses oreilles de chauve-souris, ses longs doigts crochus, sa silhouette voûtée traînant rats et mouches dans son sillage, Nosferatu est la figure fantomatique qui vient hanter le sommeil des enfants. À la fin, l'épouse de Hutter se donne à lui pour le retenir jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Car la lumière

Nuits

Temps noirs sur écrans blancs

est fatale au vampire. Pour accentuer l'étrangeté et la tension, F.W. Murnau explore les possibilités du cinéma avec des clairs-obscurs tranchés, des angles de caméra surprenants, des trucages inédits (image en négatif, effet d'accéléré…).

Peur infantile

Depuis Nosferatu, quantité de films ont joué sur la peur infantile de l'obscurité et ont lié la nuit à l'horreur, en annonçant la couleur noire dès leur titre : citons *The Night of the Hunter* (de Charles Laughton, 1956), *The Night of the Living Dead* (de George A. Romero, 1968), *Halloween* (*La nuit des masques*, de John Carpenter, 1978), et *A Nightmare on Elm Street* (*Les griffes de la nuit*, de Wes Craven, 1984).

La nuit du chasseur est un petit bijou de film crépusculaire présenté dans l'écrin d'un conte moral pour enfants : tandis que se déroule le générique sur fond de ciel étoilé, un invisible chœur enfantin entonne une berceuse dont on comprendra très vite l'ironie *(Hing, hang, hung…)*. John (11 ans) et sa sœur Pearl (4 ans) vont vivre des évènements bien traumatiques : leur père pendu *(hanged)* et leur mère séduite puis assassinée par un criminel en série déguisé en prédicateur. Le psychopathe poursuit les orphelins lors d'une inoubliable séquence de fuite nocturne sur un fleuve. Le film de Charles Laughton (le seul qu'il réalisera) est très stylisé, avec une image noir et blanc contrastée et des ombres menaçantes traduisant l'effroi des enfants face à des forces inconnues qui les dépassent.

Les trois autres films cités n'ont pas la même qualité artistique mais ils n'en ont pas moins marqué l'histoire du film d'horreur : ce sont des films indépendants américains de série B, dont le succès a engendré une dizaine de suites ou de remakes. Le filon est inépuisable : il y a six mois est encore sorti un petit film d'épouvante britannique intitulé simplement *Lights Out (Dans le noir)*.

Errances

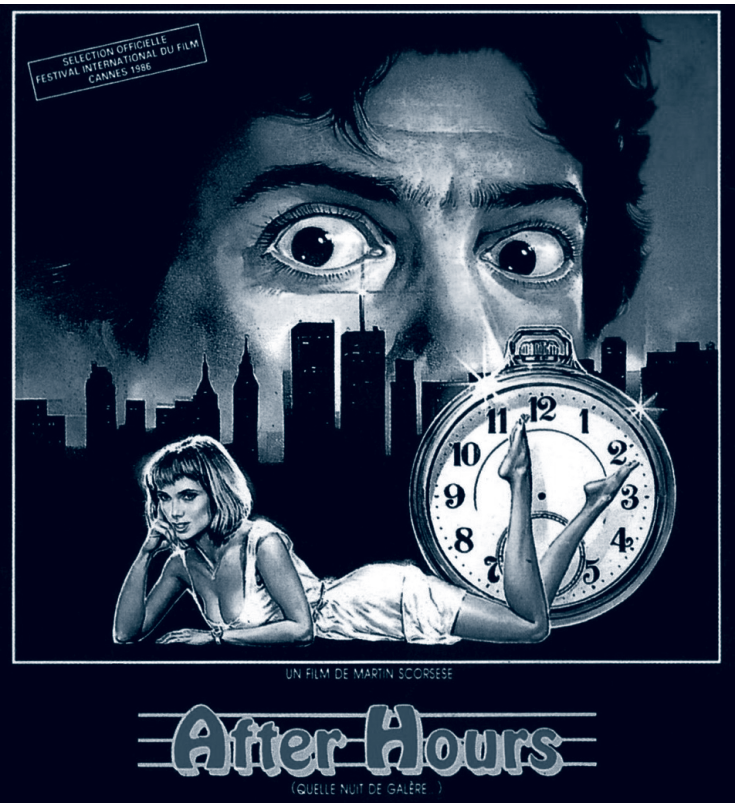
Au-delà des angoisses liées à l'obscurité, le cinéma s'intéresse aux agissements souvent déréglés qui ont lieu pendant la nuit, ce moment normalement voué au repos. De nombreux films nocturnes traitent de déambulations et errances de tout ordre… On pourrait parler de films lunaires, où les choses n'évoluent pas vraiment, voire régressent.

La nuit des forains (1953, en noir et blanc) est l'histoire d'une petite troupe de saltimbanques qui, au cours d'une halte dans une bourgade, va connaître une crise sentimentale. Le film décline avec acuité les thèmes de prédilection d'Ingmar Bergman : la tragédie du couple, la jalousie, l'adultère, la résignation à la vie conjugale et à sa violence intérieure, l'incommunicabilité des êtres, l'humiliation, le rapport à Dieu… Durant la nuit, les personnages luttent pour changer leur mode d'existence, mais ils sont inexorablement ramenés sur leur orbite originelle. « Tout est immobile, tout est silence et maturité », dit une femme. « Le vide », commente son ex-mari, avant de pousser un cri. Et le lendemain matin, la caravane reprend la route.

Dans *Le notti bianchi* (1957) un jeune homme erre, la nuit, dans les rues désertes d'une ville traversée de canaux. Sur un pont, il aborde une jeune femme, dont il va tomber amoureux au fil des nuits qu'elle passe à attendre son grand amour, censé la rejoindre à cet endroit. Lorsque finalement l'homme tant attendu apparaît, elle délaisse sans hésiter son compagnon de nuits blanches. Pour des

raisons économiques, Luchino Visconti tourne son film en studio et en noir et blanc. Le résultat plastique est magnifique, l'atmosphère créée est onirique, hors du temps, et, l'histoire, tirée d'une nouvelle de Dostoïevski, d'un romantisme amer.

La notte (1961), pour sa part, décrit la nuit d'un couple à la dérive, comme les affectionne Michelangelo Antonioni. Tandis que l'homme dédicace son dernier roman dans un cocktail, la femme erre dans la ville. Ils se retrouvent dans une soirée privée chic, où chacun flirte de son côté. Au bout de longues heures d'ennui, l'aube les surprend dans le jardin silencieux de la villa désertée. Ce n'est qu'alors qu'ils trouvent le courage de se parler vraiment.



Affiche de *After Hours*, de Martin Scorsese
© Warner Bros

Les griffes des métropoles

La plupart des déambulations nocturnes au cinéma sont urbaines. En effet, la grande ville constitue le réservoir fantasmatique de toutes sortes de vices (en particulier liés au sexe), auxquels le héros postmoderne peut aller se frotter dans une sorte de parcours initiatique. Et les métropoles offrent des décors nocturnes particulièrement vivants et lumineux.

Pour *One from the Heart* (1982), Francis F. Coppola recrée carrément Las Vegas en studio. Un couple usé se sépare après cinq ans d'union. Chacun part de son côté dans la nuit de néons. Leurs parcours, leurs rêves et leurs désillusions sont mis en parallèle, dans un foisonnement visuel convoquant la comédie musicale ou le conte. Ils se retrouvent au bout de la nuit, après avoir fait chacun une rencontre amoureuse.

Dans *After Hours* (1985), le New Yorkais Martin Scorsese fait vivre une nuit cauchemardesque et paranoïaque à un gentil informaticien issu d'un quartier chic de Manhattan, qu'il balance, avec sa peur de l'inconnu et du sexe, à Soho, alors vivier d'une faune d'artistes et de déjantés. L'anti-héros finit par être refoulé dans le seul milieu qu'il maîtrise : son bureau.

Et dans *Les nuits fauves* (1992), un film autobiographique, Cyril Collard raconte une histoire d'amour entre une jeune fille et un bisexuel séropositif dans l'univers interlope d'une certaine nuit parisienne (homosexualité de groupe, drogue, sadomasochisme, ratonnades racistes).

Enfin, tout récemment, *La grande belleza* (2013) de Paolo Sorrentino, exprime brillamment, un demi-siècle après *La Dolce Vita*, le mal-être existentiel d'une intelligentsia décadente à travers les pérégrinations nocturnes, à Rome, d'un critique d'art désabusé (chez Fellini, c'était un chroniqueur mondain).

Nuits

Temps noirs sur écrans blancs

Films noirs

Un autre genre cinématographique privilégie la nuit : le film noir. Le cadre nocturne convient aux histoires criminelles explorant la face cachée derrière les apparences, montrant la cruauté derrière la civilisation, et conservant l'ambiguïté des personnages et du jeu social. La ville est une jungle où règnent le chantage, la corruption, la violence. C'est encore *l'envers* de l'environnement quotidien qui est choisi : impasses, sous-sols, parkings, bars, loges, arrière-boutiques… Le film noir est un genre réaliste, mais le spectateur a parfois l'impression de vivre un cauchemar.

Le film muet *Underworld* (*Les nuits de Chicago*, 1927) de Josef von Sternberg est un des premiers exemples du genre. Les intertitres du début situent le décor : « Une grande ville au cœur de la nuit… Des rues solitaires… La lune obscurcie par les nuages… Des immeubles aussi vides que des cavernes d'un âge oublié. »

En passant par *The Big Sleep* (1941) de Howard Hawks, *Bad Lieutenant* d'Abel Ferrara (1992), *Lost Highway* de David Lynch (1997), jusqu'à *Suburra*[2] (2015) de Stefano Sollima, ce genre a donné de nombreux films de qualité où se conjuguent la nuit, le mal et la folie.

Dans le prolongement de ces thématiques, mais issus de l'univers plus léger des *marvel comics*, les films de superhéros ont également une prédilection pour la nuit. En particulier évidemment ceux consacrés à Batman, l'homme-chauve-souris, le justicier de l'ombre (dont on retiendra la version de Tim Burton en 1989). À Gotham City (ville fictive rappelant New York), le Bien et le Mal ne se reconnaissent pas immédiatement : ceux qui devraient défendre les citoyens - des policiers au maire - sont susceptibles d'être des agents du Mal. Heureusement la nuit, incognito, un milliardaire excentrique se transforme en Batman…

Étoiles filantes

Pour terminer ce tour d'horizon nocturne sur une note résolument joyeuse, rappelons que la nuit est aussi le moment de la détente, des spectacles, et que parallèlement aux films lunaires évoqués, ont été créés un grand nombre de films stellaires, parmi lesquelles certaines comédies musicales américaines. Nombre d'entre elles ont pour cadre Broadway, et la ville, la nuit, y est rutilante et enchanteresse. On se souvient par exemple de Gene Kelly dansant autour des lampadaires, dans *Singing in the Rain* (Stanley Donen, 1952). Sans danser sur son siège, on peut aussi s'y tordre de rire devant des comédies nocturnes, comme par exemple *The Party* (1968), de Blake Edwards, où un figurant indien est invité par erreur à une soirée mondaine hollywoodienne, qu'il va dynamiter par ses gaffes et sa maladresse. Chacun a ses étoiles filantes. Celle-ci est la mienne. ■

[1] Le mot *mystère* vient du grec *muistês*, qui donnera le mot *muet*.

[2] Voir la présentation de ce film in *choisir* n° 673, janvier 2016, p. 27.

« Les choses grandissent la nuit, mon imagination ouvre ses portes, les idées préconçues s'évanouissent. On cherche parfois le paradis aux mauvais endroits. Alors qu'on l'a à ses pieds. Ou dans son lit. »

Bob Dylan *(Chronique)*

« Je suis une nocturne. Pour moi, la créativité vient la nuit. Il se passe quelque chose avec la nuit. Une énergie différente. La nuit est un vide dans lequel je peux créer. »

Grace Jones

**« La nuit surgit en plein jour, en pleine gueule,
et rien ne sera plus jamais comme avant. »**

Mathias Malzieu *(Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi)*

**« J'ai chanté dans du noir.
Ma chanson s'éleva dans l'ombre, et la première.
C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière. »**

Edmond Rostand *(Chanteclerc)*

« Le processus de paix ressemble à une nuit de noces dans un champ de mines. »

Shimon Peres

**« Obscurité d'où je naquis,
je t'aime plus que cette flamme
qui limite le monde
en éclairant
quelque orbe
hors duquel nul ne la connaît. »**

Rainer Maria Rilke *(Le livre de la vie monastique)*

« Le silence. C'est mon premier souvenir des étoiles. Le grand silence de la voûte, comme un épais duvet qui étoufferait chaque son. »

Chet Raymo *(Le Nain astronome)*

Nuits

Quand Nyx et Hypnos sont malmenés

Stephen Perrig, Genève,
neurologue-hypnologue aux HUG
Danièle Bonjour, Genève
médecin praticienne

SCIENCES

Nos nuits mènent moins au sommeil. Le travail nocturne s'étend et nos adolescents dorment peu. Cette évolution est inquiétante, en particulier sur le plan de la santé publique.

Stephen Perrig est depuis 2007 médecin-adjoint au Centre de médecine du sommeil des Hôpitaux universitaires de Genève. Il a mené, en collaboration avec l'Université de Genève, une étude sur les troubles du sommeil chez les adolescents liés à l'usage des smartphones et des tablettes numériques.

Danièle Bonjour travaille aux urgences de la Clinique des Grangettes.

Nyx, déesse de la nuit dans la mythologie grecque, est, avec son frère Erèbe (dieu des ténèbres), une des premières divinités issues du Chaos primordial. De Nyx et Erèbe naquirent plusieurs enfants, dont Ether (la lumière céleste) et Héméra (la lumière terrestre qui personnifie le jour). Puis Nyx engendra seule une multitude d'enfants, tels Hypnos (dieu du sommeil) et les mille Oneiroi (les Songes), dont l'un des plus fameux est Morphée. Nyx avait probablement un faible pour Hypnos, car elle l'emmenait avec elle le soir venu dans ses tournées, lors desquelles elle recouvrait la Terre (Gaïa) de son grand voile d'obscurité. Hypnos en profitait pour semer sur les mortels des pétales de pavots, un puissant soporifique. C'est cette entente parfaite entre mère et fils qui explique pourquoi l'homme est un animal diurne, vigilant la journée, dormant la nuit.

Nyx et Hypnos sont donc en quelque sorte les premiers travailleurs de nuit ! Hypnos vit avec son frère Thanatos (dieu de la mort) dans une caverne de l'île Lemnos. Il met en pratique certains principes de chronothérapie destinés aux travailleurs nocturnes, à savoir dormir le jour pour récupérer (après que sa sœur Héméra ait dissipé le voile d'obscurité), dans un endroit à l'abri de la lumière du soleil et possédant une certaine fraîcheur. Au vu du non-respect de certaines lois biologiques, son sommeil toutefois devait être de mauvaise qualité et il devait certainement somnoler sur son lieu de travail, augmentant le risque d'erreurs professionnelles. Dans le tableau ci-contre, on constate d'ailleurs que Nyx, qui sollicite son fils au crépuscule, période durant laquelle les adolescents sont très performants, doit néanmoins le soutenir de la main.

Souffrances

Au fil de l'évolution menant de la bactérie à l'homme, une grande majorité des processus métaboliques et physiologiques se sont calqués sur le rythme circadien (« autour de 24h », durée de la rotation de la terre). L'homme étant un animal diurne, le travail de nuit est contre-nature et constitue ce que les Anglais appellent une *chrono-disruption*. Il existe même depuis quelques années dans le manuel international des classifications des troubles du sommeil (ICSD) une entité appelée *shiftwork sleep disorder* (troubles du sommeil chez le « travailleur posté », qui œuvre au sein d'une équipe fonctionnant en continu : 3 fois 8 h par ex.).

On estime que plus de 10 % des travailleurs postés en souffrent. Les plaintes sont, outre une insomnie durant le sommeil de jour (diminution du sommeil profond, dit récupérateur), l'apparition de fatigue et de somnolence durant le

travail de nuit, de troubles en relation avec d'autres cycles naturels (menstrues irrégulières, augmentation des fausses-couches et des accouchements prématurés) ou liés à des périodes de repas irréguliers (troubles gastro-intestinaux). Ce qui entraîne une augmentation des risques cardio-vasculaires (hypertension artérielle, infarctus) et des troubles mentaux (anxio-dépression, *burnout*). De plus, en 2007, le Centre international de recherche sur le cancer (rattaché à l'OMS) a classé le travail posté comme probablement cancérigène (groupe 2A).[1]

Il n'y a pas que la santé des salariés qui est touchée par ce rythme. Associé à des privations de sommeil, le travail diurne peut conduire à des tragédies collectives. Plusieurs catastrophes nucléaires, par exemple, se sont produites la nuit (à 4 h du matin pour *Three Mile Island*, à 1 h 30 pour *Tchernobyl*) ; ou encore, le capitaine du pétrolier *Exxon Valdez* avait travaillé 30 heures d'affilée avant que le navire ne s'échoue à minuit, et les ingénieurs de la NASA sur des périodes de 20 heures de suite avant le lancement malheureux de *Challenger*. Pourtant, le travail de nuit continue à s'étendre. Selon l'Office fédéral de la population, 23 % des travailleurs en 2009 étaient régulièrement impliqués dans un travail de soir ou de nuit.

Evelyn de Morgan, « Night and Sleep » (1878)
© Wikipedia

L'impact de la lumière

Il y a pire. Les coups de griffes portés à nos nuits trouvent d'autres supports encore. Depuis la fin du XIX^e^, le voile d'obscurité de Nyx souffre de plus en plus de déchirures causées par l'homme. En 1879, Thomas Edison brevète l'ampoule électrique à incandescence avec filament en tungstène, et bientôt la compagnie de George Westinghouse réussit à imposer le courant alternatif aux États-Unis. Tous les pays riches, y compris la Suisse, adoptent alors la fée électricité. D'abord dans l'espace public et l'industrie (on parle de deuxième « révolution » industrielle : le travail à la chaîne peut se dérouler de jour comme de nuit), puis dans l'espace privé.

Avec la troisième « révolution » industrielle (émergence de l'informatique), l'interface utilisée devient elle-même pour la première fois une source lumineuse, soit un tube cathodique, et depuis 20 ans des écrans plats avec diodes électroluminescentes (les LED).

Durant cette même période, un nouveau photo-pigment rétinien est découvert, la mélanopsine. Ce photo-pigment n'est pas impliqué dans la vision, mais dans l'estimation de la photopériode, à savoir qu'il informe la structure cérébrale impliquée dans la synchronisation des rythmes circadiens (un noyau situé dans l'hypothalamus) de la quantité et de la durée de la lumière durant la journée (et donc indirectement de la nuit). La mélanopsine est surtout sensible à la lumière ayant une longueur d'onde de 430 nm. Or le malheur veut que les LED dites blanches sont enrichies d'une couleur bleue avec un pic d'intensité proche de 430 nm.

Avec l'avènement depuis 2010 de la révolution industrielle 4.0,[2] sans contraintes de temps et d'espace, on constate que le temps passé devant l'écran augmente au détriment de la nuit de sommeil, avec un effet néfaste sur les rythmes circadiens, renforcé par les LED. Ceci est particulièrement vrai chez les adolescents, qui sont déjà biologiquement prédisposés à être « du soir ».

Nuits

Quand Nyx et Hypnos sont malmenés

Une étude récente réalisée sur plus de mille adolescents (JAMES 2014), commandée par l'entreprise suisse des télécommunications Swisscom, indique qu'ils sont 99 % à posséder un smartphone. Une autre étude en cours aux Hôpitaux universitaires de Genève montre que les adolescents du canton utilisent en moyenne après 21 h les médias électroniques pendant 1 h 20 les jours d'école. Cette nouvelle activité vespérale « éclairante » entraîne une réduction de leur temps de sommeil d'à peu près 1 h par rapport à la génération d'avant les écrans plats et les réseaux sociaux. L'heure du réveil n'ayant pas changé (l'école débute à la même heure depuis des générations), cette réduction du temps de sommeil est à mettre sur le compte d'un « coucher » tardif.
Ce phénomène nouveau, appelé *jet lag social*, est corrélé avec une augmentation chez les adolescents des dépressions, des comportements dangereux (prise de toxique) et une baisse des performances académiques.

Une question politique

Au vu des faits développées ci-dessus, la question se pose : qu'est-ce qui motive une personne à travailler la nuit ? Outre l'utilité à la collectivité (comme pour les professionnels de la santé et de la sécurité), les compensations en argent et en temps sont à considérer (aux États-Unis, 20 % des policiers impliqués dans le travail de nuit ont une deuxième profession le jour). Il y a ensuite la méconnaissance : si les travailleurs savaient qu'en raccourcissant leur durée de sommeil, ils raccourcissent également leur vie, ils seraient probablement moins nombreux sur le terrain la nuit. De même, les politiques s'abstiendraient peut-être d'encourager la lente évolution vers une société de travail 24h/24 (cf. les initiatives pour l'ouverture tardive des magasins).
Ce concept repose, selon *Jonathan Crary*,[3] sur des objectifs de compétitivité, de carrière, d'enrichissement matériel et de sécurité personnelle, acquis aux dépens d'autrui. À n'en pas douter, au vu de ces enjeux, la route vers une meilleure et plus saine gestion de la nuit sera longue. Il y aurait cependant un moyen simple d'améliorer la situation en ce qui concerne les adolescents : les horaires de début d'école des élèves du post-obligatoire pourraient être adaptés de manière plus physiologique. Cela paraît indispensable, car ce sont nos jeunes qui devront résoudre les problèmes sociétaux de demain.
Au début du XX[e] siècle déjà, le docteur Hudchinson disait : « Allez vous coucher lorsque vous vous sentez fatigué, levez-vous lorsque vous vous sentirez reposé, voilà toute la philosophie du problème du sommeil. » Et encore : « Obliger des enfants ou des adolescents dont la croissance est rapide à se lever avant de s'être réveillés tout seuls n'est pas seulement un acte déraisonnable, c'est une cruauté. »[4] ■

[1] Des infirmières et des hôtesses de l'air qui avaient travaillé de nuit durant des années et développé un cancer du sein ont reçu en 2009 une compensation financière du gouvernement danois.

[2] Le concept d'Industrie 4.0 correspond à une nouvelle façon d'organiser les moyens de production : l'objectif est la mise en place d'usines dites intelligentes *(smart factories)*, capables d'une plus grande adaptabilité dans la production et d'une allocation plus efficace des ressources, ouvrant ainsi la voie à une nouvelle révolution industrielle. *(Wikipedia)*

[3] **Jonathan Crary**, *24/7, le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, Zones 2014, 180 p.

[4] *Journal de Genève*, 24.02.1908.

Nuits

À la conquête de nos villes

Luc Gwiazdzinski, Grenoble
enseignant en aménagement et urbanisme
à l'Université Grenoble Alpes (IGA)

POLITIQUE

L'alternance des jours et des nuits a longtemps conditionné l'activité humaine urbaine. Mais les temps changent. Il y a désormais une vie après le jour dans nos agglomérations, pour le meilleur et pour le pire. Et un nouveau territoire à explorer et à gérer pour nos collectivités publiques.

Il y a peu, la nuit urbaine, symbolisée par le couvre-feu, était encore le temps de l'obscurité, du sommeil et du repos social. Elle inspirait les poètes et les artistes en quête de liberté, servait de refuge aux malfaiteurs et inquiétait le pouvoir qui cherchait à la contrôler. Espace-temps peu investi par l'activité humaine, elle intéressait peu les chercheurs, les édiles et les techniciens, qui ont longtemps pensé et géré la ville comme une entité fonctionnant seulement 16 heures sur 24. Un drôle de déni, confirmé par le fait que dans de nombreuses langues, le mot *nuit* apparaît comme une négation des huit heures : *non-huit, no-eight, nein-acht...*

Mais d'autres populations, d'autres points de convergence, d'autres limites et d'autres frontières se dessinent désormais dans la ville, qui devient un territoire d'investigation, de créativité et d'expérimentation.

Colonisation accélérée

L'homme s'est peu à peu démarqué des rythmes naturels pour conquérir la nuit urbaine. La généralisation de l'éclairage public et l'affirmation du pouvoir politique ont permis cette colonisation (au XVI^e^ siècle, le roi de France était comparé à un « soleil chasse-nuit »). En quelques siècles, on est passé de la ville lieu « de garde » (sécurité, santé), où l'activité demeurait une exception surveillée, à la ville lieu de loisirs d'une élite (XVIII^e^ siècle). La démocratisation de la nuit festive et l'apparition du *by night* datent de la fin du XIX^e^ siècle. Aujourd'hui, c'est toute l'économie du jour qui s'intéresse à la nuit, contribuant à sa « diurnisation », phase ultime de l'artificialisation de la ville.

La lumière a progressivement pris possession de l'espace urbain, gommant en partie l'obscurité menaçante de nos nuits. Les activités diurnes peuvent se poursuivre de nuit et contribuer ainsi aux stratégies d'attraction urbaine. Places illuminées, rues bien éclairées, zones d'activités mises en valeur sont autant d'atouts pour attirer investisseurs, cadres ou touristes. Sous nos latitudes, où le « non-jour » représente en hiver les trois quarts de la journée, la nuit urbaine s'anime et une partie de la vie sociale et économique reste en éveil. Ainsi la nuit est devenue un secteur économique à part entière. De nombreuses activités décalent leurs horaires. Le couvre-feu médiatique est terminé : il y a longtemps déjà que les radios et télévisions tournent en continu et qu'Internet a accentué le mouvement. Les entreprises industrielles et de services fonctionnent de plus en plus souvent 24 heures sur 24 pour rentabiliser les équipements, et partout en Europe la législation sur les horaires d'ouverture des

Géographe, Luc Gwiazdzinski a dirigé de nombreux ouvrages et recherches sur les questions de la nuit, de la mobilité et du chrono-urbanisme, comme *La nuit dernière frontière de la ville* (La Tour d'Aigues, L'Aube 2005, 238 p. ; réédition Rhuthmos 2016). Il est directeur du master « Innovation et territoire » à Grenoble.

Nuits

À la conquête de nos villes

commerces en soirée s'assouplit. Les distributeurs automatiques se multiplient d'ailleurs en ville…

L'offre de loisirs nocturnes se développe elle aussi. Les soirées festives démarrent de plus en plus tard, en partie grâce à Internet et au téléphone portable qui permettent de vivre la ville en « juste à temps » et de décider au dernier moment de l'endroit où passer la soirée. Ces nouvelles technologies ont révolutionné la pratique des nuits urbaines. Leurs usagers se nomadisent et consomment désormais la ville sous forme de parcours nocturnes d'un pôle d'attraction à l'autre, rendant plus difficile le contrôle des nuisances sonores. La législation sur la consommation de tabac dans les espaces publics a renvoyé en sus une partie des consommateurs dans la rue, créant de nouvelles formes de socialisation, une reconquête de l'espace public, mais multipliant également les tensions et conflits avec les résidents.

Conséquence de ces évolutions, même les rythmes biologiques semblent bouleversés. On s'endort en moyenne à 23 h au lieu de 21 h comme il y a cinquante ans.[1] Dans les grandes métropoles, la nuit urbaine, définie comme la période où les activités sont très réduites, se limite aujourd'hui à une tranche horaire allant de 1 h 30 à 4 h 30 du matin. Plus un équipement, un réseau ou une ville est international, plus il a tendance à fonctionner 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Des lignes de front

Le front progresse également dans l'espace de façon discontinue. Des centralités nocturnes se dégagent, souvent différentes des centralités diurnes. C'est l'image des archipels qui s'impose. Pour quelques heures, une nouvelle géographie de l'activité se met en place, avec une partition de l'espace urbain : une ville qui dort (banlieues, zones résidentielles…), une ville qui travaille en continu (industries, hôpitaux…), une ville qui s'amuse (centre et périphérie), une ville vide, simple coquille pour les activités diurnes (bureaux, centres commerciaux…).

Rassemblement du mouvement citoyen « Nuit debout », Paris 2016
© Jan Schmidt-Whitley / CIRIC

À mesure que l'on avance dans la nuit, l'offre urbaine diminue, la ville rétrécit et se blottit autour de son noyau historique. Les illuminations et l'animation se concentrent dans ces quartiers qui deviennent les principaux pôles attractifs : la liberté du noctambule en quête de compagnie paraît alors bien illusoire. Entre le temps international des marchands et le temps local des résidents, entre la ville en continu de l'économie et la ville circadienne du social, entre les lieux des flux et les lieux des stocks, des frontières s'érigent, des conflits éclatent parfois. La ville qui dort, celle qui travaille et celle qui s'amuse ne font pas toujours bon ménage.

Si depuis des années des collectifs se sont organisés à l'échelle des quartiers contre le développement de la nuit festive et de ses nuisances, d'autres acteurs se mobilisent pour une prise en compte de la nuit dans les politiques publiques. On voit ainsi émerger peu à peu des « scènes » nocturnes, au sens donné par Will Straw, « associant à la fois un groupe de personnes qui bougent de places en places, les places sur lesquelles ils bougent et le mouvement lui-même »,[2] et un espace public nocturne au sens de Jürgen Habermas, ce lieu symbolique où se forme l'opinion publique, issue du débat politique et de l'usage public de la raison.[3]

Des *états généraux de la nuit* sont agencés dans des villes à l'initiative de collectivités mises sous pression par différents collectifs. À Paris, ils ont été organisés en 2010 par la Ville, en lien avec la Région Île-de-France et la Préfecture de police. Ils ont réuni plus de 1000 participants (citoyens, associations de riverains, acteurs de la nuit, chercheurs, élus…). Le débat a permis de recueillir des données et d'imaginer les prémisses de politiques de la nuit. Depuis, un élu est en charge de ces questions et un conseil de nuit assure le suivi des projets.

À Genève aussi des *états généraux de la nuit* (2011) ont permis de mieux cerner les problèmes de la vie nocturne du canton et d'imaginer des solutions. Un Grand conseil de la nuit a été créé, composé de professionnels, d'amateurs et de spécialistes, dont le but est de défendre « une vie nocturne riche, variée et vivante à Genève, par l'établissement de conditions cadres favorables ». Lausanne a également tenu ses états généraux. Ailleurs, ces mobilisations citoyennes ont pris la forme d'élection de « maires de la nuit », comme à Toulouse ou Nantes, ou encore à Amsterdam où les acteurs de la nuit ont élu leur *Nachtburgermeester* en charge de faire remonter les doléances nocturnes.

Nouvelles politiques publiques

Face aux pressions de tous bords, les initiatives publiques se multiplient. Les autorités tentent à la fois de conserver le contrôle (réglementation des *raves, couvre-feux*, arrêtés municipaux interdisant la circulation des cyclomoteurs…) et de rendre les nuits urbaines plus accessibles et hospitalières (développement des éclairages et des transports, événements festifs gratuits…). Leurs actions s'inscrivent dans une double logique d'amélioration de la qualité de vie des habitants et de développement du marketing territorial à un moment où l'animation nocturne devient un critère d'attractivité important.

On assiste à une évolution des politiques d'éclairage public de la sécurité à l'agrément, avec notamment la mise en place de « schémas lumière ». Les illuminations de bâtiments se multiplient et des « concepteurs lumière », comme Yann Kersalé, sculptent la nuit et donnent une identité nocturne à nos cités. Des sons et lumières se multiplient à des échelles urbaines, dans un souci à la fois culturel et touristique. Dans le même temps, et dans un souci cette fois de développement durable, de préservation de la faune et de réduction de la facture énergétique, de nombreuses communes diminuent la durée de fonctionnement de l'éclairage public. En France, depuis juin 2013, les vitrines, magasins, bureaux et façades de bâti-

Nuits

À la conquête de nos villes

ments non résidentiels, comme les monuments, les écoles et les mairies, doivent rester éteints la nuit, ce qui devrait permettre des économies et une réduction de la pollution lumineuse.
Sur le plan de la sécurité, outre le déploiement de l'éclairage public, de la vidéo-surveillance et des forces de l'ordre classiques (polices, gendarmeries), la médiation devient un élément important des politiques publiques déployées la nuit. L'expérience des *Correspondants de nuit* de Rennes ou de Strasbourg, d'abord réservée à des quartiers périphériques déserts en soirée, a essaimé dans de nombreuses villes. À Paris, ces médiateurs assurent chaque jour une présence préventive et bienveillante dans l'espace public, de 16 h à minuit. Contrairement à la police nationale qui peut verbaliser, ces agents sont là avant tout pour prévenir les conflits et jouer un rôle de médiation. À Barcelone, Montréal et Genève, des « chuchoteurs » ont été déployés devant les établissements de nuit afin de réduire les nuisances. Toujours à Paris, le dispositif des *Pierrot de la nuit* est une forme inédite de médiation à la fois artistique et sociale, qui vise à préserver la qualité de vie des habitants en prévenant les nuisances sonores aux abords des lieux de vie nocturne (bars, salles de concerts, night clubs). Il s'agit de garantir le respect du cadre de vie des riverains, tout en favorisant les conditions de travail des acteurs de la nuit.
Des villes comme Lille, Lyon, Strasbourg ou Grenoble ont également mis en place une *Charte de la nuit* entre résidents, établissements et consommateurs, afin de concilier animation nocturne, attractivité de la ville et repos. L'objet de ces politiques est encore largement de régler les conflits d'usage entre ceux qui dorment, ceux qui travaillent et ceux qui s'amusent.

Plus, toujours plus

D'autres politiques se déploient pour des nuits plus confortables, plus accessibles et hospitalières. Partout dans le monde, la tendance est à l'augmentation de la périodicité, de l'amplitude et de la fréquence des transports publics. En région parisienne, le réseau *Noctilien* remporte un large succès, tout comme les *bus pyjama* en Suisse. À Londres, depuis 2016, certaines lignes de métro sont ouvertes non stop pour favoriser l'économie de la capitale, le tourisme, les investissements et les créations d'emploi. Initiées au Canada, des *marches participatives* qui répondent à l'inégalité d'accès des femmes à la nuit, permettent de travailler à la sécurisation des parcours nocturnes.
Partout en Europe, de nouveaux services décalent leurs horaires. Depuis des années, Helsinki propose des crèches de nuit pour faciliter la vie des salariés. À Oviedo en Espagne, l'ouverture des centres sociaux et des gymnases en début de nuit a permis de faire baisser la délinquance de 25 %. De nombreuses bibliothèques et universités sont ouvertes la nuit aux États-Unis et désormais dans certaines villes des Pays-Bas. À Rome, un centre d'appel citoyen répond aux problèmes des habitants et des visiteurs 24 heures sur 24. Les réponses apportées aux sans-domicile fixe peuvent également être associées à cette liste.
Entre découverte artistique et nouveau tourisme urbain, le calendrier nocturne s'épaissit en outre à l'initiative des pouvoirs publics ou d'acteurs privés. *Nuit des arts* d'Helsinki, *Nuit des musées* de Munich, *Nuits blanches* de Saint-Pétersbourg, Paris, Rome, Bruxelles, Montréal ou Naples, ou encore *Nuit européenne de la science* à Berlin et ailleurs. Toutes

Son et lumière aux Bastions (Genève) 2016, mandaté par la Fondation Wright. ©Lucienne Bittar

les foires et salons ont désormais leurs *nocturnes* et les *soldes de nuit* attirent les foules, tandis qu'on inaugure les nouveaux magasins en soirée. En Grande-Bretagne on peut désormais ouvrir les pubs après 23h. En Allemagne, l'ouverture de commerces la nuit dans les gares transforme peu à peu ces endroits en « oasis de services nocturnes ».

Prendre soin de la nuit

Ce bref panorama le démontre : ouvrir ce chantier, c'est apprendre à gérer les contradictions et paradoxes d'une société hypermoderne. C'est éclairer la nuit sans pour autant la tuer, c'est la rendre accessible en préservant son identité originelle faite de mystère, de silence et d'obscurité. C'est animer la nuit tout en respectant les rythmes biologiques et la santé des travailleurs. C'est ne pas tout réglementer, sans pour autant abandonner la nuit au marché ni créer de nouveaux conflits d'usage. Il s'agit d'assurer la sécurité publique sans imposer un couvre-feu et en conservant une place pour la transgression. Pour le dire autrement, il s'agit de concilier « droit à la ville » et « droit à la nuit ».

Occulter ces questions ou les renvoyer à la sphère privée serait laisser l'économie dicter seule ses lois et prendre le risque de voir un ensemble de décisions isolées générer de nouveaux antagonismes et de nouvelles inégalités. Prendre soin de la nuit, c'est prendre soin des régimes temporels de nos vies et de nos villes, y conserver des temps d'arrêt, des vacances, des friches, des zones d'ombre et donc des rythmes.

Espace vécu éphémère et cyclique, la nuit urbaine nous défie encore. Champ de tension et d'innovation désormais central, la nuit urbaine est à la fois une belle clé d'entrée pour repenser le vivre-ensemble, une ressource, un lieu d'expérimentation pour la fabrique de la ville durable. C'est un enjeu pour les collectivités qui doivent redéfinir un aménagement dans l'espace et dans le temps (un « chrono-urbanisme »), afin d'éviter le développement de conflits, la ségrégation temporelle et les effets négatifs du « temps sécateur » (qui sépare les groupes et les individus). C'est un enjeu pour les chercheurs qui ne peuvent rêver plus bel objectif que de faire le jour sur la nuit. C'est un enjeu pour nous tous enfin, si nous ne souhaitons pas voir la nuit envahie par les valeurs et les règles du jour. ■

1 Voir l'article de **Stephen Perrig** et **Danièle Bonjour**, aux pp. 30-32 de ce numéro. (n.d.l.r.)

2 **Will Straw**, « Scenes and Sensibilities », in *Public Arts/Culture/Ideas*, Toronto n°22/23, 2002.

3 In **Thierry Paquot**, *L'espace public*, Paris, La Découverte 2009, 126 p.

Nuits

Pourquoi ce ciel noir ?
La « naissance » du big bang

Jacques Arnould, Paris
théologien et historien des Sciences

HISTOIRE

Pourquoi, durant la nuit, le ciel est-il noir ? « Parce que le Soleil n'est plus là ! » La plus évidente des réponses n'a pas survécu à l'avènement de l'astronomie moderne. Petite histoire de la naissance de la théorie du *big bang* qui doit beaucoup à des hommes de foi.

Jacques Arnould est chargé des questions d'éthique au Centre national d'études spatiales, à Paris. Il est l'auteur notamment de *Sous le voile du cosmos. Quand les scientifiques parlent de Dieu* (Albin Michel, Paris 2015, 214 p.). Dernière parution : *Demain l'espace. L'avenir de la Terre passe par l'espace*, Paris, Cherche Midi 2016, 168 p.

Dès le XVIII[e] siècle, l'astronome Edmond Halley remarquait : « J'ai entendu que si le nombre d'Étoiles Fixes était plus que fini, l'ensemble de toutes leurs Sphères apparentes serait lumineux. »[1] Celui qui étudia les mouvements de la comète qui porte aujourd'hui son nom et visite périodiquement la Terre l'avait donc compris : si l'univers comptait un nombre infini d'étoiles ou bien si lui-même était de taille infinie, nous nous trouverions comme au milieu d'une forêt et notre regard finirait toujours par buter sur un arbre … ou sur une étoile, et le ciel serait lumineux durant la nuit comme en plein jour. Or l'expérience quotidienne et nocturne nous permet d'affirmer que tel n'est pas le cas : une fois le Soleil disparu, l'obscurité règne sur nos vies comme sur la Terre que nous habitons.

Nous devons donc en déduire que l'univers, notre univers, n'est pas infini ou qu'il s'est formé par expansion à partir d'une particule unique - comme le supposa Edgar Poe dans *Eurêka*,[2] peut-être la plus singulière de ses œuvres. L'expérience de la nuit et de ses ténèbres se révèle donc être l'une des premières preuves scientifiques de la théorie désormais connue sous le nom de *big bang*.

La preuve par l'éclipse

Mais ne précipitons pas notre brève incursion dans l'histoire des sciences cosmologiques contemporaines et, avant d'en venir à ce célèbre *big bang*, faisons un détour par l'île de Principe, dans le golfe de Guinée. Nous sommes le 29 mai 1919, peu avant midi, et les deux astronomes débarqués d'Angleterre le 23 avril précédent voient enfin les pluies torrentielles s'arrêter de tomber et le Soleil faire son apparition. Juste à temps pour qu'ils puissent être les témoins attentifs de son éclipse.

Leur présence, à cette date et en ce lieu, ne tient aucunement du hasard. Accompagné d'Edwin Turner Cottingham, Arthur Stanley Eddington s'est donné pour objectif de vérifier la théorie de la relativité générale, telle qu'Einstein l'a formulée mathématiquement dans un article publié en 1915. Lorsqu'Eddington a pris connaissance de cet article, il en a mesuré l'importance scientifique et l'a si bien étudié qu'à un quidam qui lui demandait : « Est-il vrai que seulement trois personnes comprennent les travaux d'Einstein ? », il aurait répondu : « Trois personnes ? Je ne vois pas qui est la troisième… »

Eddington tient beaucoup à cette vérification : c'est pour la réaliser, sous cette forme ou sous une autre, qu'il a échappé à l'emprisonnement. Le 27 juin 1918, il a en effet dû comparaître devant un tribunal militaire, afin d'expliquer son refus

d'être enrôlé dans les forces armées britanniques. Pour sa défense, l'objecteur de conscience a expliqué : « Affirmer que c'est notre devoir religieux d'anéantir un progrès moral séculaire en prenant part aux passions et à la barbarie de la guerre contredit entièrement la conception que j'ai du sens de la religion chrétienne. » Eddington est quaker et, par conviction religieuse, farouchement pacifiste.

Apparemment convaincu de la qualité morale du savant et sensible aux arguments avancés par ses confrères, en particulier celui de la nécessité de soutenir la science britannique face aux efforts de la science allemande, le tribunal militaire a accepté d'accorder à Eddington une année d'exemption, le temps de contribuer à une expérience qui doit permettre de vérifier la théorie de la relativité générale. Tel est l'enjeu, désormais moral, des observations menées sur l'île de Principe.

Ce 29 mai 1919, Eddington et Cottingham doivent donc observer et photographier, à l'heure de midi, l'amas d'étoiles des Hyades, situées à cent cinquante et une années-lumière de la Terre. Comment est-il possible de réaliser une telle observation en plein jour, puisque l'éclat du Soleil empêche habituellement toute étude visuelle diurne des étoiles ? Tout simplement, grâce à une éclipse du Soleil par la Lune. Durant près de sept minutes, ce jour-là, les Terriens qui se trouvent sur une bande d'obscurité passant par l'île de Principe peuvent observer les étoiles à l'heure méridienne presque aussi aisément qu'au cours d'une nuit sans lune.

En quoi cette expédition africaine concerne-t-elle Einstein et son audacieuse théorie ? Une dizaine de minutes avant d'atteindre la Terre, la lumière des Hyades a frôlé le Soleil, en incidence rasante. Or, selon la théorie de la relativité générale défendue par Einstein, le Soleil, en déformant localement l'espace-temps, devrait avoir les effets d'une lentille dite gravitationnelle sur les rayons lumineux qui le frôlent, au point de pouvoir les dévier. Dès lors, de même que le pêcheur voit le poisson plus près de la surface de l'eau qu'il l'est en réalité, de même l'astronome devrait observer les étoiles des Hyades à un endroit différent de celui qu'elles occupent effectivement : elles subiraient un déplacement aussi apparent que celui du poisson dans l'eau.

En revanche, si Einstein a tort, le Soleil n'aurait aucun effet sur les rayons lumineux et les étoiles apparaîtraient au même endroit du ciel que dans une configuration non rasante.

Les observations qui peuvent permettre de mesurer un éventuel déplacement apparent ne doivent pas seulement être extrêmement précises ; elles doivent aussi être réalisées au cours d'une éclipse solaire, lorsque le disque solaire est caché par la Lune et que les étoiles sont effectivement visibles dans le ciel, que leurs rayons soient ou non déviés. Telles sont précisément les conditions offertes le 29 mai 1919, sur l'île de Principe.

Intime conviction…

Raffinée, la vérification de la théorie d'Einstein à laquelle travaille Eddington rencontre malheureusement des conditions expérimentales difficiles : la météo est capricieuse, le matériel de prise de vue de médiocre qualité. Pourtant, dès le 3 juin, sans attendre d'obtenir d'autres images nocturnes du ciel, ni de développer d'autres plaques photographiques, Eddington affiche son intime conviction que les résultats obtenus le 29 mai s'accordent aux prédictions fondées sur les calculs du savant allemand. Même s'il apparaîtra plus tard qu'en raison du couvert nuageux, la marge d'erreur de ses observations est supérieure à l'échelle du phénomène à mesurer, Eddington affirme avoir mesuré le déplacement apparent des étoiles des Hyades et avoir apporté une preuve de la validité de la théorie de la relativité générale.

À son élève Isle Rosenthal-Schneider qui lui demande ce qu'il aurait fait au cas où les observations d'Eddington et

Nuits

Pourquoi ce ciel noir ?
La « naissance » du big bang

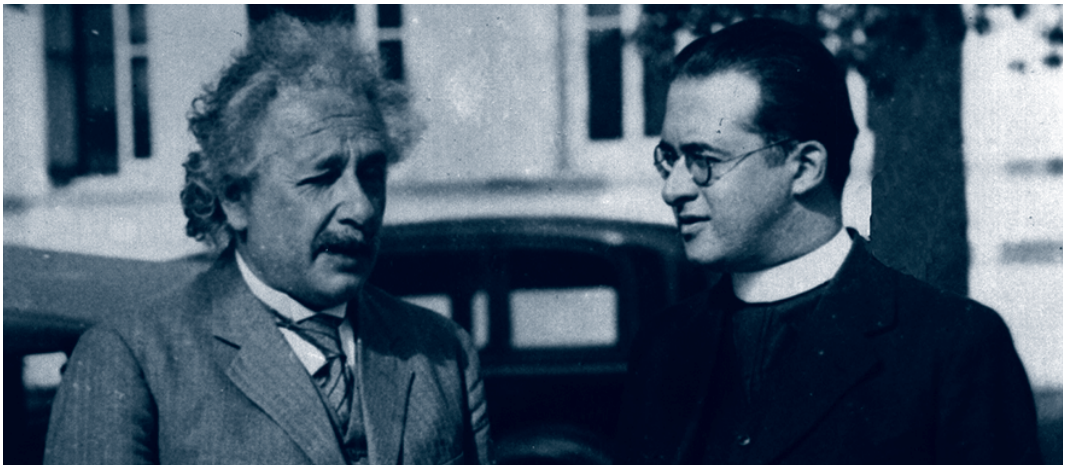
de ses collègues auraient été en contradiction avec sa théorie, Einstein aurait répondu : « J'en aurais été navré pour le Bon Dieu, car la théorie est exacte. »[3] Fort heureusement, l'éclipse du 29 mai 1919 n'obscurcit en rien les courtoises relations qu'entretiennent Dieu et le savant ; ce dernier peut donc tranquillement continuer à chercher la pensée du premier.[4] Mais Einstein a peut-être trop vite oublié de se demander pourquoi la nuit était noire...

Un chanoine révolutionnaire

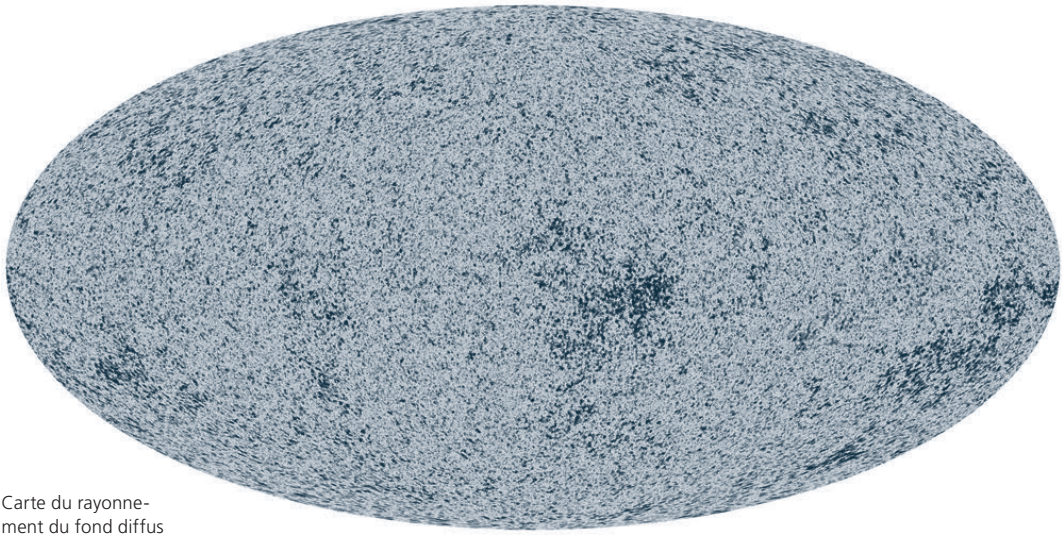
Au début de l'année universitaire 1923-1924, Arthur Eddington reçoit à Cambridge un jeune chercheur belge d'une trentaine d'années, Georges Lemaître. En plus de leur passion pour la recherche scientifique, ils partagent un autre point commun : tous deux sont des hommes de foi, habités par la quête religieuse de la vérité. Si Eddington est quaker, Lemaître, catholique, a été ordonné prêtre quelques semaines auparavant, le 22 septembre 1923.

À ceux qui s'étonnent de cette situation, singulière mais non exceptionnelle, l'abbé Lemaître raconte que, depuis l'âge de neuf ans, il est convaincu de sa double vocation, celle de prêtre et celle de scientifique. Il n'a jamais douté ni de l'une ni de l'autre. Il ne peut donc qu'apprécier la possibilité de séjourner à Cambridge que lui offre cette bourse d'études, remportée grâce à un mémoire sur *La physique d'Einstein*, et de travailler avec le futur Sir Arthur, ce savant à la foi profonde et engagée.

Ajoutons à cela une aimable coïncidence : l'Église à laquelle appartient Eddington, celle des quakers, porte le nom de *Religious Society of Friends* (Société religieuse des amis). Or le catholique Lemaître est entré, dès 1920 ou 1921, dans une fraternité sacerdotale fondée par le cardinal Mercier vers 1917 sous le nom de *Phalange des purs* et qui a pris ensuite celui des *Amis de Jésus*. Alors, entre « amis », tout se déroule pour le mieux durant cette année académique ! Lemaître suit les cours d'Eddington, au demeurant plutôt ennuyeux, et Eddington profite des travaux de son collègue d'outre-Manche sur la modification nécessaire du concept de simultanéité lorsque l'on passe de la relativité restreinte à la relativité générale. Cette entente respectueuse



Rencontre entre Albert Einstein et Georges Lemaître, 1933
Wikipedia



Carte du rayonnement du fond diffus émis il y a environ 13 mia d'années par l'Univers en début de formation, émise à partir des données collectées en 2010 par le satellite Planck
@ ESA and the Planck Collaboration

et cordiale ne fléchit pas au cours des années suivantes, même si le désaccord s'installe entre les deux hommes, du moins sur le plan scientifique.

En effet, en avril 1927, Lemaître publie un article, fondamental et fondateur, intitulé *Un univers homogène de masse constante et de rayon croissant, rendant compte de la vitesse radiale des nébuleuses extragalactiques*.[5] Avec audace, car la communauté scientifique est encore fermement attachée aux modèles d'univers statique, Lemaître propose le modèle d'un espace sphérique qui « gonfle » d'une manière exponentielle avec le temps, à partir d'un état statique qui se trouve infiniment reculé dans le passé. Avec cet article est posée l'une des toutes premières briques de l'édifice de la théorie qui, sous le nom actuel de *big bang*, réunit les idées d'expansion, d'atome primitif, etc., et propose une réponse élégante à la question : « Pourquoi la nuit est-elle noire ? ».[6]

Les rayons cosmiques

Lemaître commence par se heurter au refus de ses éminents collègues (il serait injuste et inexact de parler d'obscurantisme). Son ami Eddington n'hésite pas à écrire que, « philosophiquement, l'idée d'un commencement à l'ordre présent de la nature [lui] apparaît répugnante ».[7] Einstein lui-même ne mâche pas ses mots : au cours d'un congrès à Bruxelles et d'une brève promenade dans le parc Léopold, le savant à la célèbre moustache avoue à Lemaître qu'il trouve son article « tout à fait abominable » du point de vue physique. Car, dans le modèle d'univers auquel Einstein est parvenu, la matière n'a pas et ne peut avoir ni commencement ni mouvement : l'univers doit être et demeurer une totalité immuable.

Alors que Lemaître montre comment la conclusion inévitable des travaux menés par Einstein est que l'univers doit être en état de changement dynamique, doit se dilater ou se contracter, ce dernier mutile ses propres équations et l'élégance de sa théorie initiale, en y introduisant un terme capable de contrebalancer les forces d'attraction gravitationnelle à grande distance. Einstein ne le sait pas encore en 1927, mais il le reconnaîtra plus tard : conserver coûte que coûte à l'univers son immutabilité est la plus grosse erreur de sa vie.

De fait, si Lemaître avance dès septembre 1931 l'idée selon laquelle « les rayons cosmiques seraient les lueurs du feu d'artifice primitif qui tira une étoile d'un atome, lueurs venant à nous après un voyage dans l'espace libre »,[8] ces

Nuits

Pourquoi ce ciel noir ?
La « naissance » du big bang

rayons cosmiques, véritables hiéroglyphes ou marques de sa jeunesse que conserverait l'univers actuel et que pourrait révéler son observation, ne seront découverts par Arno Penzias et Robert Wilson que très fortuitement et trente ans plus tard, en 1964.

La théorie du *big bang* ébranle non seulement les convictions scientifiques des chercheurs, mais elle dévoile aussi certaines de leurs fondations idéologiques.

Pendant ce temps, les opposants ne démordent pas. C'est même l'un d'entre eux, Fred Hoyle, qui, en guise de moquerie, invente l'expression *big bang*. En 1949, le savant britannique est invité à débattre, via les ondes transatlantiques de la *BBC*, avec son collègue George Gamow, alors en poste à l'Université George Washington, dans la ville homonyme. Gamow, avec son étudiant Ralph Alpher, vient en effet de proposer le premier modèle détaillé d'univers en expansion non stationnaire. Agacé par l'enthousiasme de son collègue, Hoyle finit par qualifier son modèle de *big bang model* et, plus tard, Lemaître de *big bang man*. Le mot entre ainsi dans l'histoire et participe à la popularité de l'hypothèse de l'atome primitif, à laquelle Gamow associe désormais un véritable modèle théorique. Hoyle ne s'y attendait certainement pas !

Credo et idéologie

L'agacement de Hoyle n'est pas seulement d'ordre scientifique : il est convaincu de l'existence d'une conspiration idéologique. Ses collègues, explique-t-il à l'antenne de la *BBC*, poursuivent des buts religieux, tant paraissent évidents les parallèles, les concordances entre les modèles de *big bang* et la création décrite par la Bible, dans l'Ancien Testament. Il tient donc à dénoncer une forme de domination des idées religieuses qui pourrait s'avérer plus grande encore que sur les membres du clergé (il vise bien entendu Lemaître). Or, estime-t-il, « l'on ne saurait nier que la cosmologie des anciens Hébreux soit autre chose qu'un mauvais tableau, par comparaison avec la grandeur majestueuse de l'image révélée par la science moderne ». Et il poursuit : « La religion n'est rien qu'une tentative aveugle de trouver une échappatoire à la situation vraiment terrifiante dans laquelle nous nous trouvons. Nous sommes dans un univers fantastique, où presque rien ne nous prouve que notre existence ait un sens. »[9]

Hoyle n'a jamais caché les fondements idéologiques de son propre modèle : matérialiste, naturaliste, athée et esthétique. Et sa position illustre parfaitement la fine analyse de Claude Tresmontant : « Tout savant matérialiste sent bien, obscurément ou clairement, que si l'astrophysique établit que l'univers a commencé, quelque chose ne va plus dans les fondements du matérialisme… Et c'est pourquoi, depuis vingt-cinq siècles, le matérialisme défend, avec la dernière vigueur, la thèse de l'éternité de l'univers. Puisque l'univers physique, matériel est l'Être, l'Être unique, et qu'il n'y en a pas d'autre, il doit être éternel. »[10] Tel apparaît effectivement le *credo* de Hoyle.

Parce qu'elle aborde le territoire des origines de notre univers et, par voie de conséquence, de notre propre existence, la théorie du *big bang* fait plus que répondre à la question : « Pourquoi la nuit est-elle noire ? ». Malgré

ses propres faiblesses (car toute théorie est menacée d'être remplacée lors d'une nouvelle révolution scientifique), elle ébranle non seulement les convictions scientifiques des chercheurs, mais elle dévoile aussi certaines de leurs fondations idéologiques. C'est là l'occasion de réfléchir aux moyens dont l'esprit humain dispose pour affronter une autre nuit, celle du savoir.

De l'art des réverbères

La recherche scientifique se fait toujours dans le noir ; il n'est donc pas étonnant que ceux qui la pratiquent la comparent parfois à la recherche de clés perdues, une fois l'obscurité tombée. Celui qui, pour les retrouver, ne peut recourir au faisceau d'une lampe de poche ou à la lueur d'un briquet se voit contraint de commencer sa recherche sous le halo des réverbères : ainsi a-t-il quelque chance de retrouver son bien. Cette plaisante image est parfois enrichie par l'état d'ébriété dans lequel est plongé le malchanceux ou l'inattentif piéton : pour éviter de s'effondrer, il doit à tout prix éviter de lâcher la tige mais, se faisant, se voit contraint de réduire encore le champ de ses investigations.

User d'un réverbère, autrement dit d'un faisceau de connaissances, d'hypothèses, de postulats, relève de la nécessité pour espérer progresser. Nul ne le niera, mais s'en contenter fera courir le risque de succomber à deux défauts : le réductionnisme (dans sa forme qui pousse à ignorer toute réalité qui n'apparaît dans le faisceau) et le dogmatisme (qui refuse de lâcher les certitudes pour affronter les ténèbres).

Parce que la quête du savoir, comme celle de Dieu, s'accomplit de nuit, il faut connaître, reconnaître ce risque, le courir sans doute, et l'éviter, autant que possible. ■

[1] Cité dans **John D. Barrow**, *Une brève histoire de l'infini*, Paris, Fayard 2010, p. 157.

[2] **Edgar Poe**, *Eurêka. Essai sur l'univers matériel et spirituel*, Auch, Tristram 2007, p. 34.

[3] **Isle Rosenthal-Schneider**, *Reality and Scientific Truth*, Detroit, Wayne State University Press, 1980, p. 74.

[4] À l'issue d'un séminaire de physique qui se tenait à l'Université de Berlin, sans doute en 1920, l'une de ses étudiantes, Esther Salaman s'est enhardie à demander à son professeur : « Maître, que cherchez-vous donc dans vos équations ? » Einstein lui a répondu : « Je veux savoir comment Dieu a créé l'univers. Je ne suis pas intéressé par tel ou tel phénomène, tel ou tel élément. Je veux connaître la pensée de Dieu ; le reste n'est que détails » (cité par **Esther Salaman**, « A Talk With Einstein », in *The Listener*, n° 54, 1955).

[5] In *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, t. XLVII, 1927, pp. 49-59.

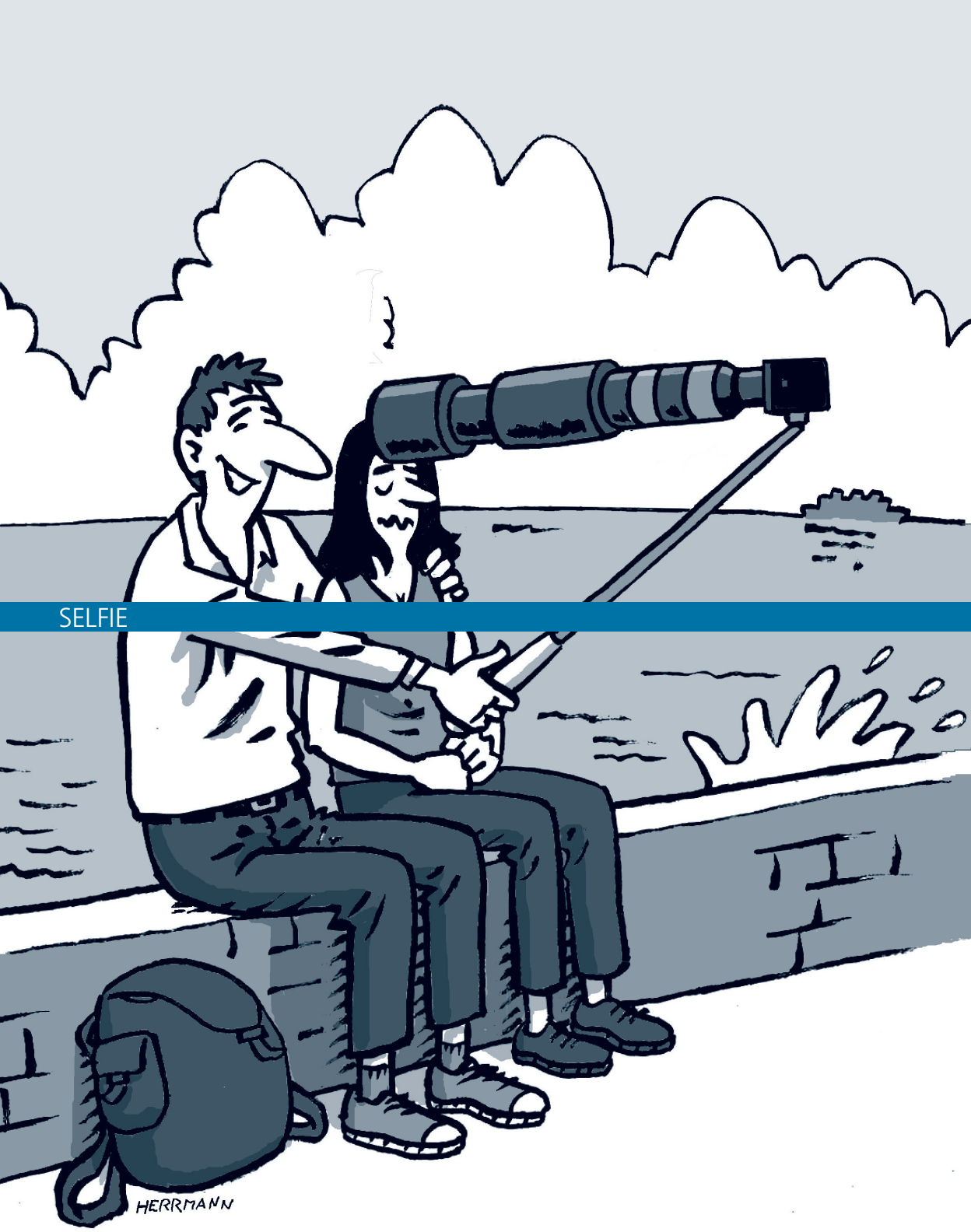
[6] Un autre grand précurseur de la théorie du *big bang* est le physicien russe Alexandre Friedmann. Il publia en 1922 un article montrant que les équations d'Albert Einstein permettaient la description d'un univers en évolution. Une violente controverse l'opposera lui aussi à Einstein. (n.d.l.r.)

[7] **Arthur Eddington**, « The end of the World from the standpoint of Mathematical Physics », in *Supplement to Nature*, March 1931, n° 3203, p. 450.

[8] Cité dans *Discussion sur l'évolution de l'univers*, Paris, Gauthier-Villars 1933, pp. 19-20.

[9] **Fred Hoyle**, *La nature de l'univers*, Paris, Le Club français du livre 1951, pp. 161-162.

[10] **Claude Tresmontant**, *Sciences de l'univers et problèmes métaphysiques*, Paris, Seuil 1970, p. 26.



SELFIE

Selfie

Mortelle ta photo !

Annick Chevillot, Lausanne
journaliste

Le néologisme selfie, élu mot de l'année en 2013 par le *Oxford Dictionnary*, est devenu un geste si populaire qu'il a contaminé toutes les couches sociales de la planète. Cette folie de l'autoportrait numérique génère une course à l'image littéralement mortelle. On en est donc là : mourir par vanité.

Ancienne rédactrice en chef du magazine *Femina*, passionnée par le Japon et par les nouvelles technologies, Annick Chevillot n'en a pas moins la fibre verte. Suite à une enquête pour le magazine *Bon à savoir*, elle écrit *Poisons quotidiens. Ils sont partout : les identifier, les décrypter, les éviter* (Lausanne, Éditions Plus 2014, 144 p.)

L'image est apparue sur le réseau social *Twitter* le 25 septembre 2016, à 20h59 (heure suisse). Ce qu'elle montre ? Hillary Clinton, candidate démocrate à la présidence américaine en tournée électorale, saluant une foule qui lui tourne unanimement le dos. Lorsque l'on voit cette image pour la première fois, quelques secondes sont nécessaires pour comprendre ce qui se passe. Pourquoi toutes ces personnes tournent-elles le dos à la politicienne ? Que regardent-elles ? Soudain, c'est l'évidence : ladite foule prend un selfie avec Hillary.

Les personnes présentes sont plus préoccupées à partager sur les réseaux sociaux le fait qu'elles ont passé un bref instant avec la candidate que de vivre le moment présent pleinement. En 2016, dire « j'y étais » ne suffit plus. Il faut le faire savoir. Et le faire savoir à la planète entière.

Ce voyage narcissique autour du moi justifie toutes les vacuités : « Moi au cinéma », « Moi aux toilettes », « Moi à la plage », « Moi avec Hillary », « Moi avec mes coquillettes jambon », « Moi avec mes pieds », « Moi, Moi, Moi ».

Mourir pour son image

Carlo Strenger, psychanalyste israélo-suisse, qualifie le partage des images de soi de *Bourse globale du moi*. Selon lui, cette course à la couronne du plus grand Narcisse du monde trouve sa réponse dans « la peur de l'insignifiance ». Et pour apaiser cette angoisse existentielle, on guette chaque commentaire sur *Facebook*, chaque retweet sur *Tweeter*, chaque cœur sur *Instagram*. Un peu comme les boulimiques qui se remplissent de nourriture pour combler un vide.

Le pire pour un *selfiste* (personne qui prend un selfie) ? Que sa photo ne génère aucun pouce levé, aucun partage, aucun cœur… Les accros du selfie ont donc commencé à mettre en scène leur vie : ils sont passés du statut de simple

Selfie

Mortelle ta photo !

Narcisse à celui d'*hypernarcisse*. Pour décrocher la timbale, soit des millions de *J'aime* sur Facebook, ils se sont mis à se photographier dans des situations extrêmes et dangereuses. Plus l'image est époustouflante, plus elle obtient d'audience sur les réseaux sociaux. De quoi inciter l'*hypernarcisse* à récidiver et à prendre encore plus de risques pour voir sa popularité augmenter.

Cette course à la performance narcissique se termine de plus en plus souvent au cimetière. De janvier à septembre 2015, douze personnes sont mortes alors qu'elles prenaient un selfie. Cette info a eu un retentissement planétaire sous le titre *Les selfies tuent plus que les requins*. Une comparaison étrange étant donné qu'un smartphone n'a encore jamais croqué d'être humain et un requin jamais pris de selfie… Evidemment, ce ne sont pas les selfies qui tuent. La vanité ultime qui consiste à se croire plus fort que la gravité, plus fort que la nature, plus fort qu'un train, plus fort qu'une balle de pistolet pousse à prendre des risques irréfléchis.

À force de se photographier et de se mettre en scène, on oublie la plus élémentaire des activités humaines : vivre sa vie.

Mourir dans le but d'assouvir un besoin narcissique prend une ampleur étonnante. La version anglaise de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia* recense même tous les morts du selfie. La première du genre est une Anglaise. Elle s'est suicidée le 13 décembre 2013 en se jetant sous les roues du métro. Elle a pris un selfie juste avant son acte et l'a partagé sur les réseaux sociaux avec la légende suivante : *last pic before I die* (dernière photo avec ma mort). Ce qui l'a poussée au suicide ? Des rumeurs la concernant suite à des selfies envoyés à un garçon.

Inde et Russie très touchées

Depuis cette date, les décès violents avec smartphone comme témoin inquiètent. Une cinquantaine de morts a été comptabilisée en 2014 et 2015. En 2016, une vingtaine de cas a été recensée. La vague de selfies mortels touche particulièrement l'Inde et la Russie.

En janvier 2016, le *Washington Post* estimait que la moitié des morts par selfie étaient indiens. Les autorités de l'Inde ne tiennent pas de statistiques sur ces décès, mais le *Times* indien estimait qu'entre janvier 2014 et août 2016, 54 personnes sont mortes alors qu'elles s'adonnaient à cette activité. C'est du coup le premier pays à devoir gérer et développer des mesures de prévention contre ces dangers spécifiques. Ainsi la municipalité de Mumbai, une des métropoles du pays, a-t-elle créé des *no selfies zones* à des endroits touristiques très fréquentés.

De son côté, la Russie a publié une marche à suivre pour prendre des selfies tout en restant vivant. Initiative incitative mise également en place en Norvège.

Industrialisation de l'ego

Ce « symptôme d'une société nombriliste et exhibitionniste » rend accro et agit comme une drogue dure dans le cerveau. Quelques chercheurs en psychologie et psychiatrie se sont penchés sur le cas des narcisses *snapchateurs* (*Snapchat* est un réseau social très apprécié par les adolescents et jeunes adultes). À commencer par Laurent Schmitt, coordinateur du pôle psychiatrie des hôpitaux de Toulouse.

Dans son essai *Le bal des egos*, il dit « s'alarmer de la flambée » du narcissisme actuel. Il explique, dans *L'Express* du 10 octobre 2014, pourquoi le *selfisme* à outrance et l'hypernarcissisme récent sont inquiétants : « Par le passé, les hypernarcissiques étaient moins nombreux, parce qu'ils ne bénéficiaient pas de la réverbération médiatique dont ils jouissent aujourd'hui. Nous sommes passés à une phase d'industrialisation de l'ego. Les émissions de télé-réalité, par exemple, font la promotion des individus à un degré encore jamais atteint dans l'Histoire. Prenez le concours du meilleur ouvrier de France, établi, lui, sur un modèle à l'ancienne : il se déroule dans l'anonymat le plus absolu ! Les notoriétés fulgurantes assurent un pouvoir d'exemplarité très supérieur au modèle classique. Alors qu'hier la renommée découlait d'une réputation intellectuelle, artistique ou scientifique durement acquise, aujourd'hui elle s'allume et se consume en un instant. Les selfies sont un exemple parfait. »

Cette dépendance à la notoriété participe d'un repli sociétal sur le moi « minimal ». L'unique but étant d'exister au regard des autres et d'être meilleur que son contemporain de *hashtag* en obtenant davantage de *J'aime* sur *Facebook*. Et Laurent Schmitt de poursuivre : « On n'avance plus ensemble, mais on se bat contre les autres. Ce qui amène le corps social à secréter des valeurs de sélection, et donc, à ‹ fabriquer › des personnalités dominantes. »

Tous psychopathes ?

Le 27 janvier 2015, une enquête de l'Université d'Ohio State a établi un lien entre le nombre d'autoportraits mis en ligne et les comportements antisociaux. Selon l'étude : « Les hommes qui postent le plus de selfies sur Internet obtiennent des scores plus élevés aux tests psychologiques du narcissique et du psychopathe. » Corrélation n'étant pas causalité, ce n'est pas parce que l'on poste de selfies que l'on est pour autant un psychopathe en puissance. En revanche, à force de se photographier et de se mettre en scène, on oublie la plus élémentaire des activités humaines : vivre sa vie et pas celle que l'on aimerait que les internautes croient que l'on vit. ■

L'origine

Le phénomène du selfie n'est pas tout neuf. Il est né en même temps que *Facebook* et les réseaux sociaux. En même temps que les smartphones et les caméras embarquées qui facilitent le partage d'ego-portraits.

Le mot selfie, lui, est apparu en 2002 au détour d'un échange de mails entre deux Australiens, repris par le site de média *ABC Online*. Il est le résultat d'une contraction de *self-portrait* (autoportrait). Il aura fallu attendre deux ans pour que son identification sur les réseaux sociaux - grâce au dièse : *#selfie* - soit mentionné pour la première fois sur le site de partage de photos *Flickr*. Il faudra encore attendre un peu pour que le phénomène devienne planétaire. Il a évolué à la même cadence que le marché des smartphones. C'est surtout l'iPhone 4 d'Apple qui a contribué au développement de ces autoportraits numériques. Doté d'une caméra côté écran permettant de braquer l'objectif sur soi, il a démocratisé la pratique dès son arrivée dans les magasins en juin 2010.

Aujourd'hui, c'est la planète entière qui convie ses « amis » et « followers » à des « soirées diapos » d'une qualité proche de la nullité photographique. Et le *Petit Robert* d'accueillir le selfie dans ses pages en 2015.

A. Ch.

Selfie

Un nouveau journalisme
En scène !

Daniel Cornu, Genève
journaliste et théologien, médiateur romand au sein du groupe de presse *Tamedia*

MÉDIAS

Depuis une douzaine d'années, tous les médias se rallient à l'image. Avec cet impératif : attester la réalité qu'elle montre en étant « dessus ». Sinon, autant renoncer à exister.

À la longue, la phrase imprimée fatigue. Sans attendre, la parole s'envole. L'image, elle, percute. Même banale, même confuse. Avec le développement du Web 2.0, qui a vu s'installer les réseaux sociaux, rien d'autre ne semble aussi digne d'attention dans les médias. Pour le meilleur, que sont les reportages photographiques ou de télévision, depuis des décennies. Pour le pire, qui tient à cette manie nouvelle de l'image de soi à tout bout de champ, comme substitut – ses adeptes disent *complément* – aux moyens de communication traditionnels.

Les journaux et les magazines ne se contentent plus d'écrire des articles ou de rédiger des interviews. Ils chargent les journalistes de raconter leur histoire devant une webcamera ou enregistrent les entretiens, aussitôt mis en ligne sur *Facebook* ou ailleurs. Résultat le plus commun : des images frontales, guindées, dénuées d'attrait. Même pas la télévision à l'heure de ses premiers balbutiements !

Les radios, qui semblaient dévolues à la voix, se croient désormais tenues de filmer leurs propres prestations. Sous l'œil d'une caméra, une chronique enlevée comme peut l'être celle de Charline Vanhoenacker, sur *France Inter*, se transforme en un exercice pathétique : la jeune femme, les yeux baissés, s'accroche à son texte et gesticule quand elle donne de la voix.

La télévision a livré le modèle. Via les agences de presse, elle dispose à profusion d'images et d'informations sur les événements du jour ; tant qu'elle doit même trier et sélectionner. Mais cela ne suffit pas. Au cours d'un journal télévisé, il lui faut encore montrer au téléspectateur qu'elle est bien là où les choses se passent. Depuis des lustres, la télévision donne ainsi un avant-goût de « l'esprit selfie ».

Le rituel est rodé. À l'énoncé des faits, à la diffusion des images (les mêmes que chez la concurrence), la chaîne ajoute sa propre marque, un témoignage « perso ». Le présentateur du journal télévisé établit la liaison avec un correspondant sur place ou un envoyé spécial. La séquence n'est pas forcément substantielle : l'interlocuteur se contente trop souvent de redire ce que l'on vient d'entendre. Son ministère est celui de la confirmation plutôt que de l'information. Avez-vous remarqué à quel point la première réponse vise la plupart du temps à renforcer le discours du présentateur ? « En effet, David… » « C'est bien cela, Darius… »

Ancien rédacteur en chef de la *Tribune de Genève* et enseignant de l'éthique du journalisme dans les Universités de Genève, Neuchâtel et Zurich, Daniel Cornu a écrit plusieurs ouvrages sur la question, dont *Tous connectés ! Internet et les nouvelles frontières de l'info*, Genève, Labor et Fides 2013, 216 p. (recensé in *choisir* n° 650, février 2014. À lire sur www.cedofor.ch)

La preuve par neuf

S'ils ne vont pas rechercher des réactions, des récits inédits, des images différentes, à quoi servent donc ces observateurs sur le terrain ? Même dépourvues de sens et de contenu, leurs interventions jouent un rôle majeur : produire un effet de réel, garantir aux yeux du téléspectateur l'authenticité des faits rapportés. Dans un monde médiatique plus d'une fois secoué par des accusations de simulacres, fondées ou non, c'est une manière d'assurance contre les théories du complot.

Pour bien ficeler l'affaire, il paraît d'ailleurs judicieux de montrer l'observateur, à un moment quelconque de son passage à l'écran, en pied et non seulement en cap. Preuve qu'il est bien « sur le terrain ». La télé vous parle-t-elle d'une inondation ? Vous contemplez l'envoyé spécial de la chaîne dans l'eau jusqu'à mi-bottes. Vous êtes sur place, vous n'en doutez pas.

Résultat le plus commun : des images frontales, guindées, dénuées d'attrait. Même pas la télévision à l'heure de ses premiers balbutiements !

Les bonnes intentions et les précautions n'excluent pas les couacs de la part de reporters peu expérimentés. Sur les lieux d'un séisme, en août 2016 : « Si vous me suivez [il ne bouge pas], vous verriez derrière moi… Vous ne voyez peut-être pas… » En effet, on n'aperçoit rien … sinon un tas de gravats sur la droite de l'écran. Ne propose pas de l'image qui veut. La prestation était assurée pour le site internet d'un quotidien, non pour une chaîne de télévision. Si la démonstration par l'image tient lieu sur l'écran de la preuve par neuf en arithmétique, elle est aussi l'indice d'un autre phénomène : l'exaspération de soi comme attestation de la réalité.

De l'opinion à la communication

Dans des temps plus anciens, la fiabilité d'une information ou d'une opinion se fondait pour l'essentiel sur l'exactitude des faits ou sur la pertinence des jugements. Des genres spécifiques de journalisme étaient reconnaissables sous deux étiquettes : *journalisme d'opinion*, dominant jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle ; *journalisme d'information*, prépondérant durant tout le siècle dernier. L'un n'a pas chassé l'autre, l'un et l'autre ont cohabité, ni l'un ni l'autre ne sont encore enfouis dans les poubelles de l'histoire. Mais une pratique émerge au seuil de notre siècle et vient les concurrencer : le journalisme de communication. Elle constitue un nouveau paradigme.

Sans attendre, on peut écarter la tentation immédiate de ranger sous cette appellation la banale et envahissante communication qui sert les intérêts de pouvoirs ou de particuliers – *la Com'* –, distincte de l'information journalistique répondant à un intérêt général. Il ne s'agit là ni de publicité ni de relations publiques.

Deux chercheurs de l'Université Laval (Québec), Jean Charron et Jean de Bonville,[1] ont développé depuis les années 90 un concept de journalisme de communication d'une tout autre ampleur. Ils l'articulent sur les fonctions du langage mises au jour par le linguiste Roman Jakobson, au début des années 60.

Aux fonctions classiques, attachées dans la presse et les médias à l'information et à l'opinion, s'en ajoutent d'autres. Celles-ci ont pris une importance croissante dans les années qui ont précédé l'apparition du réseau internet. Les derniers développements des réseaux sociaux leur apportent une consécration. L'évolution récente suppose un retour sur l'avant-scène du journaliste comme individu, qui tendait auparavant à s'effacer derrière son média.

Ainsi la fonction dite *phatique*, qui vise à maintenir le courant de la communi-

Selfie

Un nouveau journalisme
En scène !

cation, a pour effet de conduire le journaliste à développer des compétences que l'on a qualifiées de *conversationnelles* : discuter et faire discuter certes, mais d'abord retenir en ligne, par sa présence, un public naturellement volage.

Ainsi la fonction *conative*, qui relève de l'ordre, du commandement, du mode impératif. Non qu'il s'agisse de restaurer une autorité perdue du métier. L'enjeu est plutôt de modifier le statut même du journaliste : d'observateur, la fonction conative tend à le transformer en acteur. Au nom des causes qu'il défend, il mène des actions concrètes, qui débordent la simple expression de son opinion. Aux États-Unis, l'une de ses applications a pris le nom de *public journalism*.

Ainsi encore la fonction joliment dite poétique, qui relève de l'esthétique. Elle pare la prestation journalistique des séductions de la forme, ce qui n'est pas nouveau ; elle participe d'une mise en scène, ce qui l'est davantage.

Cette troisième fonction renvoie à un aspect constitutif du discours journalistique. Le registre de la narration, en effet, est partie prenante de la recherche de la vérité – devoir premier selon la déontologie du métier. Il est doté de la même légitimité que celui de l'observation (la relation des faits) et de l'interprétation (l'énoncé des opinions). Son domaine est le récit. C'est à ce registre-là que se rapportent directement les pratiques actuelles du journalisme.

Moi, je…

La narration souffre aujourd'hui d'une hypertrophie de l'égotisme. Tout se passe comme si le journalisme contemporain tournait d'abord à une mise en scène de soi-même.

Autrefois, aux États-Unis, on baptisa *anchorman* (l'homme ancre) le présentateur du journal télévisé. L'idée était que l'on pouvait s'accrocher au spectacle du monde proposé par lui, et s'y fier. Tels étaient, sur *CBS Evening News,* Walter Cronkite, durant près de vingt ans, puis son successeur Dan Rather, à la longévité encore plus remarquable. L'expression est restée. Dans le monde francophone, l'apparence a prévalu sur le sens symbolique. On parlait des *hommes troncs* – avant que des femmes n'occupent la place au pupitre de l'actualité.

La confiance accordée par le public à ces présentateurs donne la mesure de leur responsabilité. Ce sont eux qui, chaque soir, « disent le monde ». Ils sont, plus que d'autres, exposés à la dérive propre au registre de la narration : un narcissisme qui conduit le journaliste trop complaisant envers lui-même à se considérer, du seul fait de sa position éminente, comme le dépositaire, et surtout le garant, d'une information crédible et d'une juste compréhension du monde. Sa propre image sur l'écran est une manière d'attester ainsi la véridicité du tableau offert de l'information du jour.

La posture fait partout des émules. La présence physique et le discours personnel, avatars médiatiques des selfies si souvent, semblent désormais destinés à occuper le premier rang, même dans les situations où rien ne les justifie. Affaire d'images ? Pas seulement. La presse écrite n'est pas exempte non plus des « Moi, je », qui valent bien quelques selfies. ■

[1] Cf. notamment **Colette Brin, Jean Charron et Jean De Bonville**, *Nature et transformations du journalisme. Théories et recherches empiriques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval 2004. (n.d.l.r.)

Selfie

Des pigments aux pixels

Geneviève Nevejan, Paris
historienne d'art et journaliste

ARTS

Qu'est-ce qui diffère tant entre le miroir de Narcisse, l'autoportrait de Van Gogh ou encore le selfie de Kim Kardashian ? Les trois renvoient à une image, pour ne pas dire à une obsession, mais à des époques qui n'avaient ni la même sensibilité, ni le même art de la mise en scène.

Geneviève Nevejan est enseignante à l'École du Louvre. Retrouvez ses articles pour *choisir* sur www.choisir.ch, rubrique *expositions*.

Rembrandt, « Autoportrait à la tête nue »
© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) - Hervé Lewandowski

Au demeurant, rien de nouveau sous le soleil. Le selfie n'est guère plus qu'un autoportrait, thème vieux comme le monde. Dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, Narcisse se contemplait déjà amoureusement dans l'eau claire des fontaines, avant de se métamorphoser en fleur. La peinture abonde d'exemples de cette obsession de soi, de Rembrandt à Van Gogh. La pratique demeure toutefois assez discrète jusqu'à la Renaissance. Au IV^e^ siècle, saint Ambroise et saint Augustin fustigeaient la somptuosité des pierres tombales, auxquelles, selon une tradition pourtant établie depuis l'Antiquité, on associait l'effigie du défunt. Dès lors, les sarcophages anthropomorphes se raréfièrent au profit de sépultures anonymes. Dans cette société qui ignorait l'état civil, la signature d'une toile eût été assimilée à une marque d'orgueil. Dominés par une morale chrétienne qui décourageait l'individualisme, les artistes œuvraient sous le sceau de l'anonymat.

À la fin du Moyen Âge, ils commencèrent d'enfreindre la règle, pour se représenter à l'intérieur de scènes. Au XIII^e^ siècle, Cimabue « assista » à la *Crucifixion*, et plus tard Giotto s'insinua dans le cortège des élus du *Jugement dernier*.

La caution de l'humanisme

L'autoportrait n'aura véritablement droit de cité qu'à partir du quattrocento (XV^e^ siècle italien), au moment où la pensée humaniste contribue à redéfinir le rôle de l'artiste. Ce dernier signe dorénavant ses œuvres, parfois de manière ostentatoire. Les miroirs fabriqués en abondance en facilitent l'exécution, tout en soulignant la dextérité de l'auteur. Témoin, le fameux double portrait des *Époux Arnolfini* (1434), de Jan Van Eyck : à l'arrière-plan, entre les deux époux, figure au-dessus d'une glace convexe l'inscription *Johannes de Eyck fuit hic*, qui ne peut échapper au regard du spectateur tant l'écriture en est enjolivée. L'autoportrait du peintre, fatalement miniaturisé dans le miroir compte tenu de la distance, importe moins que

Selfie

Des pigments aux pixels

sa virtuosité à restituer la perspective à l'intérieur d'un miroir convexe.
Ce tableau marque une rupture : il ne saisit plus l'auteur en spectateur d'une scène sacrée, donc dans un acte de dévotion, mais dans l'exercice de son art. Et en 1523, au sud des Alpes, Le Parmesan offrira, avec son propre portrait à l'âge de seize ans, un manifeste encore plus spectaculaire de ces changements. Le maniériste y accomplit la prouesse de reproduire à grande échelle son reflet dans un miroir sphérique. « Il fit faire autour une boule en bois, relate Vasari, qu'il divisa pour obtenir une demi-sphère de la même taille que le miroir, sur laquelle, avec un grand talent, il se représenta. » Il ne s'agit pas d'un simple exercice de style, puisque Le Parmesan destine son œuvre au pape Clément VII afin d'être admis à la Cour pontificale.

Art et vie confondus

Avec la photographie, la représentation s'efface devant la reproduction. Si le portrait connaît un regain d'intérêt, l'autoportrait est peu affecté par cette invention, dont la complexité en réserve l'utilisation à des professionnels, du moins jusqu'à l'apparition des appareils *Brownie*. Dans les années 1910, la grande-duchesse Anastasia Nikolaïevna y recourt en s'aidant d'un miroir. Le siècle qui inaugure l'usage de la carte d'identité, mais aussi la psychanalyse, les médias et leur emprise sur l'imaginaire, offre un territoire prodigieusement fécond à ce nouveau genre, inventant des techniques qui mettent l'autoportrait à la portée de tous. Les appareils permettent une reproduction parfaite de la réalité et *Photoshop* apporte les moyens de la dissimuler. La peinture de soi devenant, du même coup, un délice des yeux et un jeu de l'esprit.
L'art contemporain va considérablement renouveler le genre, sans pour autant forcément recourir à la photographie. Avec le XX^e^ siècle, les happenings et performances se substituent aux médiums traditionnels. Quelle image plus véridique de l'artiste que l'artiste lui-même ? De cette évidence naît chez les Britanniques Gilbert & Georges le concept de *sculpture vivante*, à laquelle ils donnent chair en 1969 en se transformant en *sculpture chantante*. Revêtus pour la circonstance de complets, l'un tenant une canne, l'autre un gant en parfaits gentlemans, et le visage peint en or, ils se déplacent mécaniquement durant six minutes au son de *Underneath the Arches* de Flanagan & Allen. L'ambition ? Abolir les frontières entre l'art et la vie, idée qui hante tout le XX^e^ siècle. Lorsque, la même année, Gilbert & George invitent plusieurs convives à *The Meal*, qui relève d'un même activisme artistique, le peintre David Hockney déclare : « Je crois que ce qu'ils font est une extension de l'idée que tout le monde peut être un artiste, que ce qu'ils disent ou font peut être de l'art. »
Durant des décennies, les artistes multiplièrent ainsi les actions, dont le cinéma, la vidéo et la photo immortalisaient le déroulement, chacun divulguant ainsi une part de lui-même. Plus radicalement, Orlan est la première femme à avoir recouru à la chirurgie esthétique dans ses performances, en élaborant un *art charnel*. « J'ai complètement mis en scène chaque intervention », dit-elle, transformant ainsi le bloc opératoire en atelier éphémère. Il s'agissait toujours d'autoportrait auquel, grâce à la chirurgie, elle retirait « le masque de l'inné afin de redéfinir le principe même de l'identité ».
Le grand pionnier et l'un des plus féconds utilisateurs du selfie demeure l'artiste dissident chinois Ai Weiwei. Fils du poète Ai Qing déclaré « ennemi du peuple », Ai

Weiwei passa son enfance et son adolescence avec sa famille dans des camps de travail. Son œuvre engagée et contestataire ne peut se comprendre sans ce vécu douloureux de la Chine communiste.
La participation d'Ai Weiwei aux mouvements de contestation le place aujourd'hui dans le champ des médias dont il fait appel via les nouvelles technologies. Arrêté en Chine après avoir dénoncé la responsabilité des autorités et des entreprises de construction dans le tremblement de terre du Sichuan, il réalise un selfie au moment de son arrestation, le 12 août 2009. Un mois plus tard, il récidive avec une série de selfies dans sa chambre d'hôpital, à la suite d'une hémorragie cérébrale consécutive aux violences subies lors de son incarcération.

Art ou com ?

Si, avant lui, d'autres ont fait de leur vie leur champ d'expression, Ai Weiwei y ajoute une dimension actuelle, celle des réseaux sociaux. À ses yeux, une création n'a d'existence que grâce au regard de l'autre. « Une œuvre d'art incapable de mettre les gens mal à l'aise ou de les faire se sentir différents, déclare-t-il, n'a aucune valeur. » Il multiplie les provocations à l'encontre des autorités chinoises, avec un courage qui lui a valu l'empathie de la presse et de millions d'internautes pour lesquels l'artiste médiatise chacun de ses actes. Ses tweets et selfies sont les *J'accuse* de notre monde connecté.
Le secret de son succès planétaire trouve son origine dans sa compréhension des moyens de communication qui permettent une diffusion en temps réel, autant qu'un rapport de proximité avec l'internaute. À l'occasion d'un gala de bienfaisance organisé à Berlin, Ai Weiwei en a fait la démonstration en invitant les convives à se photographier avec des couvertures de survie, en signe de solidarité avec les migrants. Les mondains du gala berlinois, qui se sont prêtés hilares au jeu du travestissement, se sont-ils vraiment sentis les semblables, ne serait-ce qu'un instant, des millions de migrants ? Pas sûr… Du reste Tim Renner, secrétaire allemand de la culture, a réagi dès le lendemain pour qualifier cet acte, supposé de solidarité, « d'obscène ». Quant aux migrants, ils auraient pu penser qu'on se moquait d'eux et de leur détresse, s'ils n'en avaient vu d'autres en termes d'humiliation…
Blâmable, le selfie l'est pour ne pas respecter les codes sociaux. Le prince Harry l'avoue en refusant de poser aux côtés d'une adolescente rencontrée en Australie, la renvoyant ainsi à sa condition de spectatrice dépossédée du droit de figurer dans la société du spectacle, à laquelle, lui, appartient. Quant à Thierry Frémaux, maître de cérémonie du Festival de Cannes, il a tenté d'interdire les stars de selfie lors de la montée des marches. En vain. Plus de reporters à distance ; l'image de soi impose dorénavant un rapport de proximité égalitaire. On conquiert ses fans en leur donnant l'illusion d'être semblables … en apparence. Sur ce point, Internet n'a rien changé : on ne peut pas se mettre à la place des autres. ■

Selfie

Tentation ou innocente manie ?

Philibert Secretan, Genève
philosophe et traducteur

PHILOSOPHIE

La prise compulsive de selfies, le plaisir pris à se photographier soi-même, amène à cette question, sans doute hâtive mais légitime : est-on confronté à une manière de narcissisme ? Question de moraliste en mal de jugement, étrangère au mythe auquel il est fait référence, celui de Narcisse.

De même que Freud utilisa la tragédie d'Œdipe pour signaler une disposition fondamentale de l'inconscient humain, on stigmatise volontiers les gestes d'auto-adulation, l'amour (excessif et exclusif) de soi, comme du *narcissisme*. On pense ainsi actualiser le mythe de Narcisse, qu'Ovide retient dans les *Métamorphoses*, et le faire passer du statut de poème à celui de fait observé.

Toutefois, faire œuvre de philosophie, c'est s'emparer du texte du mythe, en déployer des contenus possibles, en estimer la puissance d'éclairage de la réalité et, si possible, approcher et comprendre une vérité que le mythe « donne à penser ».

Initié à la philosophie par Paul Ricœur, Philibert Secretan a enseigné la philosophie au Collège de Genève et à la Faculté de théologie de Fribourg. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Edith Stein. À la recherche d'un visage perdu*, Paris, Ad Solem 2014, 76 p.

Pour satisfaire à autant de diverses exigences, écartons-nous de l'immédiat, qui est de mettre le selfie en rapport direct avec le *soi-même*. Privilégions plutôt le fait que le selfie est une photographie et donc une image. Et relevons l'écart significatif entre ces deux manières courantes de s'exprimer à ce sujet : quand on parle d'une photographie comme d'un *instantané* et quand on dit d'une personne photographiée qu'elle est *immortalisée*. En effet, l'image photographique produite est du réel figé dans *l'instant*, et le sujet photographié, pris dans l'instant et arraché à demain, se trouve promu à *l'immortalité*.

Or ces deux extrêmes retentissent nécessairement sur le Moi : je me photographie et ce n'est qu'une image parmi des centaines d'autres possibles ; ou c'est une image de moi, que j'ai prise moi, et c'est le même moi qui a pris la photo et qui figure sur celle-ci. Est-ce alors l'instant même de cette identité qui est *éternisée* ? Éternelle figure du même, eût dit Nietzsche…

Cette collusion de l'image produite et d'un temps figé nous ramène au mythe de Narcisse, où il est question d'un conflit entre deux amours incompatibles : l'amour d'Écho pour Narcisse et, à l'opposé, l'amour de Narcisse pour une image dont il ignore que c'est la sienne, pour un reflet aimé d'un amour si exclusif qu'il en devient mortel.

Le rapport au temps

Deux lignes de réflexion s'ouvrent alors. L'une, plus métaphysique que ne l'est le mythe, conduit à Platon. Chez celui-ci, l'image se fait Idée, archétype, modèle idéal, condensé de toute beauté possible qui suscite un amour sublime et vital. En ce sens, il est l'inverse de l'amour narcissique qui conduit à la mort. Le psychologue et le philosophe ordinaires diront, avec raison, que l'un de ces amours est intellectuel et l'autre sensible, d'où des destins opposés : transparence éternelle et opacité mortelle… Mais ce n'est pas cela que suggère la seconde ligne de réflexion.

Platon assimile l'Idée intemporelle au Divin, et en écarte tout rapport au temps, alors que l'image a nécessairement un rapport au temps, mais en un double sens : tout d'abord l'image n'est pas une réalité existante en soi, de toujours et pour toujours, mais seulement un *reflet* d'autre chose qu'elle-même, produit dans le temps ; ensuite l'image peut suggérer la suspension du temps. « Ô temps, suspend ton vol », dit l'image - qu'elle soit figée dans le roc, l'ivoire ou l'or, ou seulement protégée des outrages de la corruption du papyrus, de la toile ou de la pellicule.

Chez Ovide, l'image qu'aime Narcisse est un reflet dans l'eau, qui par sa fluidité évoque le cours du temps ; mais Narcisse va la fixer jusqu'à l'évanouissement du temps, ce qui en fait une idole arrachée au Temps. Avec cette suspension, l'image acquiert l'éternité négative de la mort.

De son côté, Écho, qui aime Narcisse mais que Narcisse ignore, a le pouvoir de retenir le flux des paroles qu'elle entend en les répétant. Il y a dans cette répétition une écoute. Et l'écho acoustique maintient en vie un discours et une relation.

Ainsi, deux suspensions du temps s'affrontent : celle de l'abolition et celle de la retenue ; celle de l'image idolâtrée et celle de l'image préservante et conservée.

Narcisse ne sait pas que l'image qu'il aime est une image de lui-même. Il s'aime sans même se savoir.

Plus encore : de la part de Narcisse, le refus de l'écho (donc d'Écho elle-même) est non seulement un refus de la voix, de la parole, mais une fixation sur la vision, mais sur une vision en quelque sorte aveugle. En effet, Narcisse ne voit pas et *ne sait pas* que l'image qu'il aime est une image de lui-même. Il s'aime sans même *se* savoir. La mort, c'est aussi cette déconnexion entre voir et savoir. Tant le non-savoir de soi-même que l'ignorance de la nature du reflet conduisent à l'identité de l'amour et de la mort. En ce sens, Narcisse est l'anti-Platon par excellence, puisque l'Idée est avant tout ce qu'en conscience il faut apprendre à connaître et à aimer, alors que Narcisse meurt inconscient d'avoir hypostasié et idolâtré un reflet figé en image.

Information ou captation

Il est en du Moi comme de l'Idée et de l'image. Il y a un Moi idéal, c'est-à-dire un Moi pensé, source de savoir vrai, que l'on retrouve à divers titres et, avec de notables nuances, chez Augustin, Descartes, Husserl, et dont les échos se retrouvent dans toute la tradition idéaliste et égologique. Je ne retiens pour l'instant que l'expression d'Augustin : *Noverim me, noverim Te* (si je me connaissais, je Te connaîtrais). L'amour de Dieu passe par la connaissance de soi. Plus loin on retiendra que ce Moi, cet Égo appelé transcendantal, est considéré comme source et garant de vérité.

Et puis, il y a le moi empirique, le moi de l'individu qui se sent, se regarde, se juge, s'admire ou se dégoûte. Fixé sur soi, chacun se fait une *image* de soi : moi ausculté ou moi fantasmé. Or cette image de soi peut être un élément indispensable de la connaissance de soi - sous forme de corrections continues - ou l'occasion d'une adulation outrée.

Deux versants de l'image se dessinent ici nettement : soit elle décrit et informe, soit elle captive et aveugle. Cliché qui permet de (se) reconnaître ou reflet captivant et trompeur. Mais dès lors, aussi, que l'enjeu n'est plus seulement la lucidité ou l'aveuglement mais l'amour ou la mort, un éveil doit se produire. La question devient pesante : est-ce bien moi, ou un autre se cache-t-il derrière une apparence ? L'apparaître est-il phénomène, manifestation, ou apparence déviante et illusion fugace ? Le *portrait* comme nécessité, tel est alors le thème de réflexion qui succède à l'analyse du mythe.

Selfie

Tentation ou innocente manie ?

La fonction du portrait

Il n'est pas bon de s'ignorer. « Connais-toi toi-même », disait Socrate. Il pensait certainement à ce retournement du savoir cosmique en une conscience éthique, mais je ne me souviens pas d'un passage par l'image de soi, pourtant indispensable (comme intuition immédiate ou comme passage par un portrait, c'est à chacun d'en décider). Quoi qu'il en soit, c'est ici que le portrait peut faire sens.

Un autre me voit, me dépeint, me présente une image « trait-par-trait ». Je peux alors louer le peintre pour la ressemblance et la perfection de la facture, ou pour ce qu'il m'apporte de connaissance de moi-même, telle marque de faiblesse, telle tendance à la dissimulation. A-t-il rendu visibles des traits cachés de mon caractère, de mes désirs ? des accents qui ponctuent ma vie ? Le portrait me trahit-il aux autres ou me révèle-t-il à moi-même ?

Quant le selfie a pour quelqu'un cette fonction - secrètement cultivée ou ouvertement affichée - de révélation et de monstration, il n'y a pas à se demander s'il est narcissique. Il ne l'est pas. Mais cette mode de se photographier soi-même a sans doute une autre signification que celle que l'on a faussement imposée au mythe. Une signification plus proche des préoccupations du psychologue et du sociologue, mais pas moins emblématique pour autant.

Le selfie n'apporte pas toujours et nécessairement la preuve d'une complaisance à soi-même, mais bien l'affirmation d'un besoin de s'assurer que l'on est visible et vu parmi les autres. S'assurer de la possibilité de prouver que l'on est visible, en brandissant une preuve matérielle, voilà la parade au risque angoissant de ne pas être en vue, qu'il faut appeler l'oubli (sinon la mort) social. *Esse est percipi*, écrivait David Hume (Être, c'est être vu). Ce qui finalement n'est que le prolongement de la vie réduite aux convenances « bourgeoises », proprement « mondaines », lestée d'une modalité nouvelle : la mort sociale.

Nous avons rencontré dans l'image (celle que Narcisse ne sut pas déchiffrer et qui resta pour lui une fascinante énigme) une arme contre l'écoulement du temps ; nous retrouvons l'image du selfie comme une arme contre l'oubli social, une sécurité avancée sous la forme du maintien dans ce « monde » (à la limite purement virtuel) dont la substance est image : image narcotique, image efficace, image subsistante d'un « monde » mondain.

Si dans le mythe, c'est l'eau du Temps qui permettait le reflet bien-aimé, c'est aujourd'hui à la surface d'un monde appelé *Image* que se jouent la vie et la mort sociales. Chacun cherche à avoir son image reflétée dans l'Image, ou alors il meurt. Le selfie devient une défense bien réfléchie, mais de pure conformité : sois sage comme une image...

Des Vivants

Contre cette angoisse sans véritable objet, il n'y qu'une mise en garde sérieuse. N'attachez pas aux selfies plus d'importance qu'ils n'en ont ; gardez-les comme des témoins et non pas comme une preuve de votre existence sociale ; ne confondez pas votre vie et le souvenir que vous en avez ; et finalement revenez à l'icône, à l'image sainte qui nous rappelle ce que nous sommes : non pas un reflet de nous-mêmes à la surface de l'eau, de la conscience mouvante, du fragile tissu social, mais réellement créés et créant, à la ressemblance - plutôt que l'image - du Créateur, dans la Mémoire duquel nous sommes réellement des Vivants et non de simples souvenirs, de simples reflets soumis à la loi du Temps. ■

« Pourquoi vouloir être quelque chose quand on peut être quelqu'un ? »

Gustave Flaubert (1821-1880)

« Mon ami, je ne suis pas ce que je parais. L'apparence n'est qu'un vêtement que je porte (…). Le je en moi, mon ami, demeure dans la maison du silence, et il y restera à jamais, inaperçu, inaccessible. »

Khalil Gibran (in *Le sable et l'écume*, 1926)

« Parfois, c'est précisément l'absence de tout reflet qui permet de se sentir belle. »

Amélie Nothomb, (in *Riquet à la houppe,* 2016)

« Regarder un selfie, c'est regarder dans un écran quelqu'un qui se regarde dans un écran. »

Kyank (in *Twitter*, 2015)

« Le selfie n'est que l'expression du fantasme de soi à travers le prisme existentiel du regard supposé des autres. »

Marcel StGeorges (2014)

« C'est par le selfie que circule le message joyeusement iconoclaste de renversement des hiérarchies les plus solides. »

André Gunther (2014)

Selfie

Parle pas à ma tête
Suis au bout de mon bras

Eugène, Gryon (VD)
écrivain

REGARD

Lundi 12 septembre 2016. La veille au soir, *Stan the Man* a remporté l'US Open. Après une nuit de fête et de joie, le tennisman rejoint en taxi le Rockefeller Center, un des plus hauts gratte-ciels de la *Grande Pomme*. Sur la Plaza, il passe devant le Prométhée en bronze doré, haut de six mètres, puis il rejoint la terrasse Top of the Rock, située au 70e étage.

Dans l'ascenseur au toit de verre - nommé *Sky Shuttle* ! - Stan n'est pas seul : une bonne dizaine de photographes l'accompagnent. Une séance photo perchée à deux cent soixante mètres au-dessus des hommes va commencer. Stan s'installe dos au fabuleux panorama de gratte-ciels hérissant Manhattan. Le champion lève son trophée en argent dans la main gauche et sourit. Au loin, sur une petite île, une statue lève aussi le bras, mais elle, elle brandit le flambeau de la Liberté. Les photographes mitraillent en lui hurlant des suggestions : « Plus haut la coupe ! Plus large le sourire ! »

Mais Stan est insatisfait. Terrasser le numéro un mondial à Flushing Meadows et le lendemain prendre « la navette pour le ciel » n'est pas suffisant. Il n'a pas encore l'impression de vivre pleinement l'instant présent. Alors, il tend le bras droit. Au bout duquel, évidemment, il serre son smartphone. Clic clac selfie !

Les photographes continuent leur mitraillage en règle. Ils photographient un champion en train de se photographier lui-même. La situation est de plus en plus ambiguë. Stan hésite : doit-il fixer son smartphone ou la garnison de photographes postée à deux mètres ? Peut-il décemment convoquer dix professionnels des médias pour subitement les oublier et se concentrer sur sa propre image pixélisée sur l'écran de son téléphone ? Oui, il peut.

À la fin de la séance photo, la course contre la montre débute : qui publiera le cliché en premier ? Les photographes envoient les images à leur service de presse, qui les mettront en ligne aussitôt ou les réserveront pour la version papier du lendemain. Encore une fois, Stan bat tout le monde : il poste son selfie sur ses réseaux sociaux, alors qu'il n'est même pas encore redescendu sur Terre !

Au début, on pensait que le selfie était un supplément d'âme. Erreur, il est notre âme : « Parle pas à ma tête, je suis au bout de mon bras. »

D'ailleurs, puisque nous sommes à New York, restons-y un instant. À quelques blocs du Rockefeller Center, s'étale Time Square, aux murs tapissés de publicités lumineuses. Depuis plusieurs années, des super-héros y arpentent le bitume. Batman, Iron Man, Thor ou Captain America se baladent dans l'attente d'un selfie, qu'ils monnaient cinq dollars. Il ne s'agit pas d'animations imaginées par

Depuis 2015, Eugène est un chroniqueur régulier de *choisir*. Sous ce simple pseudonyme, on reconnaîtra Eugène Meiltz, (une fois n'est pas coutume, on l'annonce ici !), auteur notamment de *Le Livre des débuts*, Lausanne, L'Âge d'homme 2015, 160 p., et animateur d'ateliers d'écriture.

Walt Disney, mais de simples citoyens désargentés qui investissent dans un costume de super-héros. Comme la ville sert souvent de décor dans les BD et les films de Marvel ou de DC Comics, les touristes adorent se photographier bras dessus, bras dessous avec ces demi-dieux de la culture pop. Le plus en vogue est Spiderman. D'abord parce qu'il habite dans le Queens (où se déroule chaque année le tournoi de Flushing Meadows…), mais aussi parce que le costume est bon marché.

Conseil au touriste fauché : achetez un costume de Spiderman et faites payer 5 dollars le selfie à d'autres touristes.

Plaisanterie mise à part, le poids économique du selfie pèse de plus en plus lourd. On se souvient qu'en avril 2014, le joueur de baseball David Ortiz a pris un selfie *super cool* avec Obama lors d'une visite à la Maison Blanche. Il s'est révélé qu'Ortiz était sous contrat avec un fabricant de smartphones coréen. Et donc que le selfie obamesque était un authentique placement de produit samsunesque. La Maison Blanche a officiellement protesté. *So what* ?

Eugène
© Eugène's smartphone

Et que dire du stick à selfie ? Une tige télescopique qui augmente de quarante centimètres la longueur de notre bras. Les magasins en vendent par dizaines. Par centaines. Résultat ? Promenez-vous à Rome devant la fontaine de Trevi. Vous verrez un spectacle inédit : une foule hérissée de tiges métalliques déambule en permanence. Le spectacle rappelle les soldats de Charles Quint armés de hallebardes qui ont mis Rome à sac, en 1527.

Conseil au touriste insatisfait : fixez votre smartphone au sommet d'un lampadaire. Vous aurez la plus longue tige du groupe.

À Hollywood, le selfie est une activité à plein temps. Marche à suivre. Vous êtes une starlette, une star actuelle, une ancienne gloire voulant augmenter sa célébrité sur les réseaux sociaux. Prenez votre corps. Installez-le devant le miroir de votre salle de bain ou de votre chambre à coucher. Tournez-vous de manière à mettre votre popotin en avant. Clic clac. Et oui ! *Selfie* et *bootie* sont les deux mamelles de la célébrité.
À ce jeu-là, Kim Kardashian est la *queen* incontestée. L'année passée, KK a sorti un livre consacré à … ses propres selfies. J'adore la couverture ! Pas de titre, pas de nom. Juste le visage de Kim et sa poitrine gargantuesque. Tout est dit. Ah si ! Encore un petit détail : l'ouvrage compte plus de 350 pages !

Conseil aux élèves perdus dans l'histoire de l'Humanité : il n'y a désormais que deux dates à retenir : 1455, Gutenberg achève sa Bible imprimée ; 2015, KK publie la Bible de l'ego.

Selfie

Parle pas à ma tête
Suis au bout de mon bras

Vous n'écoutez pas de la pop américaine ? Vous devriez, c'est de la philosophie en barre. Par exemple, prenez *Me, myself and I*, le tube du rappeur G-easy qui, pour l'occasion, a invité la chanteuse Bebe Rexha à poser sa voix sur le refrain. Le refrain justement est une véritable prise de position sociétale. Une ode à l'individualisme forcené :

« It's just me, myself and I
Solo ride until I die
Cause I got me for life
I don't need a hand to hold
Even when the night is cold
I got that fire in my soul »

C'est sorti l'an dernier. Disque de platine aux États-Unis, disque d'or au Canada, en Italie et en Australie. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Et bien, demandez à vos enfants.

Conseil aux chefs de partis qui espèrent intéresser les jeunes à la politique : laissez tomber.

Comme toujours, les choses ne sont pas aussi simples. Dérisoire, narcissique et futile, le selfie l'est assurément. Pourtant, il peut aussi se révéler « superficiel par profondeur » comme disait Nietzsche à propos des Grecs anciens. « Le selfie m'a sauvé la vie, déclare Sophie Fontanel qui a travaillé quinze ans chez *Elle*. Je suis née dans une famille où on ne mentait jamais. Donc quand je demandais à ma mère si j'étais la plus belle de toutes les petites filles, elle me répondait : ‹certainement pas›. Résultat : je me suis crue laide pendant des années. Ça a été un long chemin pour apprendre à aimer mon visage. C'est venu avec les premiers selfies. Car j'ai osé me photographier avec amour, ne serait-ce que pour réussir la photo » (*Beauté.fr*, septembre 2016).

Et puis les selfies nous offrent des débats ubuesques. En 2014, une polémique d'un genre inédit a agité la toile. *Wikipedia* a mis en ligne la photo d'un macaque d'Indonésie. Le singe avait volé l'appareil de David Slater, célèbre photographe animalier, et avait pressé plusieurs fois sur le déclencheur, réussissant des autoportraits aussi nets qu'hilarants. Slater a porté plainte contre *Wikipedia*, arguant que le cliché lui appartenait puisqu'il avait été pris avec son appareil. Il a fallu que le Bureau américain des brevets tranche la polémique, en précisant : « Le Bureau n'enregistrera pas de travaux produits par la nature, les animaux ou les plantes. » Nous voilà rassurés ! Mais le Bureau ajoute - et là, ça devient hors du commun : « De même, le Bureau ne peut enregistrer le travail attribué à des êtres divins ou surnaturels. » Du coup, la grande question qui se pose en ce début de XXIe siècle est de savoir si les anges font des selfies. Et si oui, sur quel réseau social les partagent-ils ? ■

Selfie

Être vu ou ne pas être

Gérald Herrmann, Genève
dessinateur de presse à la « Tribune de Genève »

REGARD

Comment un dessinateur de presse, célèbre pour son égotisme assumé et pour son nez caricaturé à l'envi par lui-même, comprend-il le selfie ? Entre amour de soi et autodérision se glisse comme un petit air de quête existentielle.

Le selfie, c'est vieux comme le narcissisme. Qui est vieux comme la conscience. Car au début du narcissisme, rappelons-le, il y a le *Je* ; comme avant -*même*, il y a *moi*. Depuis que la vie s'est égarée hors du chemin de la scissiparité,[1] le même s'est perdu, et *le moi* s'en est trouvé inconsolable. Parce que, bon sang, vous imaginez la vie d'une hydre ? Se retrouver dans un monde peuplé de copies de soi ! Le bonheur, l'extase, l'orgasme permanent ! Et puis, comme dirait Gainsbourg, le sexe, ça n'est jamais que du narcissisme par personne interposée.

Heureusement que pour nous autres, hétérozygotes chassés à jamais du paradis, il y a un dessein intelligent quelque part. Car à l'intention des modèles uniques que nous sommes, Dieu, dans son infini plan B, a aussi créé l'eau. Et l'eau c'est la vue, c'est le reflet. Comme système de réplication, ce n'est certes pas encore tout à fait ça. Et d'ailleurs Narcisse en a tragiquement fait les frais. Mais bon, il faut se souvenir qu'à l'époque, Dieu n'était lui aussi encore qu'un Zeus en rodage…

Prenant son destin en main, l'homme, pour se contempler à loisir, a donc dû bricoler quelques succédanés plus ou moins fidèles : le portrait peint, sculpté ou photographique, le miroir et le clonage humain (dans toutes les bonnes salles dès 2020).

L'inconvénient du portrait peint ou sculpté, c'est qu'il a longtemps fallu être puissant, héroïque, riche ou soi-même artiste pour y avoir droit. Le miroir est peut-être moins flatteur que l'œuvre d'art, mais il est plus démocratique. Problème, il est un peu stupide : comme le reflet aqueux, il confond systématiquement la gauche et la droite. L'arrivée du portrait photographique peut donc être considérée comme une avancée considérable dans l'histoire de l'onanisme plastique. Plus pratique, plus économique, plus analogique. Dès le départ, le portrait photographique a oscillé entre l'art et la vérité. S'il a beaucoup dû à la peinture à ses débuts, il s'est très vite orienté vers le souci de l'exactitude. C'est ainsi qu'est née la photo d'identité si chère aux policiers. Et aux narcissiques, dont je fais malheureusement partie.

Incapable de s'oublier

Bon, j'assume. Car contrairement à ce qui est communément admis, je ne pense pas que le vrai narcissique soit une personne qui s'admire, mais au contraire quelqu'un qui doute. Plutôt timide qu'infatué, plus habité par le souci de l'image qu'il donne que rempli de lui-même, il est un être incapable de s'oublier. Sa question n'est pas tant « suis-je beau ? » que « qui suis-je ? ». Et

Gérald Herrmann dessine pour la presse suisse depuis plus de 30 ans, s'inspirant des événements et du « beauf », c'est-à-dire de lui-même, comme il aime à l'avouer.

Selfie

Être vu ou ne pas être

cette question identitaire, quoi de plus tentant que de la poser à son miroir ? Qui lui offre le grand réconfort de pouvoir se voir « objectivement », c'est-à-dire de l'extérieur, dans une illusion de neutralité. L'appareil photo, lui, remplit encore plus parfaitement ce rôle puisqu'il est une machine qui fixe cette réalité sans parti pris. Ne parle-t-on pas *d'objectif* pour désigner l'œil de la caméra ?

C'est donc bien avant l'arrivée du selfie que, tout habité d'incertitudes ontologiques, je me suis tourné vers son ancêtre, le photomaton, temple de la vérité la plus sobre, outil privilégié des bien nommées photos d'identité. Ah le rituel de la fermeture du rideau, l'ajustement du tabouret, l'insertion des pièces dans la fente, l'attente fébrile de l'arrivée de la colonne de photos accompagnée de son bruit de sèche-pellicule ! J'ai adoré. J'en ai même fait une collection - aujourd'hui un peu négligée - qui couvre mes cinquante dernières années.

À cette obnubilation de savoir qui je suis s'est alors ajoutée cette interrogation presque métaphysique : « Que deviens-je ? » C'est ainsi que j'ai pu voir, et revoir dans un raccourci temporel vertigineux, les ombres se creuser, les surfaces se fissurer, les traits durcir et les chairs mollir. Une mine de renseignements pour le physiognomoniste que je suis, tout convaincu que l'apparence dit l'essence. Surtout après cinquante ans.

Alors le selfie, après tout ça, apparaît un peu comme un bête néologisme recouvrant une pratique séculaire. Au mieux, comme une nouvelle amélioration technologique, car la miniaturisation et l'aplatissement de la caméra intégrée au portable l'ont transformée en un véritable objet de poche, donc susceptible de nous accompagner partout. Ce faisant, le selfie a accéléré un double processus déjà en marche : celui de l'individualisation et celui de la virtualisation.

Individualisation, car si l'histoire de l'homme, l'une des très rares espèces sociales de la planète, n'est, comme le pense Jacques Attali, qu'une évolution du groupe vers la personne et du *nous* vers le *je*, alors le selfie, par son obsession du soi, fait bien avancer *le schmilblick*.

Herrmann,
par photomaton
© Herrmann

Et virtualisation, parce qu'après la télévision et l'ordinateur, on peut considérer cette façon désormais systématique de prendre tout et tout le monde en photo avec soi, comme un écran supplémentaire entre le moi et le monde. Hillary Clinton regrettait d'ailleurs, lors de sa campagne pour les présidentielles, que les gens ne l'abordent plus à ses meetings pour lui parler de leurs problèmes, mais seulement pour prendre une photo avec elle.

Vertige existentiel

Et pourtant, je me demande si le selfie n'est pas aussi autre chose. Et quelque chose de plus nouveau. D'abord, parce qu'un selfie ne se fait pas qu'avec un appareil-photo, mais à l'aide d'autres outils tels que la perche, le téléphone et les médias sociaux. Et dans cette conjugaison de technologies, le dernier élément est peut-être bien le plus déterminant. Car le selfie ne serait pas grand chose sans Internet. Son but n'est pas de rester stocké dans un smartphone, mais au contraire de figurer très rapidement sur *Instagram* ou *Facebook*. Alors, du narcissisme boosté au centuple par le réseau ? Et si ce n'était pas là aussi un vertige existentiel ?

Avec la frénésie de communication, l'envie de briller passe après le besoin d'exister. Et aujourd'hui, celui qui est absent des médias sociaux est condamné à une forme de mort sociale. Voire peut-être plus encore. Régis Debray, l'inventeur de la médiologie,[2] a bien montré que nous changeons moins de technologies que les technologies nous changent. Or il suffit de regarder dans la rue : quelle personne endessous de cinquante ans ne se promène pas en manipulant son portable ?

Visiblement, à l'ère de la communication, et par la faute de nos nouveaux outils, les gens ont l'air de s'ennuyer de plus en plus avec eux-mêmes et paraissent avoir toujours davantage besoin d'échanger pour exister. Dans ce contexte, disparaître aux yeux ou aux oreilles des autres est presque vécu comme une façon de mourir à soi-même, comme une forme de dissolution du moi dans le nuage virtuel collectif. On comprend mieux, dès lors, ce besoin de se constituer un avatar sur le net.

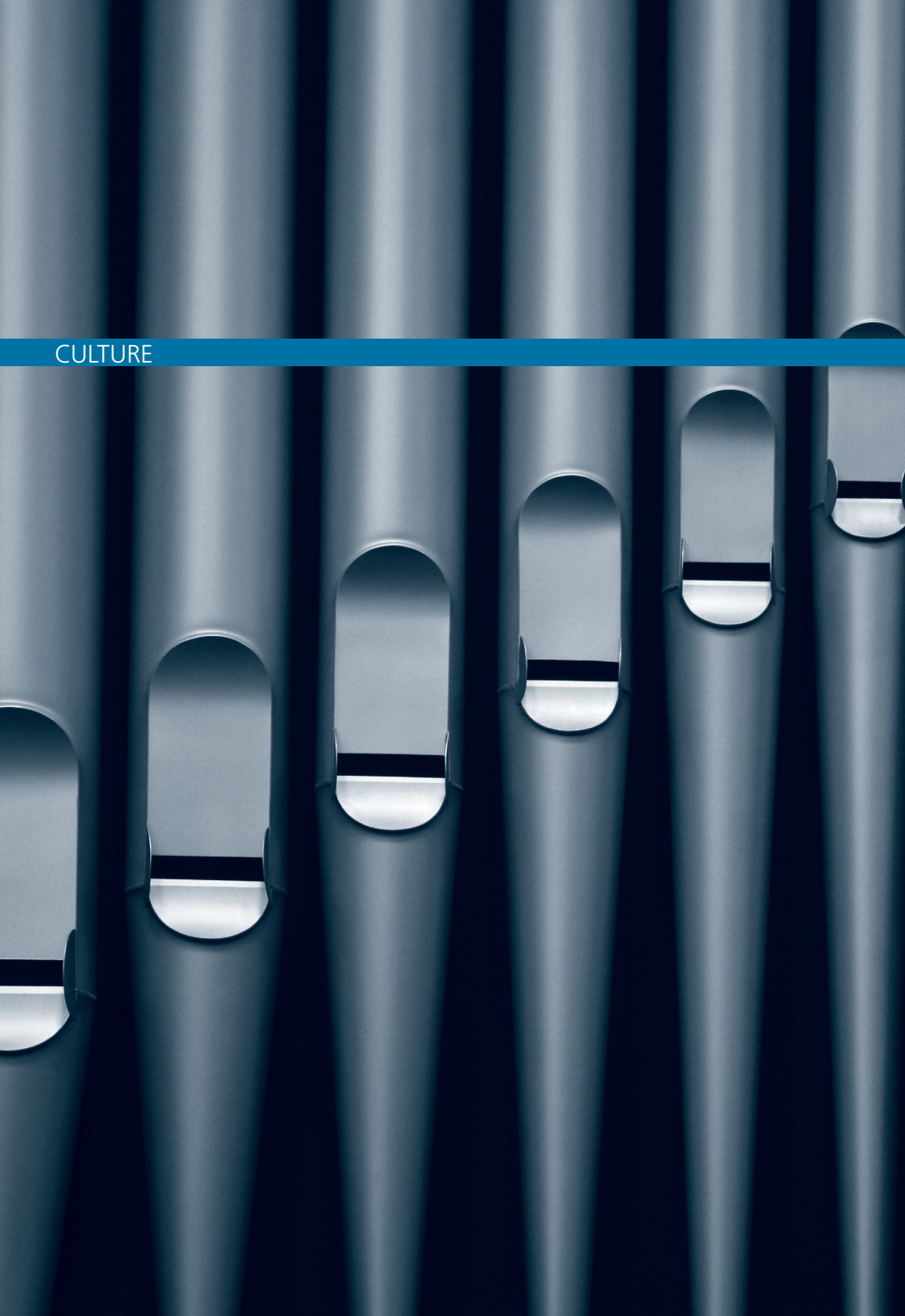
Alors oui, le selfie et sa diffusion permettent de se rassurer sur sa présence au monde. Et à cet égard, la perche joue aussi son rôle, car dans le portrait de groupe, celui qui la tient est aussi le maître du clic-clac ; elle permet donc une forme de contrôle accru sur soi et sur les autres.

In fine, le selfie n'est pas juste ce narcissisme de la différence minimale si cher à Freud, une forme d'exhibitionnisme pour se convaincre que l'on n'est pas tout à fait comme les autres. Je le vois plutôt comme la manifestation d'un questionnement éternel, mais surtout d'un trouble existentiel plus particulièrement lié à notre époque, celui de l'identité. ■

[1] Reproduction asexuée, réalisée par division de l'organisme (n.d.l.r.)

[2] Analyse des rapports entre la technique et la culture et des effets de la première sur la deuxième. Ce terme apparaît la première fois in **Régis Debray**, *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay 1979. (n.d.l.r.)

CULTURE



Lettres

Le Nid

Marie-Jeanne Urech, Lausanne
écrivaine et cinéaste

En apprenant que sa femme était enceinte, Monsieur Alban vida l'appartement de ses meubles, coucha la future parturiente au centre de la pièce nue et commença à lui fabriquer un nid. Chaque matin, il partait consciencieusement au travail. Comprenez par là qu'il arpentait les rues à la recherche de tous les matériaux susceptibles d'apporter du confort à la nouvelle couche de son épouse : copeaux de bois, feuilles de plastique, étoffes usagées, cartons d'œufs, confettis de papier, brisures de paille. Il devait également lui assurer sa pitance. Pour lui, qui ne connaissait de la nature que la plante verte abandonnée sur son bureau, déterrer un ver ou capturer une limace n'était pas chose aisée. Un travail harassant qui le privait de son café rituel des dix heures, mais qui lui procurait le délicieux sentiment de couver sa femme. C'était donc exténué mais heureux que Monsieur Alban rentrait le soir, chargé d'un bric-à-brac qu'il arrangeait tout autour de sa femme, et de cadavres qu'il prémâchait avant de les déposer amoureusement dans la bouche chaque jour plus avide de Madame Alban. Le ventre de celle-ci croissait rapidement, le nid se densifiait lui aussi, Monsieur Alban veillait sur son développement avec orgueil.

Les mois passèrent, balayant les scories des saisons contre les flancs de Madame Alban. Bien que son ventre eût pris beaucoup d'ampleur, elle paraissait de plus en plus menue dans son nid. Il faut dire que son mari travaillait sans relâche, accumulant les heures supplémentaires et ne chômant pas les jours fériés. Avec tant d'assiduité, le nid occupait à présent la totalité de la pièce vide et débordait généreusement sur le couloir. Monsieur Alban décida de laisser la porte d'entrée ouverte pour que sa femme ait un peu d'air. Ainsi les voisins venaient saluer Madame Alban à tout moment, attirés par la circonférence du nid plutôt que par celle de son ventre qui semblait à peine une boursouflure au milieu de cette couche démesurée. Madame Alban, elle, ne parlait pas, concentrant toutes ses forces vers ce petit être qui naîtrait à l'automne. Son mari lui tenait parfois compagnie pendant les soirées naissantes du printemps, regrettant aussitôt ces instants de repos qui le tenaient éloigné de son devoir. Il pensait aux lambeaux de vêtements, aux boulettes d'alumi-

Le Nid est un récit inédit écrit pour notre revue. Hyperréalisme et imaginaire se côtoient dans les romans et nouvelles de Marie-Jeanne Urech. Dernier en date, *Malax* (Vevey, Hélice Hélas 2016, 112 p.), un polar noir, à l'humour absurde.

Lettres

Le Nid

nium et aux mousses synthétiques qu'il aurait pu récolter afin d'agrandir encore le nid qu'il s'imaginait toujours trop étroit pour abriter le ventre en expansion, quasi galactique, de son épouse.

Une nuit d'été, la maréchaussée l'interpella alors qu'il rentrait du travail, sa brouette débordant de rogatons qui assureraient une assise plus généreuse au nid. Perchés sur leur cheval, les deux agents lui intimèrent l'ordre de dégager le trottoir qui disparaissait sous les déchets déversés quotidiennement. Monsieur Alban leur expliqua qu'il ne s'agissait pas d'un dépotoir, mais d'un nid. Il les invita à rendre visite à sa femme, racrapotée à quelques mètres de là, et qui serait certainement heureuse d'un peu de compagnie. Il leur assura encore que, d'ici à quelques mois, tout aurait disparu et que le trottoir retrouverait lustre et fonction. Une lettre signée par un médecin acheva de les convaincre. Ainsi, la maréchaussée le laissa tranquille et ne parut que pour de rares visites à Madame Alban dont le ventre ne cessait de croître, bien qu'en regard du nid elle semblait rapetisser.

Aux voisins et à la maréchaussée s'ajoutèrent bientôt de simples badauds attirés par l'extraordinaire construction qui empiétait désormais sur la rue que l'on avait dû fermer à la circulation. On admirait la ténacité de cet homme qui, sans une plainte, tel un facteur Cheval citadin, charriait des tonnes de matériaux sur sa brouette pour assurer à sa femme tout le confort possible. On en fit la Une des journaux, radiophoniques et télévisés, relevant son héroïsme et son abnégation. Monsieur Alban suscita une telle empathie que des citoyens se mirent à lui apporter spontanément des déchets. Une chaîne humaine se mit en place pour acheminer les matériaux plus rapidement. On n'avait pas vu plus grande solidarité depuis le terrible tremblement de terre qui avait détruit le quartier historique de la ville. Grâce à cette mobilisation, le nid se développa de manière spectaculaire et gagna le périphérique autoroutier. Monsieur Alban s'en trouva soulagé, car il avait entendu dire que dans les derniers mois de grossesse, le ventre enflait à la vitesse de la lumière.

À la fin de l'été, on le décora d'une médaille. La préfète loua le mari exemplaire, le travailleur acharné et surtout l'homme par qui la ville renaissait. En effet, les gens venaient de loin pour admirer le nid qui entourait à présent la cité aussi vaillamment qu'une fortification moye-

nâgeuse. On créa un droit d'entrée qui renfloua les caisses, des restaurants, un hôtel familial, des boutiques de souvenirs, on produisit des cartes postales, des porte-clés, des sous-mains, les pâtissiers confectionnèrent des nids en chocolat, tandis que Monsieur Alban, comme un bon soldat, ratissait le pays à la recherche de déchets encombrants. Qui sait jusqu'où cette expansion aurait été si les grandes marées, annonciatrices de l'automne, n'étaient brusquement arrivées !

Alors que les eaux galopaient furieusement en direction de la ville, Madame Alban perdit les siennes. À peine une gouttelette en regard de la taille du nid. Il fallut plus de six heures à Monsieur Alban pour traverser les kilomètres d'objets hétéroclites qui le séparaient de sa femme. Il eut bien du mal à la dénicher parmi les brindilles de polystyrène et de cachemire. Plus petite qu'une aiguille, elle était recroquevillée sur un corps plus minuscule encore. Tout rose, glabre, poisseux, les yeux grands ouverts, remuant le cou comme une tortue bigleuse.

Petit corps qui soudain émit un cri.

À ce son parfaitement incongru, Monsieur Alban s'approcha, stupéfait. Ces neuf mois passés à fouiller le sol, à charrier sa brouette, à prémâcher toutes sortes d'insectes répugnants, à édifier un nid tentaculaire, ces neuf mois l'avaient pour ainsi dire éloigné de sa femme et de l'événement à venir. Il s'était imaginé beaucoup de choses dans ce ventre-là, la forme du bec, la couleur du plumage, la taille de l'œil, le volume de la huppe, mais certainement pas ça. Non, certainement pas !

« Tu ne trouves pas qu'il te ressemble ? » lui demanda Madame Alban en lui présentant son fils. ■

« Moi, je donne un legs en faveur de mon Eglise »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

ECR EGLISE CATHOLIQUE ROMAINE-GENEVE

EN MARCHE À VOS CÔTÉS !

Contact : M. de Clavière 022 319 43 46 Geoffroy.declaviere@ecr-ge.ch www.ecr-ge.ch

Photographie

Le Christ : y a ~~pas~~ photos !

Serge Molla, Prilly (VD),
pasteur et théologien

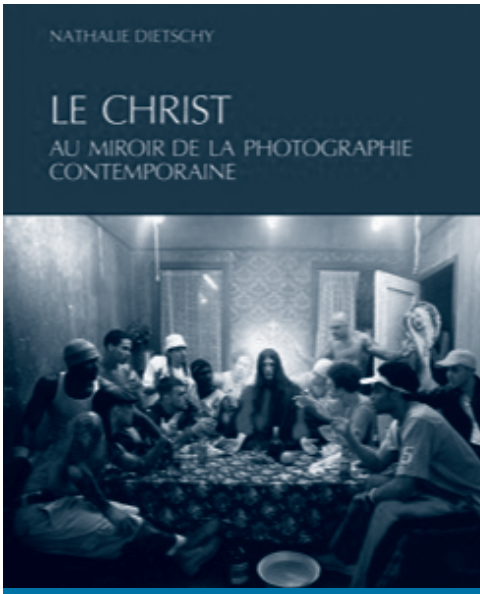
CULTURE

« Soyez Jésus. » L'incitation occupait toute la page du quotidien. Au bas, en petites lettres, rendez-vous était donné pour le casting d'un film à venir. Qui répondit à l'invitation ? Probablement des hommes correspondant au modèle « stéréotypé » forgé par la peinture et le cinéma et inscrit dans la mémoire collective : homme barbu, la trentaine, cheveux longs, visage oblong… Pourtant (faut-il le rappeler ?) les textes des évangiles n'offrent aucune indication sur le physique de Jésus et ne s'accompagnent d'aucun portrait.

Dans ce contexte, le travail de Nathalie Dietschy consacré à la figure du Christ dans la photographie contemporaine s'avère d'emblée passionnant. Sa recherche se concentre sur les trente dernières années, cette période féconde qui offre une diversité inédite, liée à la situation de la religion chrétienne contemporaine.

Dès les premières pages de son livre, *Le Christ au miroir de la photographie contemporaine*, le lecteur est invité à dépasser les jugements hâtifs et à oublier les flots de commentaires sans intérêt, appelé qu'il est à élargir son regard et à découvrir ces photographies pour ce qu'elles sont, des créations artistiques. Le célèbre *Piss Christ* (1987) d'Andres Serrano est à cet égard exemplaire d'une œuvre dont on a retenu avant tout le potentiel de provocation, au lieu de se montrer attentif à son écho du texte d'Esaïe 53.

L'historienne de l'art remonte tout d'abord le temps, et montre comment photographie et image christique tissent dès le début des liens qui ne feront que s'intensifier. En 1898 déjà, Fred Holland Day se lance dans un projet destiné à retracer la vie de Jésus et y consacre plus de deux cents cinquante clichés ! Quant au suaire de Turin, il ne tarde pas à retenir l'attention et à fasciner. Le mouvement est lancé, l'intérêt pour ce sujet ne faiblira pas, quand bien même les motivations des photographes évolueront, passant de la confession de foi à la plus grande prise de distance, faisant du Christ un personnage de fiction.



Nathalie Dietschy, *Le Christ au miroir de la photographie contemporaine*, Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses 2016, 358 p.

Serge Molla est un connaisseur de la question des représentations iconographiques de Dieu. Cf. **Serge Molla et Gilles Legrin**, *Dieu, otage de la pub*, Genève, Labor et Fides 2008, 206 p.

Photographie

Le Christ : y a pas photos !

Mise en scène

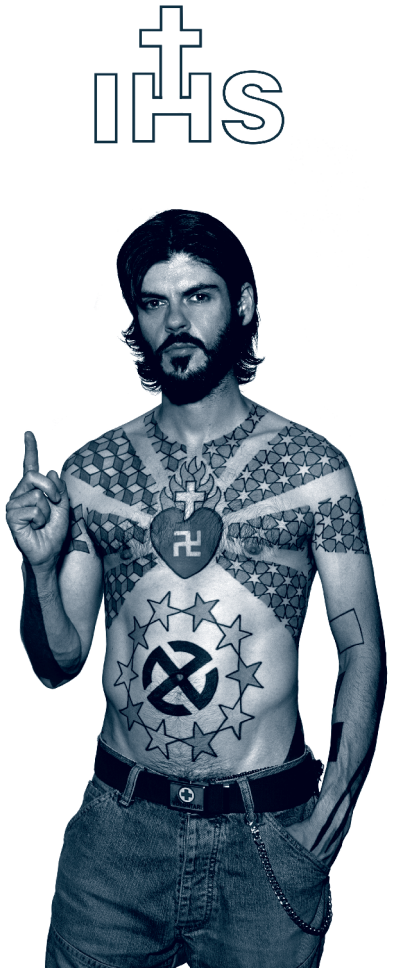
Pratiques, modalités et valeurs de la représentation christique sont au centre de la deuxième partie consacrée à la mise en scène du sujet. Documents d'actualité, publicités et photographies soulèvent alors la question du statut de l'art : majeur ou mineur ? À quel moment reconnaît-on, sans la surinterpréter, que telle ou telle photographie renvoie au Christ ? Quand peut-elle être considérée comme une véritable création artistique ? Les nombreux exemples analysés, émanant de différentes cultures, soulignent la richesse du thème et attestent de la liberté prise par les artistes. Ainsi la fameuse cène (dernier repas) de Léonard de Vinci a été très largement reprise, pour ne pas dire pillée. Hélas, les artistes se contentent trop souvent de remplacer les disciples par des personnages assimilés à une revendication et non porteurs de symbolique religieuse (des femmes, des homosexuels, des personnes handicapées, etc.). Du coup, la photographie ne présente qu'une reprise inférieure du tableau de maître. Seuls quelques-uns soulèvent de fortes questions en refusant l'illustration. Ils enrichissent de sens leur sujet, à l'exemple d'Olivier Christinat et de ces étonnantes *Photographies apocryphes*[1] composées après relecture des textes bibliques.

Dans une troisième partie, proposant des œuvres très personnelles, Nathalie Dietschy défend la thèse que « Jésus est le reflet de l'artiste lui-même qui utilise son image, cette icône, qui l'humanise, la transforme, l'actualise ou la détourne, afin que cette figure, Verbe fait Chair selon la théologie, se métamorphose en parole de l'artiste. »

Jésus, l'homme

L'ouvrage dans son ensemble est une mine. C'est pourquoi, avant de le lire in extenso, le lecteur s'arrêtera sur les nombreuses reproductions des œuvres commentées et comparées. Ce faisant, il fera siennes bien des questions fortes abordées par Nathalie Dietschy et percevra combien le traitement de cette figure parle de la société contemporaine et de son rapport au religieux.

D'aucuns en Église s'offusquent de ce qu'ils dénoncent comme une récupération, attestée selon eux par nombre



Dans sa série de 13 photos « Apostoles » (2004), Lee Wagstaff relie les tatouages à la religion. Ici « IHS ». © Lee Wagstaff

d'œuvres contemporaines. L'accusation est sans fondement, car c'est bien davantage sur le plan économique des emprunts publicitaires que cette opinion pourrait être retenue. Non, la photographie récente ayant le Christ pour sujet ne récupère pas, mais elle participe de l'universalisation d'une figure, dans laquelle se reconnaissent bien des artistes, issus parfois d'univers (non-) religieux non marqués par le judéo-christianisme.

Ces reprises parlent de leurs créateurs, ce qui est sans surprise dans une société marquée par l'auto-fiction. Aujourd'hui où les institutions sont remises en question, où la régulation du religieux fait problème, où l'on parle de société « liquide » à la suite de Zygmunt Bauman,[2] la figure du Christ n'interroge pas moins qu'hier, au contraire,[3] elle interroge autrement.

Paradoxalement, à tant le représenter, c'est moins lui qui est montré que celui ou celle qui le désigne et le met en scène. Le geste artistique a dès lors une portée analogue au fameux mot d'un certain Ponce Pilate : « Voici l'homme. » ■

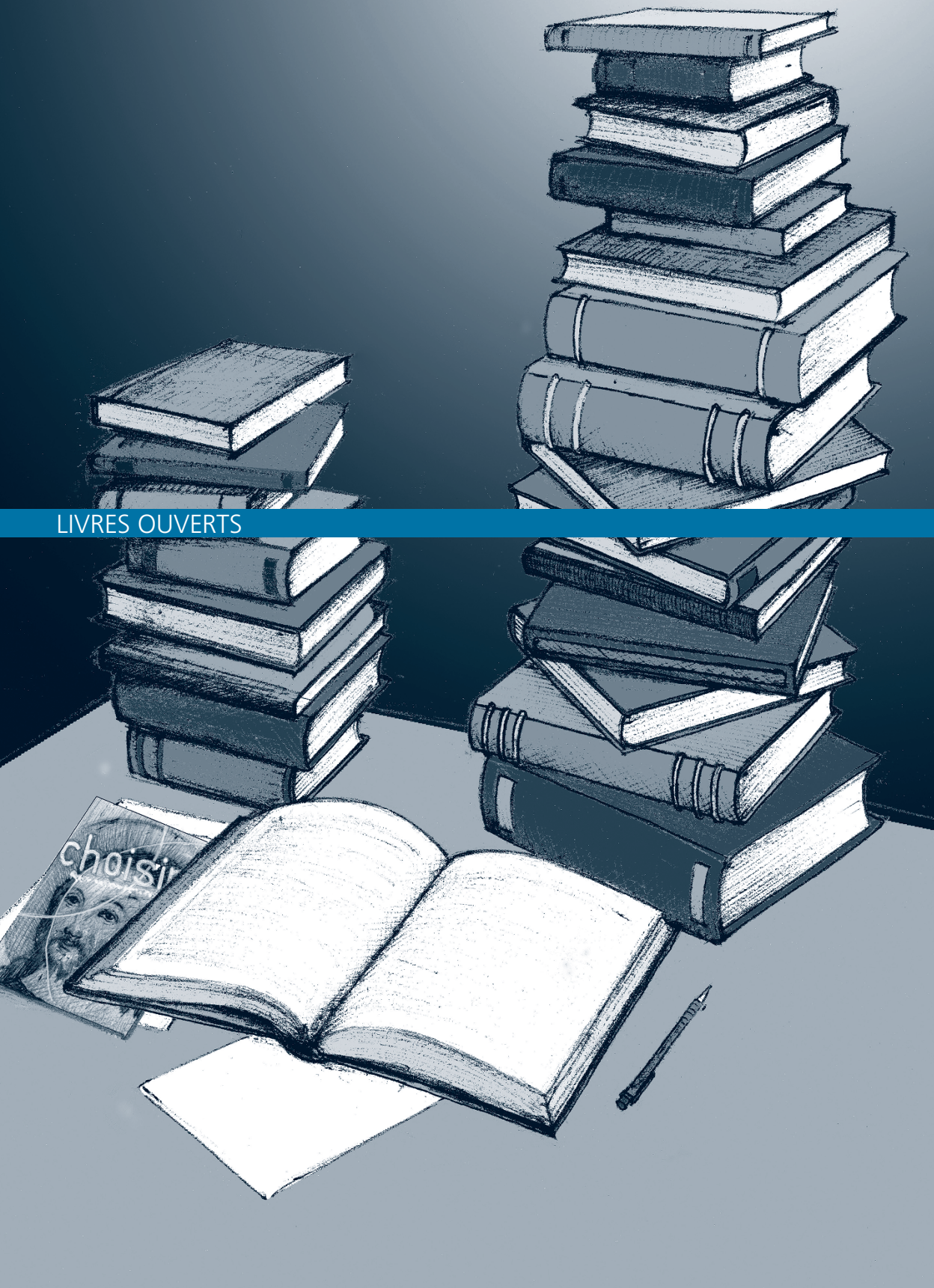
[1] **Olivier Christinat**, *Photographies apocryphes*, Paris, Marval 2000, 102 p.

[2] **Zygmunt Bauman**, *La vie liquide*, Arles, Rouergue 2006, 202 p.

[3] En sus du travail de Nathalie Dietschy, on consultera l'ouvrage collectif publié sous la direction de **Jérôme Cottin, Nathalie Dietschy, Philippe Kaenel, Isabelle Martin**, *Le Christ réenvisagé - Variations photographiques*, Gollion, Infolio 2016, 276 p., qui propose un cahier de douze planches en couleurs, en sus de reproductions en noir et blanc au fil des contributions. Plus largement, on notera combien la figure du Christ génère toutes sortes d'œuvres. Voir à ce sujet : **Alain Boillat, Jean Kaempfer et Philippe Kaenel** (dir.), *Jésus en représentations - De la Belle époque à la postmodernité* (Gollion, Infolio 2011, 456 p.) et **Jean Kaempfer, Philippe Kaenel, Alain Boillat et Pierre Gisel** (éd.), *Etudes de Lettres* n° 280, « Points de vue sur Jésus au XX^e^ siècle », Lausanne 2008, 170 p.

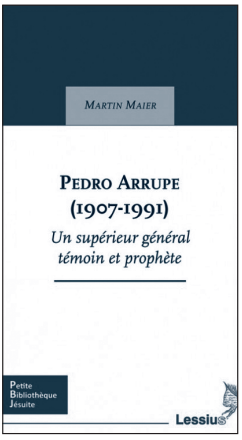
Reprise de la « Cène » de Léonard de Vinci par le photographe israélien Adi Nes, « Untitled (Last Supper) », 1999. © Adi Nes

LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

JÉSUITES



Martin Maier
Pedro Arrupe (1907-1991)
Un supérieur général
témoin et prophète
Paris, Éditions jésuites 2016, 110 p.

Le Père Pedro Arrupe a été un des acteurs les plus marquants du renouveau de l'Église au XX[e] siècle. Jésuite, supérieur général de son Ordre de 1965 à 1991, membre du concile Vatican II, il a été mêlé de près aux grands bouleversements religieux, sociaux et politiques qui ont conditionné l'évolution de l'Église catholique dans sa relation au monde contemporain. L'inculturation de la foi, l'affirmation du lien entre la foi et l'engagement pour la justice, une vision pastorale plus universelle, un dialogue ouvert avec l'athéisme, la théologie de la libération, l'option préférentielle pour les pauvres, la création d'un service en faveur des réfugiés, l'intensification du dialogue œcuménique et interreligieux, Arrupe s'est engagé sur tous les fronts. Vrai prophète, il a eu la lucidité et l'audace d'anticiper, au risque d'inquiéter les plus hautes instances de l'Église qui ne lui ont épargné ni critiques ni mesures vexatoires. Au moment de l'épreuve comme au cours de sa dernière maladie, il a fait preuve d'une immense patience et d'un indéfectible optimisme, soutenu par son amour du Christ et de l'Église et une vie spirituelle – mystique – intense, nourrie par les *Exercices spirituels*.

D'origine basque, comme Ignace de Loyola, solidement enraciné dans la spiritualité ignatienne, le Père Arrupe a réformé et dynamisé la Compagnie de Jésus. En la ramenant à ses sources, il l'a sortie, non sans résistances, de certains vieux schémas, pour l'introduire de manière plus décisive et audacieuse dans le monde contemporain.

L'auteur de cet excellent petit livre a su dégager l'essentiel de la pensée d'Arrupe, en esquissant à grands traits un portrait fidèle de ce jésuite qui a marqué de son empreinte non seulement l'histoire de la Compagnie de Jésus, mais aussi celle de l'Église catholique à une époque particulièrement turbulente.

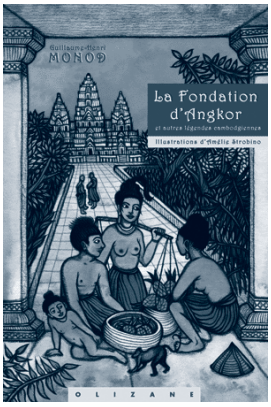
En terminant sa lecture, on se prend à désirer voir paraître un jour en français une biographie complète de cette personnalité d'exception qui, avec d'autres protagonistes, incarne le renouveau de l'Église à la fin du XX[e] siècle.

Pierre Emonet sj

Livres ouverts

LITTÉRATURE

Guillaume-Henri Monod
La Fondation d'Angkor
et autres légendes cambodgiennes
Illustrations Amélie Stobino
Genève, Olizane 2016, 156 p.

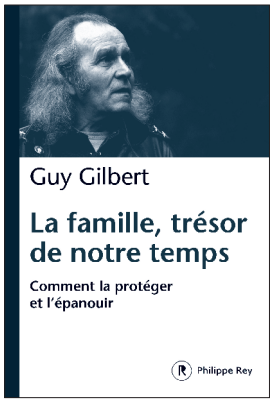


Né le 1er janvier 1875 dans une famille protestante du canton de Vaud et établi en région parisienne depuis le début du XIXe siècle, Guillaume-Henri Monod (1875-1946) fit partie, à l'instar d'Auguste Pavie (cf. *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*) de ces érudits que l'administration coloniale française envoya en Indochine pour leurs compétences scientifiques. Leur culture dépassait largement leur simple spécialité, et leur curiosité et leur intérêt pour les populations locales ont sauvé de l'oubli la culture populaire des contes.
Ceux-ci lui sont racontés par un certain gouverneur Khieu. Ils embrassent toute la psychologie humaine avec ses vices et ses vertus. Quant à la construction des temples d'Angkor, les dieux reconnaissent la puissance supérieure des humains pour une construction pérenne. Ils favorisent leur formation. « Un homme qui sait sans maître est comparable à un aveugle. » Cela fait penser aux « Artisans d'Angkor », une association qui forme aujourd'hui les jeunes à différents arts et artisanats de qualité.

Marie-Thérèse Bouchardy

SOCIÉTÉ

Guy Gilbert
La famille, trésor de notre temps
Comment la protéger et l'épanouir
Paris, Philippe Rey 2016, 96 p.



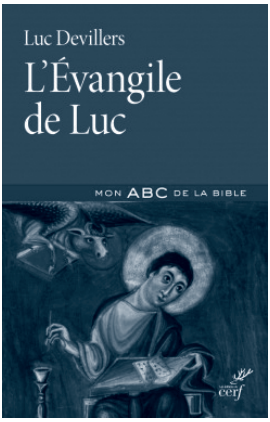
La famille mérite un intérêt décuplé dans l'univers complexe actuel. Par son don d'observation, de lucidité et d'analyse, Guy Gilbert porte une vision globale positive en écartant certaines embûches. En particulier, le manque d'écoute et la place exagérée du numérique : « L'individu fuit dans des territoires virtuels. »
Les titres des chapitres indiquent l'orientation : *Un lieu fait pour l'Amour, Réussite et échec des couples, Quand la famille fait grandir, Grands-parents, vous êtes irremplaçables*. Tous les sujets discutés en public ou à l'intime prennent un aspect positif. Les difficultés existent ; les repérer facilite un accès à une autre vie. Divorcés remariés, homosexualité,

mariage pour tous, opposition des ados, dérive d'un conjoint... autant de situations délicates, susceptibles de comportements apaisants. En fin du livre, un chapitre agréable, avec ces mots de Mgr Duval d'Alger : « L'amitié sacerdotale est le huitième sacrement. » En forme de conclusion, une liste de conseils, dont « Sois toujours disponible pour tes enfants, qu'ils puissent t'approcher sans crainte de te déranger », souligne combien la famille demeure un trésor.

Willy Vogelsanger

BIBLE

Luc Devillers
L'Évangile de Luc
Paris, Cerf 2016, 168 p.



À travers une lecture vivante et très accessible des principaux thèmes du troisième évangile, le dominicain Luc Devillers, qui enseigne le Nouveau Testament à l'Université de Fribourg, partage avec fougue sa passion pour les écrits de saint Luc.
Sans la connaissance du trésor lucanien, bien des éléments de la foi chrétienne, de la vie des Églises et de notre vie quotidienne demeureraient incompréhensibles. Pensons aux fêtes liturgiques, comme celle de l'Ascension et de la Pentecôte, ou aux services de secours qui, dans plusieurs pays, s'appellent *Samaritain*. Pensons encore à son impact dans l'art choral *(Ave Maria, Magnificat…)*, aux tableaux de maîtres représentant l'Annonciation, la Visitation, l'Annonce aux bergers, le retour du Fils prodigue, les pèlerins d'Emmaüs…
À travers ses écrits, Luc apparaît comme un auteur doté d'une grande sensibilité, attiré par les petits, soucieux du salut des pécheurs, nous révélant un Dieu de tendresse proche dans nos détresses. Son style est imprégné de celui de la *Septante* ou de la plus élégante littérature grecque. Quelque 40 % de son texte lui sont propres.
Ce petit livre suit la tradition de la collection *Mon ABC de la Bible* en présentant un lexique très clair, notamment sur les « Personnages propres à l'Évangile de Luc », et de bonnes cartes de l'Empire romain et de la Palestine au temps de Jésus.

Monique Desthieux

Anton van der Lingen
La guerre et la violence dans la Bible
Paris, Cerf 2016, 270 p.

Théologien protestant hollandais, l'auteur écrit, en un français agréable, un essai intéressant que j'actualiserais en posant cette question : y a-t-il dans la tradition judéo-chrétienne une place pour une « guerre sainte » ?
L'auteur parcourt et ausculte les principaux textes de l'Ancien Testament où la guerre est présente comme une réalité

Livres ouverts

historique, et en tire des réflexions spirituellement nourrissantes. Certes, la guerre est présente, des têtes sont coupées, mais ces épisodes sont repris sous une lumière théologique : Israël est protégé et sauvé par son Seigneur. Cela ne sanctifie pas la guerre dans sa violence destructrice, mais dans ce danger extrême, croire en un Sauveur devient un acte de Foi, conditionné par l'état de religion d'une époque et d'un peuple donnés. Telle est donc la première partie de l'ouvrage.

La seconde partie n'est plus un choix de textes significatifs mais un exposé sur la meilleure façon de les interpréter, et sur l'esprit dans lequel il faut les lire. Or cet esprit est celui de l'Espérance, et l'espérance de l'auteur est celle d'un pacifiste. Mais d'un pacifiste pour qui la paix n'est pas essentiellement le résultat de tractations politiques ou de règlements juridiques, mais d'abord une libération intérieure qui crée les conditions d'une rencontre désarmante et désarmée avec l'Autre, et qui ouvre des perspectives toutes nouvelles : « La théologie de la liberté montre la Terre promise ; elle éclaire le sens du mot ‹ amour › qui est en soi libérateur, créatif et vif. » Vif comme ce livre à recommander.

Philibert Secretan

PHILOSOPHIE

Paul Ricœur
Plaidoyer pour l'utopie ecclésiale
Conférence de Paul Ricœur (1967)
Genève, Labor et Fides 2016, 152 p.

Une fois de plus, la grande maison protestante Labor et Fides nous fait une surprise en publiant trois conférences inédites de Paul Ricoeur, tenues à Amiens en 1967, assorties des échanges qui les suivirent et d'une postface d'Olivier Abel et Alberta Romele qui les résume avec bonheur.

Si le titre *Plaidoyer pour une utopie ecclésiale* situe ce texte dans un registre de fidélité à l'utopie comme horizon d'espérance partagée en Église, le ton et l'argument sont donnés par la fin de la première conférence : « ...le protestantisme est à mes yeux ce lieu dans l'Église chrétienne, considérée comme un tout, où je peux vivre le plus authentiquement la dialectique entre la conviction et la responsabilité, la dialectique entre la mort de la religion et la réinterprétation de la foi. » Ce propos central s'enrichit par la suite de la dialectique de la Parole et du langage.

Dialectique signifie ici - dans ces réflexions sur l'Église présente au monde - une tension entre des pôles qui coexistent nécessairement et se conditionnent mutuellement, mais où l'écart de sens entre eux interdit toute concilia-

tion ultime. La responsabilité (sociale et politique) n'abolira jamais la conviction (éthique et religieuse) ; la religion (du fait de sa tendance vers l'idolâtrie) n'absorbera jamais la foi ; la théorie du langage n'effacera jamais l'élan poétique. Ce « jamais » implique que la *critique* est toujours à l'œuvre : comme acte d'obéissance à la « violence » de l'Évangile, comme dénonciation des « synthèses hâtives » et comme exigence de sobriété philosophique - comme disanalogie contre la démystification savante et la démythologisation croyante. Peut-être faut-il avoir ce minimum d'information pour aborder utilement un texte dont la valeur est de faire écouter Ricœur, de faire entendre une parole elle-même conçue à l'écoute de la Parole et exemplairement inscrite dans la tension entre inspiration et raison.

Philibert Secretan

THÉOLOGIE

Jacques Descreux
L'Apocalypse de Jean
Une autopsie du mal
Bière, Cabédita 2016, 94 p.

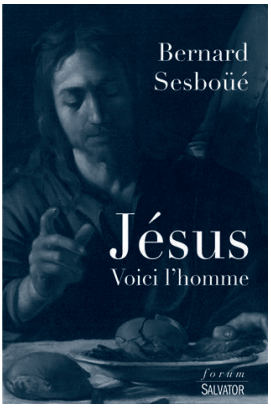
Sachant Dieu omniscient et omnipotent, de nombreux croyants sont désarçonnés par la présence du mal en ce monde et se demandent : « Pourquoi tolère-t-il cela ? » En effet, « les atrocités du XX^e^ siècle, depuis les millions de morts de la Première Guerre mondiale jusqu'au génocide rwandais, ont instruit le procès de Dieu (…) bon et tout puissant ».

Analysant *l'Apocalypse* de Jean, Jacques Descreux expose le dessein divin, depuis la tentation d'Eve jusqu'à l'action constante du Malin, du Diable, de Satan dans notre monde. Personnifiant ce qui représente l'opposition au projet divin, le mal tente en permanence les humains, alimente leurs conflits et divisions : « Le mal survient à nos yeux de bien des manières : guerres, exclusions sociales, dictatures, atteintes aux personnes, pollution, extinction d'espèces animales, etc. » ; ou encore « dans l'expérience terriblement concrète de la souffrance (...) celle des autres ou celle que l'on éprouve »…

Comme « il est hors de portée des hommes d'éradiquer le mal », chacun est appelé à choisir son camp, dont l'opposition est figurée par l'antithèse biblique entre Babylone et Jérusalem. La voie juste se gagne à travers la résistance : sans tentation pas de mérite, pas de salut.

René Longet

Bernard Sesboüé
Jésus. Voici l'homme
Paris, Salvador 2016, 186 p.



Le Père jésuite Bernard Sesboüé a déjà beaucoup écrit sur le ministère du Christ en montrant comment ses disciples ont reconnu sa divinité. Il lui semblait important de montrer à présent que Jésus, en s'incarnant, s'adresse à nous à travers toute sa corporéité. Ses actions sont toujours des signes révélateurs de sa personne. Il n'y a pas la moindre distance entre ce qu'il dit et ce qui le fait. Jésus a pleinement accompli sa vocation humaine. Si Jésus avait été un homme médiocre, il n'aurait pas pu faire rayonner son caractère divin.

L'auteur a reconstitué une journée de Jésus. Qui est-il, cet homme vrai ? Quelqu'un qui a quitté sa famille, qui est devenu un « sans domicile fixe »,

Livres ouverts

enseignant le plus souvent dans les synagogues. Il secourt pauvres et souffrants et se retire seul pour prier son Père. Il s'entoure de disciples et d'un groupe de femmes qui donnent de leurs ressources, ce qui est assez original pour l'époque. Il se laisse approcher par tous les publics, ceux qui s'ouvrent à la foi, comme ceux qui l'agressent, le critiquent ou même veulent sa mort. C'est un homme de son temps, de plain-pied avec ceux qui le rencontrent. Il a des amitiés personnelles avec des femmes, et aussi des amitiés masculines. Jésus a bien partagé les affections humaines que nous connaissons tous.

L'auteur n'a pas manqué d'esquisser les quelques pages de l'Évangile où la violence de Jésus pourraient nous heurter, comme lorsque Jésus chasse les vendeurs du Temple ou quand il invective les pharisiens. Toutes ces scènes attestent la complète humanité de Jésus et la profondeur de sa sensibilité et de la passion qui l'habitent pour le service de son Père. Elles nous renvoient à la colère de Dieu dans l'Ancien Testament devant le refus de l'Alliance.

En de courts chapitres très accessibles, le grand théologien qu'est Bernard Sesboüé nous amène à mieux saisir et à admirer le comportement humain de Jésus, modèle de l'homme parfait.

Monique Desthieux

ÉGLISES

Pascal Desthieux
Habiter le silence dans la liturgie
Paris, Salvador 2016, 190 p.

En 2014, Pascal Desthieux, actuel vicaire épiscopal du canton de Genève (diocèse LGF), a écrit sa thèse sur *Le silence dans la célébration de l'Eucharistie* : une étude et une analyse des documents liturgiques d'après le concile Vatican II. Ce livre en est le résultat tout public.

« Dans la liturgie […] le silence contribue à mettre en valeur un rite accompli, une parole proclamée, un geste effectué. » C'est de cette mise en valeur qu'il est question ici à partir de la pratique liturgique proposée par le Concile et le *Missel* actuel. De manière très concrète, l'auteur décrit les actions liturgiques et les temps de silence à proposer, qu'ils soient prescrits ou facultatifs.

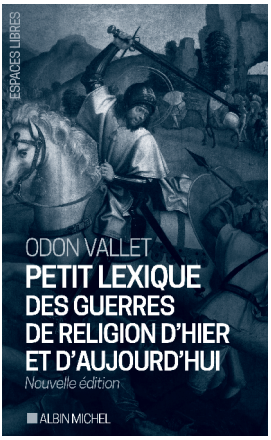
On s'aperçoit vite que le silence, qu'il soit de recueillement, de méditation, de louange ou de prière tout simplement, est un outil liturgique indispensable au bon déroulement de toute célébration. Chaque chrétien présidant ou participant à celle-ci doit y être attentif, pour donner tous son sens à la liturgie. Car le silence liturgique dit quelque chose de l'Église et de son lien au Christ. Il est comme le sel et donne saveur à toute la messe.

L'auteur nous livre ainsi quelque chose d'intime dans sa manière de penser la liturgie.

Anne Deshusses-Raemy

POLITIQUE

Odon Vallet
Petit lexique des guerres de religion d'hier et d'aujourd'hui
Nouvelle édition
Paris, Albin Michel 2016, 170 p.



Aujourd'hui, certains pensent qu'éradiquer les religions reviendrait à éradiquer les guerres. Or tout idéal d'une cause peut remplacer l'absolu de Dieu et mener à la guerre. Cet ouvrage s'en tient aux guerres liées à une religion traditionnelle et recense 41 conflits.
Il n'y a jamais de guerres purement de religion, elles sont toujours liées au contexte, historique, géographique, économique. Ce petit lexique alphabétique va d'Acétone au Vietnam, en passant par Calvin, les Croisades, l'Irlande, le Jihad, la Suisse et le concile Vatican I. Pourquoi Vatican I ? Car c'est au lendemain de la proclamation du dogme de l'infaillibilité papale qu'a éclaté la guerre franco-allemande et que les troupes italiennes entrèrent à Rome.
Et sous le mot Suisse, qu'allons-nous trouver ? Principalement le Sonderbund… En Suisse, les conflits religieux ont été très nombreux et il est intéressant de noter que le pays qui fournit la garde du pape est celui qui semble avoir le plus lutté contre l'Église catholique.
Ce Petit lexique n'est pas une somme complète, mais, par petites touches, il permet de comprendre qu'aujourd'hui, au XXIe siècle, les conflits l'emportent sur le dialogue, qu'il y a un renouveau de l'intégrisme et de la cruauté. La guerre est un exutoire aux passions refoulées.

Anne Deshusses-Raemy

Sous la direction de
Anouk Lloren, Nicolas Tavaglione et Laurent Tischer
Les étrangers volent-ils notre travail ?
Et 14 autres questions impertinentes
Illustrations Mix et Remix
Genève, Labor et Fides 2016, 242 p.

Les auteurs, jeunes politologues de l'Université de Genève, se sont donné pour tâche de déconstruire en quinze chapitres les lieux communs sur les questions qui font débat aujourd'hui, dont *Peut-on tout dire au nom de la liberté d'expression ?* ou *Les jeunes profitent-ils du chômage ?* Les jugements à l'emporte-pièce, qui font le lit des populismes, sont passés au scanner de la raison sociologique.
Faisant le point sur ces questions, que des partis comme l'UDC mettent en avant, le livre apporte une vulgarisation raisonnée et raisonnable. Les sciences sociales comme modérateur de la dis-

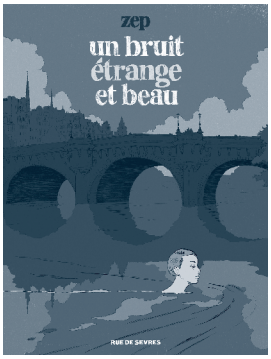
Livres ouverts

cussion, tel est le choix des auteurs, que l'on ne peut que saluer, tant il éloigne les conflits stériles pour prendre le recul nécessaire lors d'un débat. Cela suffit-il à faire taire les a priori (pas toujours faux d'ailleurs) de café du commerce ?
Très agréable à lire, loin du jargon parfois confiné aux pairs universitaires, le livre pourrait faire état de statistiques plus récentes que celles citées sur la migration en Suisse par exemple (Office fédéral de la statistique, 2009). Et l'on peut regretter que sur une question comme *L'aide humanitaire est-elle une nouvelle forme de colonialisme ?*, on n'ait pas abordé les cas des (rares) pays non coloniaux (la Suisse, par exemple) et de leurs propres approches humanitaires. Mais on sortirait des lieux communs sur lesquels le livre prend appui aux fins de démythification…

Valérie Bory

BANDE DESSINÉE

Zep
Un bruit étrange et beau
Voyage au pays du silence
Paris, Rue de Sèvres 2016, 96 p.



L'histoire est celle d'un chartreux qui sort d'un long silence sur demande de son supérieur. Il doit aller assister à l'ouverture du testament de sa tante. Cette dernière lui a légué une part de son patrimoine qui permettrait à une aile vétuste du monastère d'être rénovée. Il se rend donc à Paris, où il retrouve un cousin alcoolique et une cousine mélancolique qui, tout comme sa mère, n'a jamais compris le choix drastique de son cousin.
En chemin, le moine croise une femme. Jeune et séduisante, sans peurs, sauf celle de sa mort qui pourrait être imminente au vu de la maladie dont elle souffre. Le chartreux se laisse séduire, juste une nuit, avant de retourner se murer à la Valsainte. Le temps de goûter à une vie d'homme ordinaire et de repartir là où l'existence permet de s'habituer à sa fin terrestre en se détachant petit à petit de son emprise : « J'ai voulu croire en un Dieu plus fort qu'elle (la mort). J'ai fini par choisir une vie voisine de la mort », dira-t-il.
Ce récit séduisant laisse perplexe. Trop lisse, trop soigné, trop poétique pour sonner juste, il effleure le sujet plus qu'il ne l'empoigne. Le déroulé est lent, les images silencieuses et belles, mais l'intrigue a le souffle court. Et cède peu de place à la surprise. Cette bande dessinée laisse comme un goût d'inachevé. À l'image de ses personnages attachants, qui ont une vraie présence que le récit exploite mal.

Céline Fossati

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

La lune et la nuit

Cette nuit-là je regardais la lune
Oui j'étais à ma fenêtre
et je la regardais
et puis j'ai quitté ma fenêtre
je me suis déshabillée
et je me suis couchée
et puis alors la chambre est devenue très claire
la lune était entrée
Oui j'avais laissé la fenêtre ouverte
et la lune était entrée
Elle était là cette nuit-là dans ma chambre
et elle brillait
J'aurais pu lui parler
J'aurai pu la toucher
Mais je n'ai rien fait
Je l'ai seulement regardée
elle paraissait calme et heureuse
j'avais envie de la caresser
mais je ne savais comment m'y prendre
Et je restais là ... sans bouger
Elle me regardait
elle brillait
elle souriait...
Alors je me suis endormie
et quand je me suis réveillée
c'était déjà le lendemain matin
et... il y avait seulement le soleil
au-dessus des maisons.

Jacques Prévert